L'INFLUENCE DU TOURISME SUR LES IMAGINAIRES ET SUR LES CULTURES COLOMBIENNES : LE CAS DE LA REGION DES CARAÏBES EN COLOMBIE

Monographie de terrain en anthropologie

Sous la direction de Julie Hermesse- Lecteur : Lionel Simon

laap
laboratoire
d'anthropologie
prospective

Clarisse Floymont

UNIVERSITÉ DE LOUVAIN-LA-NEUVE – UCLOUVAIN
ANTR2M- MASTER EN ANTHROPOLOGIE

« Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes et tableaux) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »

REMERCIEMENTS

Je souhaite remercier ma promotrice Julie Hermesse pour le suivi de ce mémoire et pour ses remarques et modifications pertinentes lors de mon écrit.

Je tiens également à remercier les différents acteurs locaux que j'ai rencontrés sur mon terrain sans qui ce mémoire n'aurait pas été possible : Alex, Jessica, Luz, Alicia, Jorge, Marta, Fiscalito, Juan David mais aussi Tita, ses trois enfants, Tristan, Juan, Edouardo, Libardo, Eugenio, Jorge, Philippe et Valérie, mais encore Antonia, Thomas, Diego, Christian et bien d'autres…

Un remerciement particulier à ma grand-mère Marie-Claire Barbier pour la relecture et la correction de ce mémoire.

Merci à mon amie Alice aux côtés de qui j'ai évolué durant ces cinq années d'études et qui a été à l'écoute par rapport à mes interrogations, qui m'a donné des conseils et qui a été d'un grand soutien tout au long de ces cinq années et dans la réalisation de ce mémoire.

Je tiens à remercier Thibaut, mon compagnon, pour son soutien et la relecture finale de l'ensemble du travail.

Un tout grand merci à toutes les autres personnes qui ont croisé mon chemin lors de ce terrain et qui, d'une manière ou d'une autre, laisseront une trace dans ce mémoire mais surtout en moi.

Je souhaite remercier l'Université de UCLouvain qui m'a donné la possibilité de faire ces études et de partir quatre mois en Colombie pour découvrir et connaitre le monde qui nous entoure et échanger avec des acteurs locaux au cœur de la problématique de mémoire.

Cela représente pour moi l'accomplissement de plusieurs mois de travail. Que ce soit sur mon terrain qui ne fut pas que facilités mais aussi des mois de rédaction. En outre, c'est l'aboutissement de cinq ans de longues études à l'université de l'UCLouvain, de nombreuses heures de travail, de pleurs et de joies pour arriver à ce travail final qui représente à mes yeux, un aboutissement.

Enfin je souhaite remercier ma famille : ma mère, mon père, mes deux frères qui m'ont accompagnée dans cette expérience, m'ont aidée, m'ont motivée et m'ont permis de réaliser mes études et de vivre ce terrain à l'autre bout du monde. Merci de m'avoir encouragée tout le long de ma vie et d'être toujours là pour moi.

SOMMAIRE

Table des matières

GLOSSAIRE 5

INTRODUCTION 6

Les limites de ma recherche 9

1. IMAGINAIRES 10

1.1 Imaginaires liés à la mixité culturelle 11

1.2 Images négatives véhiculées sur la Colombie 17

1.3 Imaginaires contemporains 25

2. TOURISME 35

2.1 Mise en relation avec la population locale 35

2.1.1 Communautés primo-natives 35

2.1.2 Communautés métisses 42

2.2 Pratiques touristiques 47

2.2.1 Campagnes publicitaires 48

2.2.2 Glorification du patrimoine 50

2.2.3 Ouverture au shamanisme, le cas de l'ayahuasca 53

2.3 Economie informelle 57

2.3.1 Services 57

2.3.2 Ruses, le cas des Wayuus de la Guajira 65

2.3.3 Vente de coca 67

2.3.4 Tourisme sexuel 69

3. CULTURES 73

3.1 Cultures des primo-natifs 73

3.1.1 Le cas des Wayuus de la Guajira 80

3.2 Cultures métissées 85

3.3 Culture touristique 90

4. CONCLUSION 93

BIBLIOGRAPHIE 97

Annexes 103

Résumé : 122

GLOSSAIRE

Awindua : Petit village construit à côté du lodge de Mundo Nuevo, dans lequel les membres de la communauté des Wiwas, séjournent quand ils le souhaitent.

Coca : La coca a une signification très importante chez les primo-natifs. Elle a été, et est toujours, utilisée pendant des siècles par les communautés andines, dans des cadres médicaux, religieux et économiques. La feuille de coca permet la production de ce que l'on appelle la cocaïne.

Damana: Le Damana est une langue parlée en Colombie dans l'Est mais aussi le Nord-Est de la Sierra Nevada de Santa Marta par la communauté des Wiwas.

Extranjeros : Par étranger, j'entends dans ce travail toute personne venant d'un autre pays, mais aussi les Colombiens extérieurs à la région concernée.

Hostel : Un hostel en anglais fait référence à une auberge de jeunesse. En Colombie, de nombreux logements fonctionnent à la manière d'un hostel.

Guajira : La Guajira est une zone géographique qui regroupe l'ensemble du territoire allant de Riohacha à Cabo de la Vela, la zone la plus à l'Est et au Nord de toute la Colombie.

Mamos : « Les Mamos sont des sages, des shamans qui résident dans des espaces sacrés et qui reçoivent des conseils directement de la Terre Mère. Ils sont consultés sur toute situation qui nécessite des décisions ou actions communautaires ou individuelles et donnent des instructions sur les étapes à suivre et guident le travail traditionnel à effectuer. » (Extrait du livre de Mundo Nuevo sur l'histoire de l'hostel écrit par Valérie Brabant, p.8).

Métis : Par métis, j'entends dans ce travail, toute personne vivant sur le territoire colombien, descendant du mélange entre les primo-natifs, les conquistadors, les esclaves au moment de la colonisation ainsi que tous les descendants des migrants et réfugiés qui se sont rendus, pour des raisons diverses en Colombie, au fil des siècles. Autant de personnes qui ne s'intègrent pas à une communauté de primo-natifs dits « indigènes ».

Primo-natif : Par primo-natif, j'entends dans ce travail, toute personne qui sont descendant direct et qui fait partie une communauté dites « indigène ». J'emploie ce terme pour échapper à la charge idéologique que sous entendant le nom « indigène ».

Piporo : Des sifflements, des remarques flatteuses mais aussi des commentaires offensants sont autant de révélateurs d'une acceptation sociale relative.

Poporo : Le poporo est constitué d'une calebasse et d'un bâtonnet en bois. C'est un objet qui permet de marquer le changement de statut de l'adolescent à l'adulte en âge de se marier.

Ruses : Les ruses sont perçues, dans ce travail, comme les différentes stratégies qui se mettent place face à une situation changeante extérieure pour bénéficier de meilleurs avantages.

Shaman : Un shaman est une personne considérée dans un groupe comme étant l'intermédiaire entre les humains et les esprits.

INTRODUCTION

Les imaginaires se construisent par des processus de représentations de différentes images mentales. Ces images mentales se créent par différentes sources d'informations que nous recevons dans notre quotidien et qui interagissent entre-elles. Toutes ces informations sont diffusées à travers la communication, la télévision, les informations, la littérature, la musique, les expériences avec autrui. Ces images circulent constamment et façonnent nos imaginaires touristiques.

Ce processus n'a fait que croître avec la mondialisation. Les déplacements d'objets mais aussi de personnes augmentent la concurrence entre les différents territoires et engendrent des images attractives entre ces différents lieux.

Pour autant, il est plus difficile pour certains lieux de parvenir à se détacher de leur image négative associée à la guerre, à la violence et aux risques ancrés dans l'imaginaire collectif. C'est dans ce schéma complexe que certains pays comme la Colombie vont tout mettre en œuvre pour construire une nouvelle image plus positive et mettre en valeur les différents atouts touristiques qui la composent. C'est notamment par ce processus que nait une transformation de l'image collective véhiculée à l'extérieur, et par conséquent, engendre une transformation des cultures colombiennes elles-mêmes. Dans ce travail, je cite les cultures au pluriel car celles-ci prennent en considération les cultures préhispaniques issues des communautés des primo-natifs[1], mais aussi les cultures des « Colombiens » qui représentent les différents habitants de ce pays multiracial, ne faisant pas ou plus partie des communautés primo-natives.

En outre, les différents imaginaires produits par le monde extérieur fascinent et charment les voyageurs. Beaucoup recherchent le caractère bigarré qu'offre la multitude des cultures présentes en Colombie. La quête de « l'autre », de « la différence » et de « l'exotisme » sont des éléments essentiels qui contribuent à l'augmentation touristique dans ce pays. En ce qui concerne cette augmentation touristique, sa croissance atteint plus de 2,5 millions de visiteurs en 2016, pour 1,2 million en 1980. Il est à noter également que durant la période de guerre civil

[1] Par primo-natif, j'entends dans ce travail, toute personne qui sont descendant direct et qui fait partie une communauté dites « indigène ». J'emploie ce terme pour échapper à la charge idéologique que sous entendant le nom « indigène ».

le pays a connu un réel effondrement du nombre de visiteurs. Il faut attendre les accords de paix qui mettent un terme à la guerre civil pour que le tourisme soit de nouveau intégré dans les priorités du plan national de développement colombien (Ministère du commerce, de l'industrie et du tourisme, 2017). Finalement, en 2019, la Colombie enregistre un nouveau record avec plus de 4,5 millions de visiteurs (Ministère de l'économie, des finances et de la souveraineté industrielle et numérique, 2020).

Cette situation complexe m'amène à me poser la question de l'influence du tourisme sur les cultures : l'augmentation d'activités touristes, qui déconstruisent et reconstruisent les imaginaires en réponse à la demande extérieure, transforme-t-elle ces cultures ?

Cette problématique m'est apparue sur mon terrain, à Mundo Nuevo dans le petit village de Minca situé dans la Sierra Nevada. Mundo Nuevo est un éco-lodge qui se définit comme tel au vu des objectifs de diminution de l'empreinte carbone de l'hostel et de celle des gens qui le fréquentent. Il est actuellement composé d'une équipe de seize personnes, le fondateur Philippe, sa mère Valérie et quatorze colombiens qui accueillent tous les jours une trentaine, voire d'avantage de voyageurs qui participent au financement de ce projet d'hostel écologique. Le tourisme est le noyau de l'activité économique de Mundo Nuevo. L'ensemble de l'équipe intègre dans ce projet la communauté préhispanique des Wiwas, vivant dans ces montagnes avec qui ils ont construit un petit village du nom de *Awindua*, à proximité du lodge, dans lequel les membres de cette communauté nomade séjournent quand ils le souhaitent. Aujourd'hui certaines des personnes de la communauté, travaillent toujours dans l'équipe de Mundo Nuevo.

A départ ce point de chute perdu sur les hauteurs de la Sierra Nevada, j'ai étendu mes recherches à la région des Caraïbes qui prend en compte toute la côte caribéenne, en incluant de nombreux coins touristiques de la Colombie comme la Guajira, Santa Marta, La Ciudad de Antigua, Palomino, Cartagena, le parc naturel de Tayronna, pour appréhender autant que faire ce peu, les différents enjeux qui se jouent sur l'ensemble de ce territoire. Ce travail repose sur mon expérience de terrain, sur les entretiens formels mais surtout informels avec mes interlocuteurs, la littérature scientifique et de nombreuses photos qui permettent d'en illustrer le propos.

C'est dans cet environnement que j'ai pu distinguer les différentes interactions qu'il y avait entre les locaux et les *« extranjeros »,* qu'ils soient d'un autre pays ou colombiens mais extérieur à la région concernée. J'ai pu percevoir également toutes les dynamiques et stratégies

qui se mettent en place depuis l'arrivée grandissante du tourisme sur le territoire colombien, grâce à l'interruption, en 2016, de cinquante-deux ans de guerre civile.

Figure 1, carte du Nord la région des Caraïbes
Figure 2, carte des régions de Colombie

Cette carte permet de comprendre où se trouvent, pour la majorité, les différents endroits dont je vais parler dans ce travail. Minca était ma zone de résidence quand je n'étais pas en déplacement. Cartagena se trouve aussi sur la côte caribéenne, au sud de Rodadero. Enfin, la Guajira regroupe l'ensemble du territoire allant de Riohacha à Cabo de la Vela, la zone la plus à l'Est et au Nord de toute la Colombie.

Les limites de ma recherche

Pour commencer ce travail, il est important que j'énonce les différentes limites de ma recherche. D'abord, la question de la temporalité. En effet, ce mémoire porte sur quatre mois et demi de terrain. Ce qui signifie que ma connaissance de terrain sur cette région des Caraïbes est acquise sur ce laps de temps. De ce fait, mon écrit repose, d'une part, sur ce que j'ai appris et compris grâce à mon expérience de terrain et, d'autre part, sur les différents écrits qui m'ont permis de m'imprégner de ce dernier, avant mais aussi après mon voyage. En outre, la question de la langue est aussi importante. J'avais, certes, quelques notions d'espagnol avant de partir mais le réel apprentissage, de la langue et des différents dialectes présentes dans cette région des Caraïbes s'est fait directement sur le terrain, grâce à mes interlocuteurs. Certains mots que je vais utiliser sont des traductions littérales de l'espagnol. Pour autant, je ne connais pas assez et je ne peux pas saisir les différences qui existe dans la manière de penser un même mot exprimé dans deux langues différentes. Je n'avais pas d'interprète avec moi. Mes interlocuteurs prenaient la peine de me définir certains mots utilisés. Cependant, je ne peux me considérer comme parfaitement bilingue. En outre, ce mémoire est un premier long exercice dans la compétence anthropologique et, par conséquent, ma recherche est une première vraie expérience. Je suis donc bien consciente qu'il y a des limites à ma connaissance et à cette analyse, et ferai au mieux pour les signaler tout au long de ce travail.

1. IMAGINAIRES

La question des imaginaires est devenue centrale dans mon travail. En effet, en arrivant sur mon terrain dans la région des Caraïbes, je fus surprise par l'attrait que peuvent avoir les locaux pour les touristes qui fréquentent leur région. Des nombreuses activités socio-économiques s'articulent par rapport à ces mêmes touristes. Que ce soit dans la restauration, les hôtels, ou les propositions d'activités. Tout semble s'agencer pour permettre le bon fonctionnement d'une activité touristique grandissante et florissante. C'est par ce biais que la question des imaginaires s'est imposée. Effectivement, j'ai compris très rapidement que ces locaux usent de stratégies pour bénéficier positivement de ce tourisme et de ses retombées économiques. Je me suis alors questionnée sur ce que les locaux cherchent à leur vendre et, par conséquent, à ce que les touristes sont venus chercher. Pourquoi de nombreux touristes viennent-ils en Colombie ; Pays qui a longtemps été mal considéré. Qu'y cherchent-ils ? C'est question m'a paru évidente dès que j'ai posé le pied dans la région des Caraïbes. C'est pourquoi, je m'intéresse dans cette première partie sur les imaginaires ; afin d'ouvrir les portes à l'influence que ces derniers peuvent avoir sur les cultures colombiennes.

L'imaginaire touristique peut-être défini comme « un objet transitionnel qui unit l'ici et l'ailleurs, l'extérieur et l'intérieur » (Amirou 1995, p.121). Le touriste crée une aire intermédiaire qui sépare la vie quotidienne, de l'inconnu. C'est de cet espace que naissent les images mentales sur l'altérité et, par conséquent, les imaginaires touristiques (Amirou, 1995, p.9). De ce fait, les imaginaires peuvent être définis comme « des ensembles de représentations socialement transmises qui interagissent avec les imaginaires des individus, qui créent du sens et façonnent le monde » (Salazar 2012, p. 864). En conséquence, ces imaginaires représentent pour chaque personne « une partie spécifique de sa vision du Monde, d'individus ou de groupes sociaux, concernant des lieux autres que ceux de leur résidence principale ou se référant à des contextes où pourraient se dérouler certains types d'activités de loisirs » (Gravari-Barbas et Graburn 2012, p. 1).

Certains auteurs s'accordent sur l'idée que l'imaginaire touristique viendrait d'une création individuelle et donc subjective qui serait partagée par plusieurs individus et que, par ce partage et par la circulation de cette subjectivité partagée, se construisent les imaginaires collectifs (Salazar et Graburn, 2014). Néanmoins, l'origine des imaginaires reste complexe. Celle-ci

dépend d'éléments issus de la subjectivité de chaque individu comme l'expérience de vie, les différentes interactions qu'il est possible d'avoir en société, les multiples vécus recueillis par d'autres personnes mais aussi les différents médias. De surcroît, ces imaginaires intègrent d'autres éléments comme les rêves, les idéologies en rapport à « l'autre », en rapport à l'altérité, en rapport au voyage (Salazar et Graburn, 2014).

D'autre part, avec l'apparition des médias et la multiplication des réseaux sociaux, le touriste devient producteur des imaginaires touristiques et leur partage en temps réel est rendu possible. Les nouvelles technologies sont intégrées à l'expérience du touriste, comme les blogs de voyage qui valorisent ou non l'expérience et, de ce fait, transforment le regard des futurs touristes (Molz, 2012). Ces derniers peuvent alors consulter les réseaux sociaux et les informations contribuent, par conséquent, à faire évoluer les imaginaires et ainsi à influencer la décision du voyage ou de la destination (Pineros, 2018). C'est ce que je vais analyser dans la suite de cette recherche.

Pour ce faire, je commence d'abord mon chapitre par les imaginaires liés la mixité culturelle du pays. Pour ensuite m'intéresser aux images négatives véhiculées sur la Colombie et finir sur les différents imaginaires contemporains.

1.1 Imaginaires liés à la mixité culturelle

Une fois sur mon terrain, j'ai pu constater la grande mixité qui existe entre les personnes vivant dans la région de Magdalena. En effet, les origines et les couleurs de peaux diffèrent, de personne en personne. La Colombie est un pays composé d'une population très hétérogène et cosmopolite remplie de différents mélanges de cultures qui fonctionnent et interagissent ensemble. « Le métissage est l'histoire de plusieurs millénaires de migration, sous forme d'invasions, de conquêtes, d'affrontement mais aussi d'échanges, de confrontations, de transformations des peuples les uns par les autres, jusque dans ces conflits » (Foucart, 2009, p.27). De nombreuses cultures s'y ont imposées au cours de l'histoire, par des conflits et des guerres mais aussi des voyages. La culture préhispanique est toujours bien présente. Cependant, par la colonisation du 15^{e} Siècle et par la globalisation du monde contemporain, elle n'existe plus que dans un mélange grandissant de toutes sortes d'autres manières de penser et de vivre.

Par ailleurs, la Colombie et ses pays limitrophes sont devenus des terres d'exil durant la Seconde Guerre mondiale en Europe. De nombreuses personnes désirant fuir la guerre ou éviter, dans certains cas, la justice, se sont rendues en Amérique Latine pour espérer y recommencer une nouvelle vie. C'est le cas de la famille de Jessica. Jessica est originaire du Venezuela mais réside en Colombie depuis une dizaine d'années :

> *« C'est mon arrière-grand-père qui est arrivé au Venezuela en barque avec sa femme et ma grand-mère, car il était Juif au moment de la Seconde Guerre mondiale. Tu sais, le métissage ça fait partie de l'histoire de la Colombie, avec la colonisation de l'Amérique Latine. Du côté de ma maman qui est d'origine allemande, il y a énormément de métissages car mes oncles et mes cousins sont en couple avec beaucoup d'étrangers qui n'ont pas la nationalité vénézuélienne. Il serait possible pour moi d'avoir la nationalité allemande, mais que c'est très difficile de l'obtenir, car ma mère ne l'a pas non plus. De ce fait, si je désirais l'avoir il faut que ce soit les personnes les plus âgées, qui fassent la demande et il y aurait ensuite énormément d'étapes pour l'obtenir. Si j'avais la possibilité, j'aurais pris la nationalité allemande car c'est beaucoup plus facile pour énormément de démarches administratives. Par exemple, les Latinos doivent avoir des visas et plus de documents pour voyager aux Etats-Unis, ce qui n'est pas le cas des personnes qui ont la nationalité allemande, car les citoyens européens peuvent facilement avoir un visa pour une durée de nonante jours. C'est donc plus compliqué de voyager et d'aller trouver du travail autre part qu'en Amérique Latine, sachant qu'en plus, le reste du monde coute très cher à cause de la dépréciation de la monnaie colombienne. Et tout ça, simplement parce que les préjugés sont plus présents quand les Latinos se rendent en Europe pour travailler ou voyager, que pour ceux qui détiennent la nationalité européenne (…) Tu vois, l'histoire de la colonisation permet de se rendre compte que le métissage est énormément présent en Amérique Latine. Nous sommes très ouverts aux autres cultures et on se mélange beaucoup au monde extérieur. De plus, énormément de juifs et d'italiens ont migré en Amérique Latine pour avoir de meilleures conditions de vie. En Argentine, par exemple, la vie est très occidentalisée car il y a énormément d'expatriés » (Jessica, colombienne, travaillant à Mundo Nuevo, extrait d'entretien traduit en français, septembre 2021).*

Je me permets un petit détour par l'histoire et par quelques auteurs pour comprendre les enjeux

qui se sont joués au 15e siècle lors de l'époque coloniale et, de ce fait, pour pouvoir mieux comprendre les enjeux qui en découlent aujourd'hui. Lors de la période précoloniale, les territoires d'Amérique Latine étaient occupés par des communautés Mayas, Incas, Aztèques et autres, qui détenaient leurs propres cosmologies et leurs manières de vivre avec la nature. En 1492, avec ce qu'on appelle la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb, « la rencontre entre les Européens et les Amérindiens questionna leurs propres représentations du monde. Les sociétés précolombiennes et européennes se confrontèrent alors à l'inconnu : un inconnu géographique mais aussi culturel et religieux. Les représentations des uns et des autres, d'eux-mêmes et de leurs ailleurs entrèrent en choc et bouleversèrent leur monde connu » (Pineros, 2018, p.54). Certaines sociétés précolombiennes pensèrent, dans un premier temps, que l'étrangeté de ces nouveaux hommes venus de la mer était de nature divine (Villoro, 1993). Pour autant, ils se rendirent vite compte que ces nouveaux arrivants n'étaient là que pour prendre leurs richesses. C'est ainsi, qu'une conquête de ce sous-continent débuta et que les futurs conquistadors ont vu dans cette nouvelle terre une occasion d'y faire fortune. De nombreux indigènes présents seront tués ou obligés d'exécuter les tâches exigées par les conquistadors (Galeano, 1981).

Ce « Nouveau Monde », s'opposait à toutes les idées préconçues par la théologie et les sciences européennes (Rojas-Mix, 1992). Pour les européens, il n'existait qu'un seul Dieu converti en être humain -le Christ- alors que pour les peuples natifs, les dieux étaient plus proches des éléments présents dans la nature, comme le soleil, les animaux, les arbres, etc… (Villoro, 1993). En outre, l'image de l'« autre » fut bouleversée par la représentation que les Européens avaient de l'altérité. Les natifs furent considérés, dès lors, comme des sauvages au vu de leurs comportements et furent ainsi considérés comme des hommes sans âme par les conquistadors qui se pensaient supérieurs (Rojas-Mix, 1992). L'image de « l'ailleurs », à son tour, marquera les représentations et la conception du monde imaginées initialement par les Européens et ces lieux inconnus et très lointains seront très vite associés à de nombreux mythes qui alimenteront les imaginaires sur ce « Nouveau Monde ».

C'est effectivement le cas de *l'El Dorado*, qui définit un endroit où il est possible de s'enrichir facilement et qui a longtemps fait référence à un lieu qui existerait en Amérique Latine, au regard des quantités d'or et de richesses qui s'y trouvaient déjà. De nombreuses explorations commencèrent sous prétexte de trouver cet endroit qui regorgerait de trésors, longtemps imaginés et rêvés par certains. Pour autant, les rapports économiques nouveaux ont déterminé la position de groupes ou d'individus, en généralisant les compétitions pour le pouvoir et les

rapports sociaux. De ce fait, la structure issue de la situation coloniale s'est imposés au détriment de l'ancien ordre des choses et les agencements modernes n'ont fait qu'enfoncer ce processus (Bandelier 1951). Les travaux de Gluckman et Turner ont montré que la situation créée par la colonisation a accentué les faiblesses structurelles des sociétés colonisées, a rompu les équilibres et relâché des antagonismes qui étaient jusqu'alors contenus. La Colombie a dû traverser les séquelles de la colonisation du 15e siècle, de la société esclavagiste jusqu'à la fin du 18e siècle, de nombreux échanges économiques inégalitaires avec les métropoles européennes, des guerres d'indépendance entre 1808 et 1815, des conflits armés, les coups d'Etat et l'essor du narcotrafic tout au long des cinquante dernières années.

De plus, l'extraction des ressources et l'extension des cultures agricoles pratiquée manière intensive et destructrice a exacerbé les antagonismes. Les activités extractives ont créé des territoires très imprégnés par « leur organisation et leur logique spécifique et par les stratégies des acteurs qui les pilotent sans tenir compte très souvent des pratiques et des représentations des habitants. Il y a, en quelque sorte, une mise à disposition des espaces et des sociétés locales, d'autant plus qu'il y a peu de planification et d'encadrement de la part des autorités publiques » (Forget, Guilbert, Cecilia Carrizo, 2018, p.256). De nombreux agriculteurs se sont vus expulsés, laissant leurs terres à des firmes internationales. La majorité des exportations sont des matières premières et la grande majorité des importations est constituée des biens manufacturés. Ce déséquilibre dépend essentiellement des ressources naturelles ; ce qui représente un grand danger pour ces pays colonisés car il provoque un déficit commercial tout en ayant peu ou prou de contrôles sur les fluctuations de prix. Cette économie extractiviste freine également l'industrialisation et la diversification productive de ces pays ; piégeant le continent tout entier dans le schéma classique de la division internationale du travail et reproduisant le modèle colonial classique. A savoir la combinaison de matières premières exportées à faible valeur ajoutée, l'importations de biens manufacturés à haute valeur et l'absence d'industrialisation du continent (Thomas, 2017). La Colombie est depuis de nombreuses années considérée comme un espace de colonisation pour ses ressources premières. Par conséquent, elle est économiquement faible et dépendante des importations du reste du monde :

> « *Ce matin, je descendais pour la cinquième fois dans le petit village de Minca. Pour y arriver, je me suis rendue à la réception près d'Alex, qui travaillait à l'accueil de l'hôtel ce jour-là, en demandant s'il était possible pour lui de m'appeler une mototaxi. En effet, c'est quelque chose qui se fait facilement ici. Pour descendre de Mundo Nuevo, il n'y a pas beaucoup d'autres possibilités. Soit on descend de la montagne à pied, soit à moto,*

> *soit en 4x4 mais le prix est alors beaucoup plus élevé. Dans l'hôtel, ils ont leurs contacts, ce sont des personnes de confiance, qu'ils appellent régulièrement car ils savent manier les motos sur ces sentiers compliqués et ne trafiquent pas les prix. Dix minutes plus tard, un homme arrive avec sa moto. Il se présente à moi, discute quelques minutes avec Alex et m'invite à m'assoir sur sa moto derrière lui. Le chemin est un chemin en terre, rempli de gros cailloux et de nids de poules. Les glissements de terrains réguliers dans cette région, surtout à la saison des pluies, ne font que déformer et reformer la structure de la route. Heureusement, les conducteurs de motos sont des hommes aguerris, ils les manient depuis qu'ils sont petits et connaissent parfaitement ce genre de terrain. Après une vingtaine de minutes de descente en moto, nous arrivons enfin au petit village de Minca. Je décide de m'y balader encore une fois, d'observer ce qu'il s'y passe. C'est un petit village, l'atmosphère y est agréable. De tous côtés ; des gens crient et s'activent car c'est le matin et il faut profiter du bon climat avant que n'arrivent les pluies. Devant moi, un homme tire un cheval qui lui-même porte des sacs remplis de provisions. Cet homme le fait avancer à l'aide d'un bâton et crie pour qu'il aille plus vite. Au même moment, une grosse voiture de marque européenne, vitres teintées, arrive sur le côté gauche et percute la monture. C'est chose courante ici, les priorités de droite ou toutes autres règles de conduite n'existent pas. C'est à celui qui arrive le premier ou à celui qui crie le plus fort. » (Extrait d'entretien, août 2021).*

Ce cheval et cette grosse voiture, c'est la confrontation de deux mondes qui interagissent et coexistent ensemble. Ce n'est pas rare dans ce village. Tout semble fonctionner à deux vitesses. De petites maisons de tôle sont voisines avec de grands hôtels à piscine où toute excentricité est la bienvenue pour attirer des clients. Un monde ou les « *truck* » de marque américaine croisent des tombereaux tirés par des mules. À une échelle plus importante, la différence entre le centre de Santa Marta, ville sur la côte où de nombreux centres commerciaux remplis de magasins de vêtements et de chaines de grande surface s'oppose au mode de vie que l'on peut retrouver dans les montagnes de la Sierra Nevada. Dans la même région, des gens vivent dans des maisons faites de bois et de tôle, mangent leur propre production composée de poules, de chèvres, de cochons et de vaches mais aussi d'arbres fruitiers comme les manguiers, ou les caféiers, et vendent le reste de leurs productions.

Figure 3-4-5, production de viande vendue par les locaux, Clarisse Floymont

Balandier incite à prendre en considération la situation coloniale pour comprendre les enjeux actuels. En effet, pour l'auteur, celle-ci a impliqué un rapport de domination et non simplement une acculturation entre deux cultures différentes. Ce rapport de domination a détruit une partie des structures sociales et de l'économie locale de la société colonisée. De plus, il a perturbé son mode de vie et son organisation ; ce qui provoque, aujourd'hui, un changement à beaucoup de niveaux au détriment de la culture de la société colonisée. Pour Balandier, le colonialisme est indissociable de l'expansion capitaliste. L'objectif étant le pillage des richesses et l'exportation de matières premières en détruisant les structures sociales en place. De ce fait, l'histoire permet de saisir les changements qui ont résulté de cette imposition (Bandelier, 1951). L'auteur s'oppose aux prémices de l'anthropologie qui s'est longtemps intéressée à l'étude des sociétés dite primitives puisque celle-ci est née de la relation de domination entre l'Europe et les sociétés extra-européennes avec une fascination pour la différence et l'exotisme. De ce fait, elle a impliqué une relation hiérarchique entre le monde occidental et les sociétés étudiées en produisant un regard sur l'autre en imposant sa propre dialectique. La Colombie est le résultat de ces nombreuses années de colonisation et de domination. Son économie, sa politique, ses classes sociales, tout résulte d'une mixité culturelle qui lui a de tout temps été imposée. Certaines personnes ont tendance à croire que les Colombiens n'ont plus de cultures qui ce qui pourrait expliquer la corruption dans le pays :

> *« Je peux te partager mon avis qui peut être perçu comme radical. D'après moi, les Colombiens et les Latinos en général n'ont pas de culture propre, du fait de la colonisation. On leur a imposé une culture, un modèle, auxquels ils ne correspondent pas. En parallèle, on leur a "volé" leur culture et leur histoire. Ils ne sont plus les amérindiens précédant la colonisation, mais ne sont pas non plus espagnols... Pour pousser encore plus loin ma réflexion, d'après moi, cette absence de nation, ne correspondant pas aux caractéristiques d'un Etat-nation, ce explique une absence d'amour pour le pays et qui pourrait expliquer la corruption dans un pays qu'on n'aime*

> *pas mais aussi l'émigration en privilégiant ses intérêts à l'avenir du pays* ». (Aly, Colombienne, extrait d'entretien, traduit en français, décembre 2021).

Par ailleurs, les premières analyses anthropologiques ont été représentées par une vue ethnocentrique des chercheurs qui caractérise ces sociétés étudiées comme autant des sociétés traditionnelles, regroupant certains critères comme la simplicité, le conformisme et l'absence d'écriture ou d'histoire :

« L'attitude la plus ancienne consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas admettre cela », ; autant de réactions grossières qui traduisent cette même répulsion, en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. On refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit. Cette attitude de pensée, au nom de laquelle on rejette les « sauvages » hors de l'humanité, est justement l'attitude la plus marquante et la plus distinctive de ces sauvages mêmes (Lévi-Strauss, 1952, p.19).

Nous verrons, par la suite de ce travail les conséquences de ces représentations sur la Colombie qui nous viennent de l'histoire de la colonisation et des différentes manières que nous avons eues à nous représenter « l'Autre ».

1.2 Images négatives véhiculées sur la Colombie

Je me suis aussi penchée sur l'image négative que pouvait refléter la Colombie à l'écoute de mes différents entretiens. J'ai cherché à en comprendre la cause mais aussi les conséquences. Pour ce faire, je me suis intéressée à l'histoire de la Colombie depuis le 20^{e} siècle et plus précisément suite l'essor considérable du narcotrafic et des conflits armés. J'ai cherché à comprendre comment le tourisme s'était fait sa place dans ces imaginaires mais aussi à quel point il est fragile dans ce système politique et économique instable.

Il y a quelques années, l'imaginaire touristique de la Colombie était très marqué par des images négatives issues des confits entre groupes armés : les guerilleros, les paramilitaires mais aussi

narcotrafiquants et forces de l'ordre (Lumdson et Swift, 2001). En 2005, rares étaient les touristes en Colombie. C'était un pays englué dans des conflits armés omni présents, et ce, notamment dans la Sierra Nevada. On ne pouvait pas y monter car il y avait des barrages de paramilitaires et quiconque se retrouvait sur une de leur liste noire avait beaucoup de chance d'être tué.

Il est important de faire, de nouveau, un petit retour sur l'histoire pour comprendre au mieux la situation actuelle de la Colombie et le passé difficile qu'elle et ses habitants portent toujours. Pour prendre le cas de la Sierra Nevada, il y a encore vingt ans sur les hauteurs de celle-ci se trouvaient principalement les Farcs (Las Fuerzas Armadas Revolucionarias de Colombia) qui se battaient contre les paramilitaires. Pris entre deux feux, les paysans et habitants se sont retrouvés pris au piège.

De plus, les objectifs des FARC « étaient de ceinturer la Sierra pour profiter de la proximité de la mer et établir des relations maritimes avec Cuba et le Nicaragua pour opérer des jonctions au sud-est, avec les forces qui opèrent dans la Sierra de Perija, à la frontière du Venezuela. Mais aussi, de menacer les mines de charbon récemment ouvertes en Guajira, au pied de la Sierra Nevada et de contrôler enfin des populations et surtout la production de coca, qui est une source de revenus » (Botero, Dollfus, 1987, p.301).

Lors de nos échanges Tristan m'explique l'époque où il est arrivé pour la première fois en Colombie :

> *« Quand les villageois avaient besoin de descendre faire les courses, ils devaient passer les barrages des paramilitaires et si une personne était soupçonnée d'être un Farc, elle disparaissait aussitôt. Très vite, la situation dégénéra et les villageois qui, par exemple, étaient jaloux de leurs voisins commencèrent à les dénoncer, en expliquant simplement qu'ils traficotaient avec les Farcs. De ce fait, durant ces années de terreur, de nombreux innocents mourraient. Aucun jeune ne pouvait descendre, leur père non plus, seulement les mères avaient la possibilité d'aller faire les courses car elles avaient moins de chance d'être sur cette fameuse liste. C'est ainsi que l'ensemble de la Sierra Nevada, était prise dans ce cercle mortel des paramilitaires. » (Tristan, français expatrié depuis sept ans, grand ami de Philippe, extrait d'entretien, novembre 2021)*

L'état étant presque inexistant dans cette région et la Sierra Nevada était en dehors de son champ d'action. La sécurité n'était jamais assurée et les mafias colombiennes prirent la main sur les zones de production pour y planter la marijuana. Durant les années 1970, on évalue à « une dizaine de milliers d'hectares, la surface déforestée annuellement pour la culture de marijuana, à l'époque la plus rentable de toutes celles pratiquées dans la Sierra » (Botero, Dollfus, 1987, p.299). Cette production se développe à proximité de la mer des Caraïbes, sur le versant nord, autour de la Sierra Nevada. Des zones aujourd'hui agréables et touristiques comme Palomino étaient les endroits principaux de production, d'abord, de la marijuana et, ensuite, de la coca.

Au début des années 80, les mafieux se procurent des plantes de coca et des graines au Pérou, pour les cultiver. Les cultures s'étendent et le seuil de rentabilité augmente. Elles prennent de l'ampleur dans toute la région et de plus en plus de personnes se mettent à la cultiver. Pour certains paysans, la coca devient leur principale source de revenu tandis que les recettes du commerce de la cocaïne se chiffrent en centaine de millions d'euros. Dans ce contexte, les FARC qui vont s'exercer un contrôle sur le coca. Ils établissent un impôt sur cette dernière en échange d'une protection contre la police. S'en suivent alors des règlements de compte entre les groupes des FARC, militaires et paramilitaires. « De nombreuses personnes parmi les plus pauvres, n'ayant pas choisis de camp, se feront massacrées ou devront s'enfuir hors de la zone » (Botero, Dollfus, 1987, p.304) et le pays a été entrainé tout entier, dans un cycle d'insécurité et de violence.

Toutes ces images négatives ont été diffusées dans le monde entier et tous les pays ont déconseillé à leurs citoyens de visiter la Colombie. Avec l'arrivée au pouvoir de Alvaro Uribe en 2002, la Colombie a assisté à une intensification de la lutte contre les FARC.
Pour arrêter la guerre, il va s'aider de paramilitaires et va semer la terreur en violant de nombreux droits humains. Les FARC vont être progressivement repoussés et leur capacité réduite. Il parviendra à libérer la célèbre otage franco-colombienne Ingrid Betancourt, ce qui lui permettra de redorer son blason. Pour autant, ces efforts pour arrêter la guerre seront accompagnés d'un prix humain considérable. Toujours sous le mandat d'Uribe, le gouvernement envoie des avions remplis de pesticide pour empoisonner tous les plans de coca qui se trouvaient alors dans la Sierra Nevada. En 2005, alors la guerre commence à se calmer et les productions de coca à diminuées, les habitants de cette région, ont dû trouver un moyen de s'affranchir de ce passé douloureux et de se reconstruire à l'aide du tourisme.

Il importe de noter que l'ensemble de ce informations provient des conversations informelles, que j'ai pu avoir avec les différents collaborateurs de Mundo Nuevo.

A titre d'illustration, Tristan, lors d'un entretien plus formel, m'explique son point de vue par rapport à la reconversion des habitants, une fois le calme rétablit :

> *« J'en ai rencontré des gens qui faisait des cultures de coca et qui se sont reconvertis dans le cacao mais le prix est moindre car les multinationales imposent des prix très bas. Dans ces conditions, la reconversion reste difficile. Et c'est alors que le tourisme est arrivé et la Sierra Nevada s'est vue être sécurisée. Du coup, un village comme Minca le niveau de vie avait baissé mais quand les habitants ont vu des étrangers, ils ont été très authentiques avec eux. Ils les ont accueillis à bras ouverts, ''Welcome le tourisme. On a besoin de vous. On veut effacer notre passé'' (Tristan, français expatrié depuis sept ans, grand ami de Philippe, extrait d'entretien, novembre 2021)*

C'est dans ce contexte compliqué que le tourisme est arrivé, une fois que la Sierra Nevada sécurisée, permettant ainsi une croissance économique, une amélioration des conditions de vie. Dans un village comme Minca, il y a quelques années, il n'y avait rien. Le niveau de vie avait baissé et une fois que les premiers étrangers sont arrivés chez les habitants, ils les ont accueillis à bras ouverts pour, petit à petit, effacer les affres du passé. Le tourisme était l'espoir d'une réelle relance économique.

Dans son article « Visiter Minca, Sierra Nevada de Santa Marta », l'auteur parle du développement dans le village de Minca grâce aux étrangers et à des stratégies de promotions diverses :

> *« Les raisons du succès de Minca, Minca se situe en effet dans la seule vallée de ce côté de la Sierra accessible par la route en bus ou en voiture. Ensuite l'arrivée d'investisseurs étrangers venus acheter des pans entiers de montagne pour quelques millions de pesos a vu rapidement se développer l'offre d'hébergements pour accueillir les touristes. Casa Elemento appartient à un duo australo-canadien, Mundo Nuevo appartient à un Belge, la Finca San Rafael appartient à un Suisse (…) Pour dire vrai, nous ne nous attendions pas à voir autant de touristes et pour être totalement de*

> *mauvaise foi, en arrivant, on se demandait même où étaient les Colombiens ! Disons qu'en arrivant de villages peu touristiques où l'on est en contact avec la population locale, à Minca on viendra chercher autre chose. Ici les voyageurs viennent pour rejoindre la Casa Elemento et son hamac géant ou Mundo Nuevo et son utopie neo-hippie, dont on voit les photos partout sur Instagram… Ici on vient pour "se connecter avec la nature", découvrir la permaculture, pourquoi pas manger vegan, écouter un concert guitare/percu avec vue sur la montagne, et discuter avec d'autres backpackers venus du monde entier » (Auteur de l'article « Visiter Minca, Sierra Nevada de Santa Marta », 2019, p.4).*

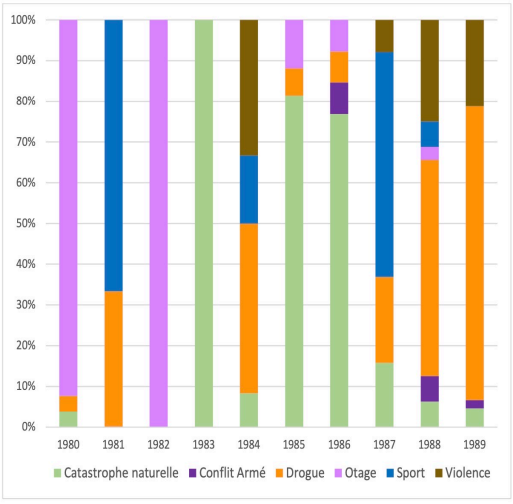
Le point de vue de l'auteur est corroboré par Tristan qui ajoute ensuite :

> *« Quand le tourisme est revenu, c'était un réel espoir de relance de l'économie. Minca, a pu se développer grâce aux étrangers car les locaux n'avaient pas les moyens de construire leurs hôtels. De ce fait, ils ont permis d'amener une bouffée d'oxygène. Cela a créé beaucoup d'emplois, dans les fermes, mais aussi cela a permis le développement d'activités annexes comme les mototaxis, les restaurateurs et les artisans. Car la Colombie ça fonctionne par castes c'est pas évident de monter d'une catégorie sociale à une autre. En général, ceux qui investissent ici ce sont les gens riches de Bogota, ceux qui se sont très souvent enrichis grâce au narcotrafic. » (Tristan, français expatrié depuis 7ans, extrait d'entretien, novembre 2021).*

Tous ces différents facteurs qu'ils soient politiques, économiques ou sociaux, sont devenus les différents imaginaires qui définissent la Colombie. Pour autant, comme on peut le constater, les imaginaires peuvent évoluer avec le temps. Ils ne sont donc pas statiques et sont influencés par différents facteurs externes tels que les guerres, les crises économiques ou encore les catastrophes naturelles. Par le biais de ces différents imaginaires, Denis Rolland développe les quatre fatalités de la Colombie. Pour commencer, la perception du pays n'est pas individualisée, ce qui veut dire qu'elle fait partie d'un tout exotique prenant l'ensemble de l'Amérique Latine. Deuxièmement, elle est devenue source de confusion avec les pays limitrophes comme la Bolivie, pour sa proximité phonique. Troisièmement, elle ne comporte aucun mot-clé qui lui permettrait une forte association : tels que le Mexique et les Aztèques, le Brésil et son carnaval, l'équateur et sa forêt Amazonienne, le Pérou-les Incas. Finalement, et ce n'est pas la moindre

des fatalités, elle est systématiquement assimilée aux stéréotypes négatifs liés à la drogue, aux conflits armés et à l'instabilité politique (Rolland, 2007). Un nom tel que Pablo Escobar ou une ville telle que Medellin largement médiatisés puis scénarisés renforcent lesdits stéréotypes. Ces différents éléments confèrent une image quelque peu tronquée du pays aux yeux du monde.

Cette image négative est due en grande partie aux médias qui ont, durant des années, rapportés des « idées-images » qui permettent de rendre reconnaissables des lieux et qui ont aussi participé à un processus d'évolution mais aussi de transformation des différents imaginaires. Durant les années 1980-1990, les documentaires télévisés parlant de la Colombie se concentrent principalement sur les thématiques de catastrophes naturelles, de drogue et de violence. Ils passent de huit documentaires en 1987 à plus cent durant l'année 1989 sur la thématique des drogues (figure 6). Cette époque correspond aux périodes du narco-terrorisme. A ce moment, les images se sont succédées : assassinats et enlèvements de politiciens, explosions de bombes, vente de la cocaïne. A partir des années 2000, la Colombie est continuellement présente sur les chaines de télévision, notamment au lendemain de l'enlèvement de la candidate présidentielle Ingrid Betancourt (Pineros, 2018). Cette situation va contribuer à alimenter des imaginaires négatifs et violents sur la Colombie qui, à long terme, auront des impacts négatifs sur l'attrait que peuvent avoir les touristes pour ce pays (Lumsdon et Swift 2001).



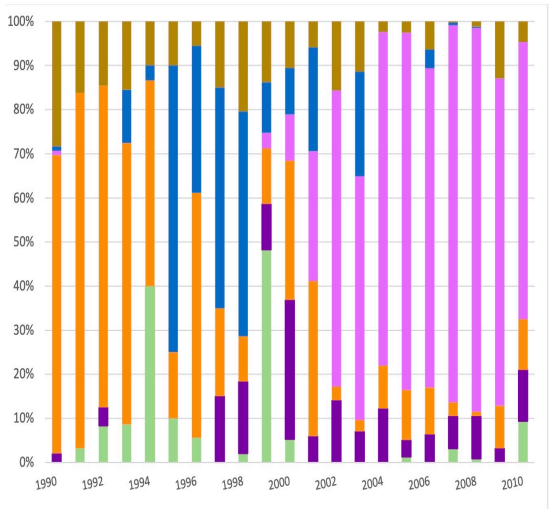


Figure 6 : Graphique représentant les thématiques les plus médiatisées sur la Colombie à la télévision française entre 1980 et 1989

Figure 7 : Graphique représentant les thématiques les plus médiatisées sur la Colombie à la télévision française entre 1990 et 2010

Les images divulguées de la situation difficile rencontrée par la Colombie, affecteront le tourisme de deux manières. D'une part, au niveau international comme expliqué ci-dessus et d'autre part, d'un point de vue national, elles décourageront ses propres habitants à voyager à l'intérieur de leur pays. De nombreux sites internet et forums parlent toujours de l'insécurité régnant en Colombie et des risques qui existent à l'intérieur du pays. Cette image de la Colombie, mes interlocuteurs de terrain la connaissant. Tous Colombiens ou Vénézuéliens d'origine, travaillant à l'hostel, sont bien informés sur la situation politique et économique de leur pays. En effet, presque tous ont fait des études et continuent de s'informer sur le monde qui les entoure. Lors d'une discussion, Alex, jeune homme de vingt-cinq ans travaillant à la réception de Mundo Nuevo, m'invite à aller rendre visite à Eugenio. Eugenio est le patron de la *« Candelaria* », une finca à café et cacao située à un petit kilomètre de l'hostel. Je décide donc de m'y rendre le lendemain pour discuter avec lui. Alex décide gentiment de m'accompagner, son aide me sera très utile en ce qui concerne la bonne compréhension de nos échanges.

Alex une des personnes avec qui j'ai passé le plus de temps lors de mon terrain. Il s'exprime uniquement en espagnol et connait les limites de mon vocabulaire. Il a l'habitude de nos conversations et sait donc diriger au mieux la discussion pour que je la comprenne. Après son service, nous décidons de partir en direction de la « *Candelaria* ». La finca se trouve à la même altitude que Mundo Nuevo, il faut donc emprunter un petit chemin sinueux dans la montagne pour l'atteindre. La finca est colorée. Deux chiens sont toujours présents pour accueillir les visiteurs. L'odeur de cacao et de café envahit directement les narines grâce aux plants de part et d'autre de la ferme. Une fois arrivés sur place, nous prenons un café et commençons notre discussion face au coucher du soleil. Eugenio s'exprime alors sur l'image négative qui peut ressortir de la Colombie mais surtout sur les conséquences que celle-ci peut avoir. En effet, pour cet agriculteur, son pays est corrompu. Les narcotrafiquants dirigent une grosse partie de la politique. Certains moments, comme les élections peuvent devenir des périodes violentes où il est préférable de ne pas voyager dans le pays. Cette situation est problématique puisque la Colombie vit en grande partie du tourisme. Alex est d'accord avec son ami : « *ça dépend de la stabilité du pays. Pour le moment il y a beaucoup de problèmes en Colombie, nous ne pouvons pas savoir comment cela sera en mars de l'année prochaine. Qui se présentera aux élections. L'histoire pourrait se répéter et il pourrait y avoir un conflit interne si ça arrivait, et dans ce*

cas-là c'est sûr qu'il n'y aura pas de touristes. » (Alex, extrait d'entretien traduit en français, octobre 2021).

Pour les deux hommes, la politique prendre un nouveau tournant. Pour autant, ce n'est pas choses faciles puisque des forces supérieures contrôlent la « démocratie ». Le problème, dans le cas présent, pour mes interlocuteurs, c'est que la Colombie dépend de l'économie du tourisme. Si la politique dérape, le tourisme se réduira fortement et le pays sera confronté à un grand déficit économique.

Mais encore :

> *« Le 13 mars, nous allons avoir des élections, et ça va être terrible. Tous sont des narcotrafiquants. Si pas des narcotrafiquants, ils ont d'autres problèmes. Ce sont paramilitaires, guerilleros ou des corrompus, et ça, ça doit changer. Quand la politique aura changé tout ira mieux en Colombie. Mais aujourd'hui, il y a tellement de corruption que même l'organisation qui gère les élections est corrompue. Et, et plus, cela n'aide pas l'image du pays, cela n'aide pas le pays en lui-même et en plus cela a des répercussions sur le tourisme et donc sur notre économie. Les touristes prennent peur et ne viennent plus quand le contexte politique devient vraiment dangereux. C'est cela qu'il faut éviter. Le problème c'est que lorsque quelqu'un veut faire quelque chose de vraiment bien pour le pays au niveau gouvernemental, on lui met des bâtons dans les roues. Tout est trop corrompu » (Eugénio, patron de la Candelaria, extrait d'entretien traduit en français, octobre 2021).*

Figure 8-11 : Photos de la Candelaria de Eugénio, Clarisse Floymont

1.3 Imaginaires contemporains

Cette première analyse me permet d'aboutir à la dernière partie qui concerne les imaginaires contemporains. Ces imaginaires contemporains découlent forcément des deux premiers points ; « les imaginaires liés à la colonisation » mais aussi « les images négatives » qui ont été collées, de tout temps, à la Colombie. Dans ce point, il sera question de questionner l'envie et les intentions des touristes qui se rendent et cherchent à découvrir la Colombie. En effet, ce volet prendra en compte deux acteurs différents. Ceux qui cherchent à rompre avec le modèle occidental existant et qui viennent par envie de nouvelles découvertes plus exotiques. En conclusion, pour expliquer au mieux ce dernier acteur, je me pencherai, finalement, sur l'exemple le cas de Mundo Nuevo qui permet, je l'espère, une bonne compréhension de mon analyse.

En 1800, Julien Joseph affirme : « Il n'est pas difficile, ce me semble, de démontrer ce fait très important que l'homme naturel n'a ni bonté ni méchanceté. Notre sauvage n'a pas le temps de devenir méchant ou de se rendre bon. Hélas, il n'a point encore goûté le fruit de l'arbre de la science, puisse-t-il sagement le choisir ! Puisse-t-il éviter sa funeste corruption et n'en prendre que les plus douces et les agréables saveurs ! Le chemin de la civilisation est la route du bien et du mal » (cité par Gineste, 2010). Les communautés préhispaniques seraient la pureté originelle désormais perdue qui nous permettent de nous interroger sur nos origines. Pour l'auteur, ce qui fascine, c'est le « vrai sauvage », « le différent ». C'est pourquoi, ceux-ci finiront comme objet d'études et subiront la curiosité du grand public avec, part d'ailleurs, la surexposition née des fameux zoos humains.

Dans l'ouvrage « Exposition » de Laurent Wolf, cette question du sauvage qui intrigue est développée via ces zoos humains qui commencent au 15e siècle durant les grands voyages et l'exploration de l'Afrique et de l'Amérique. Les navigateurs ramenaient avec eux des objets, des plantes ou encore des animaux curieux et des êtres humains. « Le bon sauvage est à la mode » (Laurent Wolf, 2012, p.5), on cherche à les classer et à les hiérarchiser. « Les peuples « civilisés » sont conviés aux spectacles des infériorisés (nains, infirmes, femmes à barbe, etc.) » (Ibid, p.5). Cependant, cette exposition ne s'arrêtera pas après la colonisation. L'exotique infériorisé reste toujours présent actuellement, dans les voyages touristiques, dans des

campements lointains mais aussi à la télévision. Mes interlocuteurs reviendront sur ce point que je développerai à la suite.

Aujourd'hui le voyage se généralise comme le désir d'aller voir ce qu'on a toujours imaginé. Il offre la possibilité de se rendre compte par soi-même de ce qu'il y a ailleurs avec toujours la même perspective : reconnaitre cet autre qui fascine. C'est d'ailleurs ce que j'ai pu constater lors des échanges sur mon terrain. Le fameux trek mis en lumière sur la seconde photo ci-dessous se nomme le trek de la *Ciudad Perdida* ; la cité perdue en français. Ce trek est un des plus connus en Colombie. On le propose un peu partout sur la côte caribéenne car il constitue est une des plus grosses richesses indigènes. Ce trek peut être vu comme la rencontre entre des primo-natifs et des touristes. En effet, cette marche de quatre-cinq jours, d'une valeur de plus ou moins 250 euros, dépendant des agences, permet aux trekkeurs des interactions avec le monde dit « indigène ». Le mot interaction n'implique pas forcément une rencontre entre ces deux sujets. Si la communauté est en cérémonie, les touristes n'entreront pas en rencontre avec elle. Néanmoins, une prise de photos sera possible de tout ce qui représente la figure indigène, comme les maisons, les animaux, les jardins mais surtout du fameux site en terrasses qu'est la cité perdue. Souvent les touristes se disent être déçus de ne pas avoir assez d'interactions avec les primo-natifs ou de ne pas avoir pu discuter avec le *Mamo* ; « l'autorité spirituelle, le shaman ». En effet, il n'est pas chaque fois prévu de passer dans les villages. Certaines organisations ne font que les longer :

> *« J'aurais aimé pouvoir discuter avec eux et qu'on puisse partager nos cultures. Là, j'ai l'impression de ne pas avoir échangé mais d'avoir seulement regardé. Heureusement, que le guide était un indigène et a pu nous parler de l'histoire de sa civilisation » (Un touriste français, extrait d'entretien, octobre 2021).*

Figure 12, 1907, photo de l'exposition coloniale à Paris. Source : http://plumeacide.over- blog.com

Figure 13, 2008, photo de touristes étrangers prenant eux-mêmes des photos d'une femme indigène lors du trek de la Ciudad Perdida. Photo issue de l'article de ML Guilland

« L'étrangeté demeure l'énigme du tourisme : elle suscite la curiosité du voyageur prêt à devenir photographe, ethnologue, pionnier, aventurier, etc. Mais de quel type d'« étrangeté » s'agit-il entre un touriste et un habitant du « pays d'accueil » ? [...] Si l'étranger que l'on va visiter, sans pour autant prétendre réellement lui rendre visite, n'est plus un autre, à quoi bon sortir de chez soi ? L'étrangeté – sa mise en perspective – est bien l'une des clefs (éventuellement une des recettes) du tourisme. De fait, sa disparition effacerait l'intérêt du voyage, le banaliserait, dispenserait de quitter son propre lieu de vie » (Rauch, 2002, p.389).

Les différents touristes étrangers qui se rendent en Colombie sont très souvent des backpackers qui ont entre 20 et 35 ans et qui voyagent sur de longues périodes en Amérique Latine mais aussi des Colombiens de tous âges qui voyagent dans leur propre pays, et ce, principalement durant les jours fériés et les vacances scolaires. Ce sont ces deux groupes que je qualifie de « touristes » comprenant donc les touristes étrangers et non étrangers au pays.

Lors de mes discussions avec Jessica sur mes possibles excursions celle-ci m'expose son point de vue sur ce fameux trek si connu dans la région. Jessica est la deuxième personne qui s'occupe de la réception à Mundo Nuevo. C'est une jeune fille de trente ans, originaire du Venezuela mais vivant en Colombie depuis son plus jeune âge. Elle et Alex sont très cultivés et très critiques sur le fonctionnement de leur pays. Cela n'empêche pas qu'ils aiment profondément la Colombie. Nous avons passé des soirées entières à discuter des différences qui nous opposent par rapport à nos origines et à nos modes de vies. Ils m'ont expliqué ce qui ne fonctionnait pas bien en Colombie et m'ont permis de comprendre mieux les différentes dynamiques, qu'elles soient sociales, économiques ou politiques, qui se jouent ici. Ils sont conscients de ce qui permet l'arrivée grandissante du tourisme : les activités proposées, les paysages, la mer, le désert, la Sierra Nevada, toutes ces choses et ces lieux si particuliers et singuliers qui diffèrent de notre continent européen. Pour autant, Alex et Jessica n'ont jamais eu l'opportunité de beaucoup voyager ; leurs revenus financiers ne leur permettent pas. Mundo Nuevo étant loin des grandes villes, ils vivent juste au-dessus de l'hostel, dans des chambres qui leur sont attribuées. Ils ont un petit communautaire, des douches et des toilettes communes. C'est dans cet endroit, que j'ai vécu quatre mois en leur compagnie. Mes deux interlocuteurs sont confrontés aux touristes qui se rendent dans l'hostel depuis des années. Ils ont eu l'opportunité de discuter avec eux sur les différences culturelles, économiques et sociales qui nous séparent inévitablement.

Jessica m'explique donc son opinion par rapport au trek de la cité perdue. Elle m'explique que ce trek de quatre jours est très touristique depuis quelques années et coûte donc relativement cher. Ce sont des centaines de hamacs qui sont prévus à cet effet, pour permettre d'accueillir les différents groupes d'une vingtaine de personnes qui désirent visiter le lieu. Les communautés natives vivant à cet endroit se sont retrouvées alors prises dans ce processus touristique. Elle m'explique ensuite, que c'est une source de rentrée d'argent qui est permise grâce au tourisme de la région où même les primo-natifs participent à ces dynamiques.

Elle n'est pas opposée à cette idée car les retombées économiques permettent à ces derniers de survivre face à ce monde monétarisé. Cela leur permet de racheter les terres qu'on leur a prises. Pour elle, c'est le côté singulier du lieu qui permet cet attrait grandissant. Certaines touristes se rendent à la cité perdue et prennent des photos avec des jeunes enfants primo-natifs, leur donnent un peu d'argent avant de poursuivre leurs parcours. De plus, les cultures en terrasses au bout desquels on arrive à la fin du trek sont des lieux au caractère unique. Les pays d'Amérique Latine sont devenus « le nouvel ailleurs, celui qui fournit l'exotisme désiré par les paysages et par les mœurs. La splendeur des paysages, la luxuriance de la végétation, l'ensoleillement et les senteurs exacerbent le plaisir et la différence » (Gandin, 1998, p.304).

Lors d'une de mes excursions de terrain, je me suis rendue à la *Ciudad antigua* - cité antique. Cette cité antique ressemble fortement à la cité perdue et détient la même histoire mais est nettement plus petite. Il est possible d'en faire le tour en une journée. Pour la découvrir, je me suis rendue avec Valérie, la doyenne de l'hostel, mère de Philippe et un guide, dans une autre partie la Sierra Nevada. Le voyage en 4x4 a pris trois bonnes heures, les paysages sont magnifiques et valent le coup d'œil. Une fois arrivés sur le lieu, le guide prend le temps de bien nous expliquer l'histoire de la Cité Antique qui découle de l'histoire de la Cité Perdue. Les deux ne sont géographiquement pas très éloignée l'une de l'autre, comme le montre sur la carte ci-dessous (voir figure 13).

L'histoire du trek de la *Cuidad Perdida*, débute dans les années 1970 où des nombreux *Gouakeros* - chercheurs d'or, faisaient des fouilles de tombes un peu partout en Colombie pour trouver les plus belles richesses qu'elle recelait. Ces derniers suivant la route qui menait Santa Marta à la Sierra Nevada, se sont alors rendus sur les terres cachées et recouvertes de végétation de la *Ciudad Perdida*. La *Ciudad Perdida* est une ville ancestrale construite en l'an 650 après

Jésus-Christ par des pré-colombiens appelés les *Tayronas*. Cette dernière était jusqu'alors enfouie sous la terre et connue seulement des différents peuples primo-natifs. Une fois sur ces terres, les chercheurs d'or ont commencé leur travail et se sont mis à creuser pour en sortir les richesses. Face à cette situation, les primo-natifs n'ont eu d'autres solutions que de demander secours au gouvernement. L'une de leurs plus belles richesses était en danger. Le gouvernement a répondu positivement à la demande, en envoyant des militaires sécuriser la zone mais aussi des archéologues pour entretenir l'endroit. Cependant, en contrepartie, les primo-natifs devaient accepter que cette partie de la Sierra Nevada qui normalement leur appartient devienne une zone exploitable pour le tourisme.

De ce fait, ce sont aujourd'hui de centaines de touristes qui se rendent chaque jour sur les magnifiques et anciennes terrasses de la *Ciudad Perdida*. En ce qui concerne la cité antique, plus petite, elle est peu connue de tous et n'attire pas trop de touristes pour le moment. Pour autant, c'est un lieu dont on entend de plus en plus parler et qui sera un jour beaucoup plus exploité. (Christiano, guide de la cité Antigua, extrait d'entretien en espagnol traduit en français, aout 2021).

Figure 14 et 16 : Les points rouges représentent la Cité Perdue et le point bleu représente la Cité Antique.
Figure 12 : Capture d'écran d'une story Instagram d'un Français que j'ai rencontré dans l'hostel de Mundo Nuevo, après son trek de la Ciudad Perdida.

De nombreux backpakers, qui se rendent dans des lieux comme la cité perdue en Colombie recherchent, outre des paysages fabuleux, un savoir nouveau par rapport à la connaissance de l'autre et manifestent une volonté de rupture avec soi-même. C'est le cas de Luna, une française de 36 ans, qui m'explique venir vivre en Colombie pour sortir des modes de fonctionnement que la société lui a imposés en Europe. Elle est arrivée il y a un an, a adoré le pays et a décidé

de venir s'y installer. Elle désire actuellement vivre de manière plus simple, plus éthique et recommencer sur de bases plus saines :

> *« Ici, en Colombie je me sens plus libre, plus en contact avec la nature. Ici c'est la nature qui contrôle et qui décide de tout, ça fait du bien. On se sent plus en harmonie avec soi -même. Pour moi, ce qu'il faudrait faire, c'est vivre comme les Kogis[2]. J'ai été chez eux, tu dors sur une écorce de palme sans couverture autour du feu et tu cuisines avec des ustensiles en terres cuites. Ils ne veulent pas du reste, c'est contre leur tradition » (Luna, 36 ans, extrait d'entretien, septembre 2021).*

Ce désir de rencontre avec l'autre peut évoquer le désir de sortir de soi. On cherche dans la culture plus lointaine des éléments qui permettent de refuser la civilisation industrielle dans laquelle on se trouve. On cherche de l'authentique, on cherche à se reconnecter à nos racines, à être en connexion avec la nature et en opposition avec un monde déshumanisé et industrialisé (De l'Estoile, 2007).

Dans des treks comme la *Ciudad Perdida* mais aussi dans les hostels de la Sierra Nevada, de nombreux touristes étrangers, se baladent pieds nus imitant ainsi d'une certaine manière les primo-natifs. C'est le concept que développe Céline Cravatte, en expliquant qu'il existe bien l'idée d'un « Autre » plus exotique qui s'apparenterait au « Soi authentique » et qui permettrait alors aux touristes étrangers de se libérer des contraintes quotidiennes et de la société moderne. C'est par ce biais que les interactions touristiques permettent de comprendre ce que Marc Augé appelle « l'image identifiante » qui permet « d'identifier des collectivités, les enraciner dans l'histoire, de confronter et d'asseoir leur image, de les mythifier pour que les individus à leur tour puissent s'y identifier, et ce, en commençant par les étrangers » (Augé, 1994, p.107). La relation touristique participe alors à une réification des relations sociales en simplifiant et en réduisant la relation à l'autre à son image (Marie-Laure Guilland, 2013, p.11).

Pour faire un parallèle avec mon lieu de vie à Mundo Nuevo, je vais, d'abord, en quelques mots, revenir sur l'historique de ce lieu. C'est en 2015, que Philippe (Franco-Belge) est arrivé sur la crête d'une terre qu'il nommera par la suite « Mundo-Nuevo ». Au même moment, il fait la connaissance de Luntana, un natif Wiwa que ses parents ont envoyé dans le village de Minca

[2] *Les Kogis sont les membres d'une communauté de primo-natifs vivant dans la Sierra Nevada.*

dans la Sierra Nevada de Santa Marta pour étudier l'espagnol afin de pouvoir, un jour, représenter leur communauté et la défendre. Les deux hommes deviennent amis et en 2016, ils décident de créer ensemble un village en contre bas de l'hostel. Plusieurs personnes de la famille de Luntana, principalement des *Mamos*[3] ont construit les quatre huttes d'un village qui sera appelé par la suite *Awindua*, « nouveau monde » en *Damana*[4]. L'endroit au fond du jardin « la punta » a été construit selon la tradition millénaire de construction des terrasses avec l'aide des Wiwas. Les huttes ont été construites dans le bas du terrain après la consultation des *Mamos* avec la mère nature.

Durant toute la construction, des *pagamento*s-payements spirituels pour les esprits, ont été effectués. « Je te donne, tu me donnes » est l'idée au cœur du fonctionnement de ces sociétés. De plus, les huttes ont été réalisées avec des matériaux existants aux les alentours tels que le bois, la paille, les pierres et le chaume. Elles sont rondes avec des toits en forme de cônes. Le sol est en terre battue et aucun matériel non-naturel n'est utilisé. Les hommes dorment dans des hamacs séparés de leurs femmes et tous se chauffent uniquement au feu de bois. Avant la dernière hutte de ce petit village, des pierres ont été disposées en demi-cercle, en nombre de cinq. Elles symbolisent les fonctions clé qui vont être tenues durant les réunions : le responsable, la personne en charge du processus, le secrétaire de séance, l'étudiant qui fera un résumé et enfin un siège vide qui symbolise le contenu.

[3] « *Les Mamos sont des sages, des shamans qui résident dans des espaces sacrés et qui reçoivent des conseils directement de la Terre Mère, pour réaliser des œuvres spirituelles dans différents sites sacrés du territoire ancestral et maintenir l'harmonie entre les mondes spirituel et matériel tels que la guérison, les offrandes et l'alimentation. Ils sont consultés sur toute situation qui nécessite des décisions ou actions communautaires ou individuelles et donnent des instructions sur les étapes à suivre et guident le travail traditionnel à effectuer. Leur mission est de servir les gens, la communauté, sans discrimination, dire les choses avec sincérité, humilité et compréhension* » (Extrait du livre de Mundo Nuevo sur l'histoire de l'hostel écrit par Valérie Brabant, p.6).

[4] *Le Damana est une langue parlée en Colombie dans l'Est mais aussi le Nord-Est de la Sierra Nevada de Santa Marta par la communauté des Wiwas.*

Figure 17 et 18, Photo de Awindua de haut et avec Mundo Nuevo sur le plan haut
Figure 19, photo d'une des huttes de Awindua

Ce petit village d'*Awindua* est ouvert à tous les touristes de l'hostel. Comme il n'est très grand, seuls deux-trois Wiwas sont là à plein temps et font partie de l'équipe. Dès lors, ils sont souvent dans l'hostel avec le groupe ou bien se mélangent aux touristes. A la belle saison, certains membres de la famille passent quelques jours ou semaines et le village est alors un peu plus occupé. Mes deux interlocuteurs et maintenant amis, s'appellent Fiscalito, seize ans et Juan David, neuf ans, présents tout le long de mon expérience de terrain et m'ont expliqué et montré plusieurs renseignements concernant leur culture.

Mes deux amis portent le costume traditionnel des Wiwas, une longue tunique en toile de coton blanc. Cette tunique est confectionnée durant trois semaines et est un symbole de pureté. Pour eux, porter un autre vêtement reviendrait à transgresser leur culture. En outre, ils se baladent avec un sac nommé *mochila*. Les hommes filent les fibres de coton et les femmes tissent les vêtements et les *mochilas* pour leurs hommes. *« Tisser, c'est penser. Avant d'agir, nous nous préparons en pensée, en tissant nos mochilas qui sont utilisés par les hommes. Elles représentent et expriment notre pensée »* (Extrait du livre de Mundo Nuevo sur l'histoire de l'hostel écrit par Valérie Brabant, p.8). Ce sont des symboles de vie et d'union. Ces sacs qui se portent en bandoulières sont des éléments connus de toute la côte colombienne, tout le monde a le sien et ils sont vendus partout.

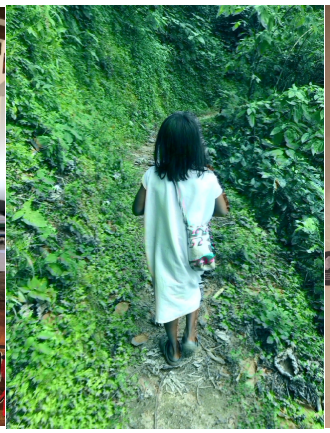


Figure 20 et 21, photo de Juan David, avec son habit traditionnel et sa mochila.
Figure 22, photo du vêtement traditionnel des Wiwas dans le musée historique de Santa Marta.

Cela montre qu'il est possible pour le touriste, dans des endroits comme Mundo Nuevo mais aussi ailleurs, d'entretenir une proximité certaine avec les populations natives. Il est possible pour lui de se balader dans leur village, de connaître la manière dont ils fonctionnent et de vivre de très près avec eux. Juan David et Fiscalito sont habitués depuis leur plus jeune âge à être aux contacts des touristes, ce qui n'est pas le cas de toute leur famille. Ils ont le contact plutôt facile et ne rejettent pas les sociétés plus modernisées, à l'inverse de leurs parents.

Lors d'une excursion à la cascade avec Juan David, des touristes colombiennes qui se baignaient se sont précipitées tout près de lui prendre des photos discrètement. Cela l'a mis extrêmement mal à l'aise et il est venu se réfugier auprès de moi. Pour ma part, je n'ai pas osé tout de suite le prendre en photo de peur de l'importuner, mais au fil du temps, je me suis permise de prendre quelques clichés de lui en guise de souvenirs moyennant son accord. Pour autant, ce n'est pas un problème pour lui, plusieurs photographes qui se rendent dans l'hostel, lui demandent de le photographier et il accepte volontiers. Cependant, son soucis principal porte sur la manière avec laquelle la photo est prise. Il n'aime pas voir qu'on le prend en photo à son insu, il n'apprécie guère que « les touristes le filment ou le photographie sans demander son avis » (Bruner 1989 cité par Colleyn et Devillez, 2009, p.589).

Cependant, Juan David, adore pouvoir montrer et expliquer comment fonctionne le petit village d'Awindua dans lequel il vit. S'il se sent à l'aise avec la personne en face de lui car il est de nature un peu timide, il propose de faire le tour de sa propriété, lui montre les potagers, les plantes, l'intérieur des maisons seulement si les personnes lui expriment de la sympathie et de la gentillesse.

Figure 23-25 : Juan David faisant la visite d'Awindua.

Tous ces lieux permettent la création d'un lien fort, avec tout ce que recherchent les touristes ; une confrontation à « l'autre, à l'exotisme » ou bien une confrontation avec des êtres spirituels, en décalage avec les méfaits de la modernité (Guilland, 2013). Des individus possédant un savoir ancestral qui les lie à la nature et à la terre. Ils symbolisent la diversité culturelle d'un pays sous un aspect positif et pacifiste. Ils sont finalement le reflet de ce que les touristes ne sont plus mais de ce qu'ils sont venus chercher. Par conséquent, dans les deux cas, ils suscitent l'intérêt de la quasi-totalité des visiteurs du lieu.

2. TOURISME

Le deuxième grand point de ce travail se focalise sur le tourisme en lui-même et précisément sur les stratégies mises en place par des acteurs locaux mises en place. En effet, ce deuxième chapitre est une conséquence logique du premier. Maintenant j'ai analysé l'imaginaire des différents touristes, je vais me pencher sur ce que les locaux vont mettre en place pour offrir l'exotisme qui attire et pour mettre en place l'ensemble des infrastructures et activités nécessaires pour répondre à la demande grandissante. Pour ce faire, ils useront de toutes sortes de stratégies avec de nouvelles campagnes publicitaires, une glorification du patrimoine mais aussi l'ouverture aux pratiques shamaniques. Les campagnes médiatiques vont faire leur apparition et permettre l'acquisition d'une nouvelle image qui enjolivera l'ensemble du pays tout en permettant la glorification de l'ensemble de son patrimoine mais aussi en rendant possible un lien privilégié avec des pratiques shamaniques.

Dans la deuxième partie de ce chapitre, je me penche sur un point qu'il me semble important de développer ; celui de l'économie informelle qui prend une place croissante dans l'augmentation du tourisme. Cependant, avant de m'intéresser aux pratiques touristiques et à l'économie informelle, je m'aborde, d'abord, la mise en relation avec les locaux. Je mets en lumière les conséquences positives ou négatives que ce tourisme peut avoir sur l'ensemble de la population colombienne. En commençant par les communautés de primo-natifs et continuant ensuite avec le reste de la population.

2.1 Mise en relation avec la population locale

2.1.1 Communautés primo-natives

Il est à constater que le tourisme a des effets économiques et sociaux positifs sur une partie de la population colombienne. En ce qui concerne les primo-natifs, certaines retombées économiques les concernent également. Les itinéraires touristiques comme celui de *La Ciudad Perdida*, mais aussi la Guajira et d'autres sont proposés par des agences dont les guides sont des « indigènes ». C'est d'ailleurs l'information la plus mise en avant dans les fascicules de promotion comme par exemple le « *Wiwa tour Colombia* » qui propose de nombreux tours encadrés dans toute la région de Magdalena par des guides « indigènes ». Citons encore, certains

tours qui se dirigent vers la région de la Guajira, et qui permettent une rencontre plus intimiste avec des familles Wayuus, en allant y vivre quelques jours et les aider dans leurs tâches quotidiennes. Même si la théorie est belle, en pratique, l'argent ne revient pas toujours aux communautés natives car il y a beaucoup de corruption parmi les tour-opérateurs :

> *« En théorie ça pourrait être bien et apporter des bonnes choses mais aujourd'hui les agences les vendent à des prix excessifs ces tours, ils ont triplé en cinq-six ans et l'argent ne revient pas énormément aux communautés indigènes. Ce qui fait qu'ils ne peuvent pas racheter les terres qu'on leur a volées. Mais il y a une forte corruption dans une grande partie de ses tour-opérateurs. L'argent revient seulement à certains Kogis ou Wayuus qui deviennent très riches mais c'est tout » (Libardo colombien travaillant à la construction à Mundo Nuevo, extrait d'entretien traduit en français, octobre 2021).*

Bien que situés dans des réserves indigènes, ces sites dont devenus des patrimoines nationaux et sont donc administrés par l'Etat qui promotionne des politiques d'écotourisme ou de tourisme culturel avec les populations natives. Ces communautés autochtones deviennent, peu à peu, l'objet de ces initiatives touristiques qui se prétendent éthiques (Marie-Laure Guilland et Diana Ojeda, 2012).

Dans le cas de la *Ciudad Perdida*, les indigènes se sont historiquement opposés au tourisme mais aussi aux pillages des tombes et à l'acquisition d'objets pour des collections privées ou des musées. La notion de patrimoine national a contredit les valeurs de la culture indigène sur ces vestiges sacrés. Par conséquent, le développement du tourisme sur ce site a été vécu comme une dépossession de l'identité indigène et du territoire. Ces derniers ont tenté d'en reprendre le contrôle, d'éliminer la présente constante sur ce site. Mais sans succès. Néanmoins, face à ce développement, la communauté indigène se divise entre ceux qui s'opposent à l'adhésion des primo-natifs dans un processus de marchandisation et ceux qui considèrent que le tourisme ne peut disparaitre et qu'il est, dès lors, préférable dans ce cas d'en être une partie intégrante. Pour ces derniers, la création d'agences touristiques indigènes récupérant les ressources financières de l'activité touristique s'imposent afin de permettre une réappropriation de son territoire et de sa culture (Marie-Laure Guilland et Diana Ojeda, 2012). C'est le cas du promoteur d'une agence dirigée par des autochtones qui cherche à faire comprendre la réalité indigène lors de tours touristiques, afin de jamais perdre son territoire et sa culture :

> *« Une personne qui vient ici pour comprendre quelque chose doit apprendre la réalité. Avec une agence [indigène] nous voulons gérer les touristes d'ici à la réservation. […] Expliquer ce que nous sommes, ce qu'est pour nous le lieu sacré, ce qu'est pour nous la cité perdue. Pas comme un anthropologue l'interprète, pas comme n'importe qui l'interprète, non ! Mais notre vision » (Promoteur de la nouvelle agence autochtone, extrait issu de l'article de Marie-Laure Guilland et Diana Ojeda, 2012, p.13).*

Malgré les différentes réticences au sein de la communauté, l'agence de tourisme autochtone prend aujourd'hui des touristes et permet une expérience directement en contact avec une personne issue de la communauté indigène. « Il ne s'agit plus seulement de voir l'autochtone authentique mais aussi de vivre une expérience authentique » (Cravatte, 2009, cité par Marie-Laure Guilland et Diana Ojeda, p.10). Par ce biais le tourisme utilise, reproduit mais surtout impose, en quelque sorte, un idéal typique d'une identité indigène.

Cette situation met en évidence des différents impératifs imposés par les processus touristiques. Le patrimoine des primo-natifs est vu comme une ressource économique et les communautés sont obligées d'entrer dans ce système pour garder leur indépendance. Pour ce faire, elles doivent mettre en scène « une identité facilement consommable à travers des signes exotiques qui correspondent aux images identifiantes (Augé, 1994 ; Cousin, 2003, cité par Marie-Laure Guilland et Diana Ojeda, p.13). "On assiste ainsi à l'émergence progressive de la figure du projet indien, du client exotique ou du citoyen du marché (Schild, 2000) qui doit trouver sa place dans les nouvelles niches du marché. Modelé selon l'image de l'homo "economicus" néoclassique, l'indigène doit faire des choix rationnels. Les pratiques et les représentations indigènes, ce que les anthropologues appellent souvent la culture, deviennent un patrimoine, une marchandise. Commodifiée, patrimonialisée et transfigurée, la " culture " devient une ressource rare et obéit donc au principe d'économicité ", (Boccara et Ayala, 2011, p. 13).

Pour enfoncer le clou :

> *« Le problème lié aux indigènes, de mon point de vue est très profond ici. Comme beaucoup de populations en Colombie, ils sont abandonnés et infantilisés par l'état colombien. Ils n'ont donc pas d'autre choix que de s'ouvrir au tourisme même s'ils préfèreraient autre chose. Je pense qu'il y a des communautés indigènes qui n'aiment pas être à côté de nous. L'arrivée des étrangers chez eux a directement un impact sur*

> *leur manière de penser et de vivre. Je pense qu'en Colombie personne ne veut ça mais c'est simplement que pour gouvernement c'est une partie de l'économie. C'est une chose à exploiter. Et donc, il y a un impact très fort qui n'est pas seulement touristique. C'est un thème très compliqué car le système politique est complexe et donc tout est monétaire, comme le droit et tout le reste. Quand il y a argent, on exploite le secteur au maximum » (Alex, colombien, travaillant à l'accueil de Mundo Nuevo, extrait d'entretien traduit en français, décembre 2021).*

Pour autant, comme expliqué ci-avant, tous ne sont pas favorables à ces échanges monétaires ou sociétaux. Certes, ils permettent d'avoir une place dans ce monde globalisé et économique. Cependant, même si les territoires qui accueillent ces activités profitent de certaines retombées positives, de nombreux collectifs d'acteurs s'organisent contre ces systèmes. « Constitués de mouvements revendicatifs et identitaires, ceux-ci réclament une autre forme de développement mais aussi une valorisation plus importante de leurs ressources locales » (Forget, Guilbert, Silvina Cecilia Carrizo, 2018 cité par Floymont Clarisse, 2021, p.18). On se distancie alors du propos monétaire pour caractériser l'importance du territoire, l'importance culturelle, sociale et écologique :

> *« Je me suis rendue au parc Tayrona, il y avait beaucoup de touristes. Un belgo-colombien m'explique qu'il y a quelques années, il n'y avait que des étrangers et surtout beaucoup d'Américains. Aujourd'hui, il y a des colombiens en vacances. Par ailleurs, j'ai pu constater que dans la foule des touristes se trouvait une communauté indigène. Elle vivait là, elle se fondait dans la foule, sans vraiment se mélanger. Je les ai vus regarder la télévision durant des heures dans une cabane qui avait l'air de leur appartenir au vu des vêtements blancs qui séchaient sur le fil. C'est finalement en me baladant sur les sentiers du parc, que je vis sur un panneau cette phrase :* ***« Tourism is the new colonialism*** *» (Extrait de terrain, aout 2021).*

Pour me concentrer, sur les primo-natifs avec qui j'ai eu l'opportunité d'échanger, tout le long de mon voyage, je prends la liberté de revenir sur Fiscalito, Juan David et leur famille. En effet, il est important de savoir que la famille de Fiscalito ne vit pas de tout temps à Mundo Nuevo. Celle-ci se trouve en nombre dans son grand village originel à des heures de route de l'hostel, dans la Sierra Nevada, à proximité de Palomino. De ce fait, il est rare qu'ils soient en nombre et en même temps dans l'hostel puisque le village d'*Awindua* comporte peu de maisons. Il n'y

en a que trois qui font office de chambres. Dans les deux autres, on retrouve la cuisine et la douche. C'est pourquoi, les membres de la famille de Fiscalito et Juan David viennent à tour de rôle. Durant deux semaines viendront son papa et sa maman. Une semaine plus tard ce sera au tour de son oncle puis de sa sœur et de ses neveux. C'est très aléatoire.

Fiscalito est un jeune de seize ans. Néanmoins, il est très mature. Il travaille dans l'hostel et gagne une compensation financière en échange. Il a presque toute sa vie grandi ici, à Mundo Nuevo, avec son neveu Juan David de cinq ans son cadet. Fiscalito reste parfois tout seul à Mundo Nuevo quand sa famille a regagné son village natal parce qu'il aime travailler de ses mains et qu'il apprécie vivre dans l'hostel, « c'est ma maison » m'a-t-il expliqué. Sa famille ne lui manque pas spécialement. Il est déjà très indépendant. Il va une fois tous les deux mois lui rendre visite pendant quelques semaines. En ce qui concerne Juan David, nous avons passé beaucoup de temps ensemble. Je l'ai considéré comme un petit frère ici. Il aimait rester à Mundo Nuevo avec Fiscalito. De tout mon séjour, les deux sont presque tout temps resté à mes côtés. Ce qui m'a permis ces liens si particuliers. Juan David attend d'être en âge de pouvoir travailler aussi ici et, en attendant, il aide son oncle Fiscalito. Tous les soirs, ils montent dans l'hostel pour souper, discutent avec l'équipe ou certains touristes quand l'envie leur prend. Fiscalito fait ses devoirs en ligne et une fois la soirée finie, ils descendent dormir tous les deux dans le petit village d'*Awindua*, situé à cinq minutes de l'hostel.

Figure 26-28 : Photo, du village Wiwa de la famille de Fiscalito et Juan David situé près de Palomino.

Le 7 septembre 2021, a été le jour où la plus grande partie de la famille de Fiscalito et Juan David s'est rendue à Mundo Nuevo. Ce jour-là il y avait la sœur de Fiscalito et son neveu, sa nièce mais aussi sa tante et ses parents. Le mélange des deux cultures était intéressant. Le plus jeune a lui aussi presque grandi toute sa vie à Mundo Nuevo. Il s'appelle Adrian. C'est le petit bébé de l'équipe. Tous les matins, il vient dire bonjour à Alex, Jessica, Alicia en faisant des

gros *« abrazos »*- calins. Alicia est la sœur d'Alex. Alicia a décidé d'avoir des enfants très jeune dés seize ans. Aujourd'hui, à trente ans, elle a quatre enfants. Vivant aussi dans les chambres du staff de Mundo Nuevo, elle ne voit que très peu ses enfants et ce sont ses parents qui en ont la charge. De ce fait, elle passe beaucoup de temps avec le petit Adrian et la petite Juanita quand ils viennent rendre visite.

Toute la communauté est habillée des vêtements blancs traditionnels. Ils ne portent pas de chaussures et ont tous leur *mochila* sur eux. J'apprends aux plus jeunes à calculer et à parler un petit peu français par la même occasion. Les petits viennent assez vite vers moi ; ce qui n'est le cas de leur maman ni de leur papa avec qui il m'a fallu beaucoup de temps avant de pouvoir instaurer un contact. Jessica et Alex m'expliquent que c'est normal ; ils ont toujours été comme ça. Ils sont plus réservés, et il leur faut du temps. Les petits passent leur journée à faire des aller-retours entre leur maison et l'hostel de Mundo Nuevo. Parfois, ils mangent avec nous le soir. Parfois pas, ça dépend. Ils sont très soudés. Les enfants ont grandi ensemble avec leur maman, papa, leurs oncles et tantes. Ils ont une cohésion familiale importante. Le soir, lorsqu'ils sont là, nous faisions des jeux de société. Parfois certains touristes viennent près de nous pour jouer eux aussi.

> *« Un jour, alors que j'apprenais à Juan David à écrire l'espagnol nous nous sommes mis à dessiner. Il est à noter qu'il s'exprime très bien dans cette deuxième langue mais il ne l'écrit jamais car sa langue première est essentiellement une langue orale, le Damana. Juan David a alors commencé à dessiner sa maison dans son carnet. Son dessin était évidemment très différent de ce que pourrait faire un enfant vivant sur le continent européen. Il dessina une yourte, à la manière d'un quadrillage incliné. C'est la manière dont les toits sont fabriqués par la communauté des Wiwas. Il a ensuite dessiné des arbres autour de sa maison, mais aussi la pluie et le soleil. Par après, il s'est attelé à former le paysage, les montagnes, une rivière, des animaux. Nous avons pu alors comparer nos deux environnements avec nos différents dessins. Il était intrigué de voir comment je dessinais ma maison. La forme mais aussi le paysage » (Extrait de terrain, septembre 2021)*

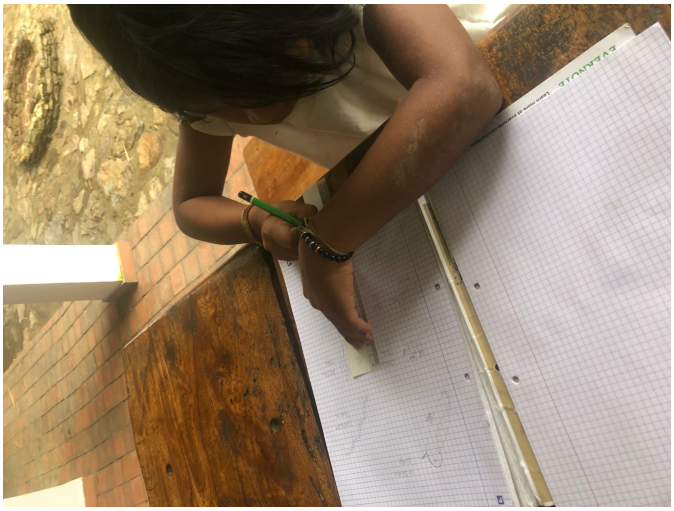


Figure 29 : Juan David apprend le nom des oiseaux en français, septembre 2021, Clarisse Floymont

Cet extrait de terrain traduit bien la confrontation entre nos deux mondes ; ces similitudes mais ainsi ces différences environnementales mais aussi socio-culturelles.
En outre, comme nous l'avons analysé auparavant, la confrontation avec le monde extérieur peut avoir des conséquences non négligeables sur les communautés. Cependant, je tiens à souligner les avantages qui existent aussi de cette confrontation. A Mundo Nuevo, la doyenne, Valérie, insiste très fortement pour que Fiscalito fasse ces devoirs en ligne, puisqu'il ne se rend pas à l'école en présentiel. Elle insiste aussi pour qu'il continue à étudier l'anglais et le français. Fiscalito parle le *Damana* sa langue native mais comme il a presque passé toute son enfance dans l'hostel, il est parfaitement bilingue en espagnol. Pour Valérie, c'est très important qu'il acquiert les compétences nécessaires pour un jour pouvoir défendre les intérêts de sa communauté. Pour ce faire, il doit s'instruire sur le monde extérieur et doit savoir aussi manier les langues.

En ce qui concerne les parents de Fiscalito, ils ne parlent que très peu l'espagnol et la communication avec eux est nettement plus difficile. Ils ne sont d'ailleurs pas très ouverts à la discussion quand ils ne connaissent pas leurs interlocuteurs. De ce fait, l'intégration de certains Wiwas avec le monde extérieur est une plus-value. Le reste de la communauté vivant dans des villages familiaux au fond de la Sierra Nevada, il peut être difficile pour eux de défendre leurs intérêts.

2.1.2 Communautés métisses

J'aborde maintenant la question du reste de la population colombienne que j'appellerai la communauté métisse. Cette communauté métisse comprend toutes les personnes vivant sur le territoire colombien, descendant du mélange entre les primo-natifs, les *conquistadors*, les esclaves au moment de la colonisation ainsi que tous les descendants des migrants et réfugiés, qui se sont émigrés pour des raisons diverses au fil du temps en Colombie. Toutes ces personnes qui se distinguent d'une communauté de primo-natifs dits « indigènes ». Pour les métis, l'influence du tourisme dans la région parait être une aubaine. Elle permet de sortir une multitude d'acteurs d'une situation économique difficile. Dans la région, le village de Minca n'a fait que se développer. L'endroit est devenu de plus en plus connu et sa tranquillité attire de nombreux touristes. Les balades dans la région sont nombreuses et belles, les cascades sont impressionnantes et les infrastructures rustiques ; ce qui rend l'endroit encore très authentique. C'est pourquoi, des nombreuses *fincas* et de nombreux hostels se construisent en masse dans la région, répondant à la demande grandissante du tourisme. De nombreuses échoppes ouvrent leurs portes et beaucoup d'artisans commencent à installer des petits commerces :

> *« Pour moi, l'influence du tourisme est très importante, pas seulement pour moi mais aussi pour beaucoup de personnes qui vivent ici à Minca. La situation économique de Santa Marta et de la Colombie est très difficile, tout comme la situation. Donc pour nous, le tourisme est important pour le village de Minca et pour d'autres endroits de la Colombie. » (Eugenio, patron de « La candelaria », finca de café et de cacao, extrait d'entretien en espagnol traduit en français, novembre 2021).*

Eugenio a ouvert sa *finca* au tourisme pour répondre aux conditions de vie parfois compliquées. En plus de récolter le cacao et le café avec sa femme et ses enfants, il propose des visites payantes des plantations ; il y explique la récolte mais aussi la fabrication et la torréfaction du cacao et du café. A la fin de chaque visite, une petite dégustation sur la terrasse est offerte, avec la possibilité de se faire un petit masque au cacao.

En outre, dans le village de Minca, de nombreux motos-taxis se baladent pour proposer leurs services aux passants. Leur travail est bien utile car les routes sont parfois difficiles avec un gros sac à dos. Les villes sont éloignées et quand la pluie arrive en début d'après-midi, il est

plus qu'agréable de faire appel à leurs services. Les conducteurs connaissent la quasi-totalité des hostels et des endroits touristiques de la région. Souvent, ils font ça en parallèle à leurs études. C'est le cas d'Antony, la personne que j'appelle à chacun de mes voyages, qui est disponible à quasi toute heure de la journée. Il suit ses cours à d'autres moments ou en ligne. C'est chose courante en Colombie. Le niveau de vie n'étant pas très élevé pour certains, de nombreux étudiants travaillent pour financer leurs études.

En outre, lors de mon voyage à la Guajira, j'ai pu réaliser l'impact économique mais aussi social que pouvait avoir le tourisme sur les locaux. Tout est mis en place pour que différents secteurs économiques s'entrecroisent et profitent de l'aubaine. Je me suis donc rendue, début octobre, dans une agence de Santa Marta pour faire un trip de trois jours à la Guajira. Je n'avais aucune attente avant de partir à la Guajira, je ne connaissais que très peu ce lieu et ne connaissais en rien son histoire :

> *« Ce dimanche, je me suis rendue dans une agence de Santa Marta pour avoir des explications sur l'excursion et payer le montant au préalable. Antonio, le propriétaire de l'agence, m'explique que le groupe et moi-même allons voir de superbes paysages, de magnifiques couchers de soleil et allons rencontrer toutes sortes de personnes. Cependant, il m'explique tout de même qu'il n'y aura pas beaucoup d'eau et que l'on sera confronté à beaucoup de pauvreté. Il n'insiste pourtant pas trop sur les derniers points et continue à feuilleter son fascicule pour me montrer les paysages. Le lendemain, nous partons en direction Riohacha pour prendre des 4x4. Arrivés à la première activité, notre chauffeur que nous pensions être un guide nous explique que si nous voulons en savoir plus sur les marais salants de Cabo de la Vela, il faudra payer la personne qui donnera les explications. Le groupe ne comprend pas puisque nous avons déjà payé une somme importante la veille mais celui-ci nous répond que c'est comme ça ici car la région est pauvre. Nous remontons alors dans la voiture et quelques minutes plus tard, le chauffeur nous amène à la dernière échoppe pas trop chère, présente sur la route, pour que nous puissions acheter de quoi boire et manger. Il nous fait descendre de l'auto. Sans trop comprendre ce qui se passe, nous marchons vers l'échoppe. Il est à noter que lors de ce trip se trouvaient avec moi, des Français et un couple de Colombiens vivant à Bogota. Il faisait chaud et sec. De nombreux déchets se trouvaient sur le sol, j'étais en train de réfléchir à mon voyage quand une foule d'enfants à moitié habillés et tout maigres, se jetèrent sur nous. La première chose qu'ils*

> *nous demandent c'est de l'argent puis de la nourriture, ils nous suivent vers l'épicerie tout en continuant de mendier. Le chauffeur nous propose de leur acheter de la nourriture ; puisque nous sommes étrangers, ils se disent que nous avons l'argent ! Le lendemain, nous nous rendons dans des spots touristiques, aux paysages magnifiques, où des nombreuses échoppes sont installées à la vente. Nous nous sommes ensuite rendu en bateau à Punta Gallinas ; le point le plus au nord de l'Amérique Latine pour atterrir dans un hostel où nous logerons dans des hamacs pour la nuit. » (Extrait de terrain, octobre 2021).*

Cet extrait est intéressant dans le sens où il permet de mettre en lumière les mécanismes qui sont mis en place par les locaux pour permettre de faire bénéficier différents secteurs. Force est de constater qu'une grande partie de l'argent reviendra à l'agence. Cependant, un seul tour permet de faire vivre différents restaurants dans lesquels nous sommes passés, des commerçants, des gérants d'hostels, des chauffeurs mais aussi des familles et des enfants vivant dans la région. Je développerai ce point sur la Guajira mais de manière plus précise dans la suite de mon travail. En outre, une seconde expérience à Cartagena m'a permis de mettre en lumière les différents échanges monétaires qui pouvaient se créer entre les locaux dans un cadre touristique. En effet, je cherchais à me rendre dans un endroit spécifique de Cartagena, une île au large de la mer des Caraïbes.

Je suis avec un ami ce jour-là, et nous cherchons à nous rendre à Isla Grande, une des île avoisinante. Pour atteindre cette île, il faut se rendre au port, trouver un guichet et payer le ticket de l'embarcation qui nous amènera à destination. Le trajet dure environ une heure et le bateau à une capacité d'une cinquantaine de personnes :

> « *Une fois arrivés à destination, un homme qui portait le t-shirt d'une agence, m'explique directement que ce n'est pas possible de prendre un bateau à ce moment-là. Son explication m'étonne. Il est encore très tôt dans la journée. Il m'envoie près d'un guichet, portant le même nom que son agence, où une femme m'explique le même chose. Il m'invite alors à le suivre. Il pourra m'aider. Un peu méfiante, je lui explique que je n'ai pas confiance et nous négocions un prix. Chose faite, il appelle un de ses amis qui arrive nous chercher en taxi. Mon interlocuteur, continue de discuter avec moi tout en m'expliquant que son neveu nous attend avec un petit bateau moteur. Une fois sur place, il me laisse payer l'homme du taxi et se dirige vers un groupe de jeunes. Il explique la*

> *situation à celui-ci qui devait être son neveu, lui donne seulement une petite partie de l'argent et nous envoie en direction de l'embarcation. Il n'était pas très difficile de comprendre que ce jeune n'était en rien son neveu mais une personne avec qui il pouvait faire des échanges économiques bénéfiques » (Extrait de terrain, décembre 2021).*

Il est possible de constater les différents échanges et ruses qui se créent entre les locaux suite à l'arrivée du tourisme. La plupart des activités n'étant pas très formelle, il est possible pour les locaux de ruser pour tirer les meilleurs profits. Chacun utilise ses compétences pour appâter les touristes et bénéficier des retombés économiques qu'ils apportent. C'est un enjeu complexe qui relie différents secteurs de l'économie informelle. L'économie informelle est un point sur lequel je reviendrai à la suite de ce travail car il me semble indispensable qu'il soit développé plus en profondeur. Que ce soit, Eugénio, Antony ou les différents acteurs des agences touristiques, tous se sont adaptés à cette nouvelle influence du tourisme pour en tirer le plus de bénéfices possibles.

En outre, la situation du parc Tayrona montre une réalité toute autre par rapport aux locaux vivant à cet endroit. En effet, les personnes qui habitaient et travaillaient quotidiennement dans ce parc, à cause de la pression du tourisme, ont été considérés par le gouvernement comme des envahisseurs menaçant l'environnement naturel. Ils ont, en effet, été considérés comme des colons car non natifs du lieu, qui ne coulent pas à l'image que le parc vaut renvoyer. Ils n'avaient, par conséquent, pas de marqueurs ethniques qui permettaient de faire le lien avec une culture ancestrale qui serait en harmonie avec l'environnement du parc. Considérés comme faisant partir de la population métisse et descendants des colons, ils incarnent des idéaux de progrès et d'impulsion en opposition aux primo-natifs plus fidèles à la nature. En effet, les colons ont été perçus jusqu'au 20^{e} siècle comme étant des personnes supérieures qui permettaient l'ouverture de la forêt et le progrès agricole. Pour autant, c'est au milieu du 20^{e} siècle que la valeur morale des colons va enfin être remise en question et que ces derniers vont être catégorisés au rang d'envahisseurs. Il est paradoxal de constater que les arguments qui, à l'époque de la colonisation, ont permis une infériorisation des communautés racisées, au regard de leur manque de développement, sont aujourd'hui perçus comme des privilèges qui permettent la conservation de l'environnement.

Dans les années 1970, les paysans et pêcheurs ou autres métis vivant près ou dans le parc Tayrona vont être associés aux différentes cultures de coca très présentes de la région de Santa

Marta. Ce comportement peu éthique ne plaisant pas aux autorités. Tous les détendeurs d'une image de prédateurs pour l'environnement vont être alors être criminalisés et pour certains être expulsés du parc. Pour contribuer à une éradication de toutes les cultures illégales, le gouvernement va mettre en place le projet de « 20 maisons - 20 familles ». En échange des terres, des nouveaux agriculteurs vont s'engagent à maintenir la zone exempte des cultures de la coca et s'engagent à développer des activités et des agricultures durables qui favoriseront le développement du tourisme dans le parc (Marie-Laure Guilland et Diana Ojeda, 2012).

Ces nouvelles pratiques de marchandisation de la nature nécessitent une nouvelle logique tant au niveau écologique qu'au niveau économique (Goldman, 2001). C'est dans l'intérêt du marché que ces paysans deviennent des gardiens de l'environnement. La valeur morale est incluse dans une logique néolibérale qui permet de créer une nouvelle identité. « Leur place dépend alors de leur capacité à se comporter dans les paramètres d'une identité verte et commerciale » (Marie-Laure Guilland et Diana Ojeda, 2012, p.16).

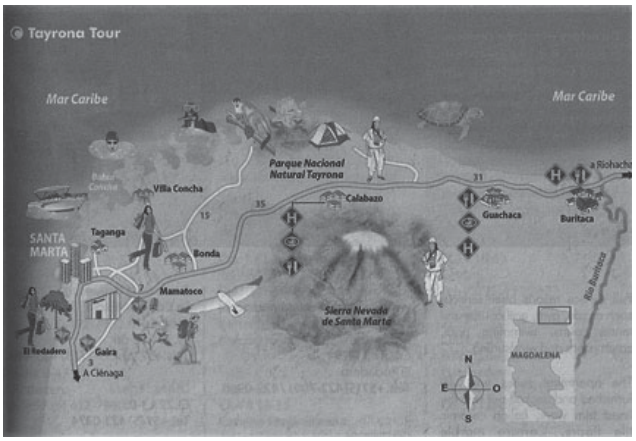


Figure 30 : Carte des différents endroits touristiques dans la région
Figure 31 : Photo du Parc de Tayronna

Conséquemment à ces pratiques de marchandisation de la nature, tout devient prétexte pour faire du profit. Lors d'un voyage de quelques jours que j'ai fait à Bogota, en plein milieu de la place principale de la *Candelaria*, se trouvaient des lamas sortis de leur environnement naturel qui emmènent les touristes faire un tour de la ville. Les pigeons deviennent eux aussi des éléments aux bénéfices économiques. En effet, les marchands sur la place vendent les pots de maïs qui permettent aux touristes avides de photographies de se prendre en photos avec des nuages de pigeons qui tournent autour d'eux. Toutes cette marchandisation de la nature permet de répondre à la demande grandissante des touristes.

Pour reprendre un exemple plus précis de mon lieu de vie à Mundo Nuevo, au départ, la nourriture disponible dans l'hostel n'était que la nourriture produite dans les jardins jouxtant l'hostel. Ces jardins du nom de « Mundo B » appartiennent à l'hostel et sont entretenus par Pim, un Hollandais ami de Philippe et son équipe de six autres personnes d'origine colombienne. Au fil du temps, les touristes ont désiré du lait, des pâtes mais aussi de la viande. L'hostel a dû s'adapter et proposé un autre menu avec différents aliments pour répondre à la demande. Cet exemple parmi tant d'autres est le reflet de ce qui se passe partout. Dans le village de Minca, par exemple, des options végétariennes et véganes existent. Lorsque je discute de cela avec Alex et Jessica, tous deux m'expliquent que la majorité des Colombiens de la côte mangent de la viande et du riz pour souper. Ils n'aiment pas les légumes. Mais ils s'adaptent aux touristes. Le soir, parfois, ils leur arrivent d'appeler leurs amis pour qu'ils leur amènent des morceaux de poulet à manger en remplacement du plat végétarien proposé au menu.

De plus, la nature est souvent mise au second plan. Les vols ne coûtent rien et de nombreux touristes étrangers ou non étrangers au pays prennent ce moyen de déplacement car les distances sont longues, le confort est meilleur que dans les bus et les prix sont plus que raisonnables. De ce fait, sur des voyages de deux semaines des touristes peuvent prendre l'avion cinq ou six fois dans le même pays :

> *« La partie négative du tourisme colombien, c'est les déchets. Les touristes colombiens ne prennent pas en compte que la nature c'est aussi leur culture et la détruisent. Par exemple, plusieurs fois les Colombiens, quittent un lieu comme ici, en laissant les déchets et ne nettoient pas. J'ai l'impression que cela arrive moins avec les touristes étrangers au pays mais cela peut arriver aussi. C'est du cas par cas même si je constate que c'est majoritairement des colombiens » (Eugenio, patron de « La candelaria », finca de café et de cacao, extrait d'entretien en espagnol traduit en français, novembre 2021).*

2.2 Pratiques touristiques

Il est intéressant de se focaliser maintenant sur les pratiques touristiques qui sont mises en place face aux différents imaginaires dont la Colombie a hérité. Les locaux ont mis en place des stratégies pour reconstruire une image valorisante de leur pays longtemps détruite. Pour ce faire,

ils vont chercher à savoir comment valoriser au mieux le patrimoine colombien et les différents endroits dont ils disposent. Les locaux seront les principaux acteurs de cette problématique et auront une place importante dans la formation de nouvelles images du pays et dans la valorisation de nouveaux stéréotypes et de nouveaux imaginaires. Plusieurs points sont pris en compte dans ce travail ; d'abord les campagnes publicitaires, ensuite la glorification du patrimoine, et finalement les découvertes shamaniques. Ces sujets ne sont pas exhaustifs mais me semblent intéressants à aborder au regard de mon expérience personnelle de terrain.

2.2.1 Campagnes publicitaires

Pour commencer ce chapitre, l'une des stratégies à l'origine du développement touristiques a été le développement des campagnes publicitaires. Ces campagnes ont permis de mettre fin à certains imaginaires négatifs sur la Colombie. En effet, ces stratégies promotionnelles ont permis de transformer les idées préconçues des risques en réelles opportunités avec des campagnes telles que « La Colombie, c'est la passion » ou « La Colombie, le seul risque c'est que vous vouliez y rester ». Dans toutes les rues des grandes villes comme Santa Marta ou Cartagena de nombreuses publicités portent des slogans du même type dans le but de vendre le pays, de la même manière que les nombreuses activités proposées dans les hostels. De ce fait, la promotion touristique a permis, grâce aux nouvelles politiques nationales, d'atteindre un développement inédit. C'est grâce à ce processus que le tourisme s'est fortement développé en Colombie, depuis une petite dizaine d'années.

Figure 32 : promotion de « la Colombie c'est la passion »

Avec la mise en œuvre de « La Colombie, c'est la passion », l'industrie du tourisme a joué un rôle central dans la production de ce qu'est ou devrait être la Colombie. Ces différents récits ont permis la production d'une toute nouvelle identité bénéfique pour le pays (Rojeck et Urry, 1997 ; Sheller, 2003 ; Urry, 1995). « Le tourisme est devenu une source importante de fierté et d'appartenance nationale, ravivant les sentiments nationalistes au moment même où le pays traverse une période critique de grandes inégalités sociales, de violence politique et de crise humanitaire. » (Marie-Laure Guilland et Diana Ojeda, 2012, p.5). Ces campagnes ont réussi à convaincre des touristes étrangers mais aussi colombiens que les politiques en place permettent une sécurité et une paix à l'intérieur du pays. Pour autant, ce processus de promotion touristique peut avoir des effets divers et contrastés sur la population colombienne en fonction de son genre, de son origine ou de sa classe.

Bien que le tourisme se présente comme un outil pour atteindre le développement et la stabilité politique et sociale, ce dernier s'est réalisé dans des logiques néolibérales de libre marché, de compétitivité mais aussi de privation. La loi 300 promulguée en 1996 souligne l'importance du tourisme en tant qu'industrie essentielle pour le développement du pays et surtout des différentes entités territoriales, régions, provinces car il remplit une fonction sociale". L'Etat lui accorde alors une certaine protection en raison de son importance dans le développement national du pays. Cette fonction permet de présenter le tourisme comme un outil au développement qui profite non seulement à la communauté locale mais aussi à la nation toute entière (Marie-Laure Guilland et Diana Ojeda, 2012). Pour autant, il sera intéressant de constater tout au long de ce travail, les effets pervers que cela peut avoir sur les communautés natives mais aussi sur toute la communauté colombienne. Ce chapitre, permettra de montrer que des rapports complexes vont être mis en place dans un cadre purement économique.

« Une façon de sauver les apparences est d'ajouter un ou plusieurs adjectifs au mot « développement » pour le rendre plus respectable. Ce procédé qui consiste à assembler des antonymes, […] provoque de nombreuses contradictions » (Rist, 2003, p. 51). Le tourisme prend donc des caractères éthiques invoqués par des sentiments de responsabilités envers les locaux mais aussi des caractères durables, responsables, communautaires, culturels afin de masquer les effets pervers que peut avoir celui-ci. Cette volonté d'habiller l'activité touristique vise à préserver une dimension morale dans les échanges économiques.

2.2.2 Glorification du patrimoine

La Colombie dispose de villes côtières comme Cartagena ou Santa Marta où la température d'une vingtaine de degrés est quasi constante toute l'année. Cependant, la mer et la chaleur ne font pas tout. Cartagena est une ville fortifiée coloniale, ce qui lui donne une caractéristique incomparable. Les acteurs locaux n'ont pas attendu longtemps pour mettre en marche différentes stratégies de re-glorification de leur patrimoine[5], et ce, en achetant d'anciennes maisons coloniales pour y créer des résidences pour les vacances et des hostels. De nombreuses activités touristiques ont fait leur apparition, accompagnées de différents commerces comme des restaurants, des bars, des boutiques. Les acteurs locaux ont concentré leurs efforts pour promouvoir l'image de la ville et son attractivité en multipliant les événements, en développant la qualité de l'accueil, les activités balnéaires, de découverte et de détente (Pineros, 2017).

En outre, la grande diversité des paysages qui compose la Colombie offre une hétérogénéité dans le territoire et, par conséquent, une plus grande attractivité. Des endroits comme le parc de Tayrona, La Guajira, Taganga, Minca, Medellin, le désert de Tatacoa, Jardin, Salento sont des lieux très exploitables pour le tourisme. En effet, il est possible de trouver le désert, la mer et les montagnes mais aussi toutes sortes de climats. Les locaux mettent beaucoup d'énergie à ce que les touristes ne manquent de rien. Il n'est pas rare de se faire interpeler pour être aidé dans la rue, ni de démarrer toutes sortes de conversations dans les taxis ou dans les bus. Les gens sont très accueillants et les moyens de déplacements sont nombreux pour se rendre dans les différentes zones touristiques :

> *« La Colombie, c'est vraiment mon coup de cœur depuis que je voyage. Les gens sont gentils et chaleureux. Il est facile de discuter et faire la fête avec eux. Je me sens très bien ici. J'aimerais y rester encore un petit temps. Apprendre à mieux connaitre le pays. Je n'ai pas encore fait le tour, il y a tellement de choses à voir » (Angelo, 27 ans, italien, extrait d'entretien traduit en français, décembre 2021).*

Mais encore :

[5] *Cartagena fait partie du patrimoine mondial de L'UNESCO.*

> *« J'adore être ici, pour mon métier, c'est le top vraiment. Tout le monde danse et il est possible d'apprendre la salsa partout. Minca me plait beaucoup, c'est calme et en même temps en avion ça prend pas trop de temps pour aller à Medellin. Je pense m'y installer, en tout cas je reviendrai avec ma famille tôt au tard. » (Yanis, 26 ans, danseur français, extrait d'entretien, novembre 2021).*

Par ailleurs, la communication est devenue un élément fort des acteurs touristiques. Des phrases telles que ; « Iles paradisiaques comme vous n'en avez jamais vues », « En Colombie la réalité devient de la magie », « Cinq jours de rêve dans la région des Caraïbes » prônent l'attractivité et l'exotisme de la Colombie, suivies de nombreuses photos illustrant des plages vierges sous les palmiers à côté d'une mer turquoise et d'un soleil radieux. Toutes les agences utilisent ces phrases ou des photos de lieux paradisiaques pour attirer l'attention des voyageurs. En outre, l'imaginaire de *l'El Dorado* joue, de la même manière, un rôle par rapport à l'influence grandissante du tourisme. Les acteurs locaux utilisent l'origine mythique pour servir leurs intérêts et ainsi attirer les voyageurs. L'aéroport de Bogota porte d'ailleurs le nom d'*« El Dorado ».*

Outre ces différentes stratégies de marketing, l'influence du monde virtuel jour un rôle très important dans les imaginaires. En effet, en plus des journalistes qui parlent de destinations caribéennes, les nombreux influenceurs ou simplement les nombreux touristes qui postent sur les réseaux sociaux sont une source inépuisable de communication. En effet, les différents avis, photos et commentaires permettent une plus forte exposition du pays et ainsi un plus grand afflux de nouveaux touristes. Il est marquant lors de mon voyage de voir le nombre de touristes se prendre en photo dans tous les lieux où ils se rendaient. Très souvent, il m'arrive qu'on m'accoste pour faire des photos de famille, de couple ou d'amis.

De plus, la dimension de l'exotisme semble très importante depuis le début de cette analyse. Celle-ci a un impact culturel certain sur les populations locales et permet l'attrait de nombreux touristes aux endroits et aux activités proposées. C'est de cette manière que l'on peut, en se baladant à Cartagena, voir les *palenqueras*[6], des femmes afro-colombiennes, descendantes directes des esclaves et dont les traditions sont inscrites sur la liste du Patrimoine culturel de

[6] *Les palenqueros sont les habitants de Palenque, un canton situé à 70 kilomètres de Cartagène.*

l'humanité. Ces femmes parcourent et arpentent les rues du centre et des plages, dans leurs vêtements traditionnels aux couleurs de la Colombie pour vendre des fruits. Aujourd'hui, ces femmes sont devenues des icônes dans Cartagena, elles offrent aux touristes une spécificité ethnique qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

C'est dans ce contexte que les auteurs, Cunin et Rinaudo, parlent d'une mise en scène de l'authenticité des traditions locales. C'est une forme de marketing qui permet de proposer un « espace touristique dans lequel la diversité des populations et la différence culturelle sont des arguments d'attractivité et des ressources locales pouvant être déclinées en articles de consommation (artisanat « ethnique », productions culturelles, visites de villages, festivals de musiques ou de danses traditionnelles, parcs d'attractions...) » (Ibid, 2008, p.140). La distinction entre le tourisme et les autres aspects de la culture commence à se brouiller et les modes touristiques de mise en scène se retrouvent progressivement au cœur de la vie sociale. Les résidents agissent alors de plus en plus comme étant des touristes, et déambulent de ce fait comme des étrangers dans leur propre ville (Lloyd et Clark, 2000).

Figure 33, photo des palenqueras dans les rues de Cartagena.
Figure 34, photo plus nette d'une palenquera dans Cartagena

Le tourisme permet aux visiteurs de consommer les objets et les signes de ce monde exotique. « Nous vivons une époque qui met l'histoire en scène, qui en ce sens, déréalise la réalité (…) Cette mise à distance, cette mise en spectacle n'est jamais si sensible que dans les publicités touristiques qui nous proposent des "tours", une série de visions "instantanées" qui n'auront jamais plus de réalité que lorsque nous les "reverrons" à travers les diapositives » (Augé, 1999, p.24). Le métissage et la culture deviennent ainsi des produits commercialisables, qui révèlent une articulation entre la consommation et le contrôle (Hill Collins, 2006). Pour autant, ça ne

signifie pas que cette culture n'existe pas. Simplement, elle met en scène son histoire, son identité et ses stéréotypes dans l'intérêt du développement touristique.

2.2.3 Ouverture au shamanisme, le cas de l'ayahuasca

Outre la glorification du patrimoine, l'intérêt des touristes s'étend au champ de shamanisme. En effet, lors de mes différents voyages, j'ai été confrontée à la question de l'ouverture aux pratiques shamaniques par les touristes ; tourisme spirituel, et plus particulièrement, le cas de l'ayahuasca. Certains touristes me parlaient de cette envie de pouvoir participer à des séances shamaniques exercées par des *Mamos*. Cependant, la possibilité de se rendre à ces séances est très restreinte. Certains de mes acteurs de terrain comme Tristan ou Philippe ont pu participer à ce genre de pratique car ils sont très proches de la famille de Fiscalito. De ce fait, la confiance règne entre les différents membres durant la cérémonie. Cependant, contraints de ne pas pouvoir en apprendre plus sur la question, deux de mes interlocuteurs -Diego et Thomas-, m'informent qu'ils aimeraient prendre part à des séances d'ayahuasca. Il est vrai que les pratiques de prises de l'ayahuasca sont bien présentes en Colombie, dans la région de l'Amazonie. Une fois sur place, des personnes qu'ils me disent être des shamans, seront présentes pour encadrer la cérémonie. Le séjour se déroulera sur quatre - cinq jours, le logement et la nourriture étant comptés dans le prix fixé aux alentours d'une grosse centaine d'euros.

En effet, depuis l'apparition du New Age dans les années 1960-1970, ce courant spirituel a permis la malléabilité des rituels intégrant le shamanisme traditionnel amazonien avec une pluralité d'autres approches psycho-spirituelles occidentales. Le shamanisme connait ainsi de nouveaux agencements, qui dépassent les frontières de l'Amérique Latine (Noavaes, Taieb, Moro, 2012). De ce fait, depuis quelques années et dans plusieurs endroits en Colombie, on observe une augmentation des pratiques rituelles associées aux prises de l'ayahuasca. Ce psychotrope dont l'usage traditionnel shamanique était propre aux populations autochtones est aujourd'hui sujet à de nombreuses pratiques thérapeutiques ou spirituelles. « S'offrant sous une étiquette de médecine traditionnelle, la consommation de cette plante est aujourd'hui mise en avant comme étant une pratique exercée sous la houlette des spécialistes qui articulent l'usage de ces traditions autochtones avec les nouvelles attentes d'un public occidental ». (Caicedo-Fernandez, 2013 cité par Floymont, 2020, p.2).

L'ayahuasca est un mélange de plantes qui permet d'atteindre des états altérés de conscience. Cette infusion est traditionnellement préparée à base de *Banisteriopsis Caapi* -une liane- et de *Psychotria Viridis* –une feuille d'un petit arbuste-. Le mélange des deux ingrédients provoque un effet psychotrope. Ces plantes ont un certain pouvoir car elles permettent de voir et de transmettent un savoir. Dans la cosmologie animiste amazonienne, ces plantes permettent aux shamans d'acquérir ces pouvoirs et peuvent leur enseigner comment soigner les maladies. De ce façon, différentes ethnies d'Amazonie ont une longue tradition dans l'usage des plantes, dont le mélange de l'ayahuasca. Ce mélange est d'ailleurs une préparation fondamentale pour le shamanisme du bassin amazonien.

Cette boisson amazonienne est ingérée dans un cadre shamanique, principalement à des fins thérapeutiques, d'apprentissage ou de divination pour les communautés indigènes. Néanmoins, d'autres usages ont vu le jour suite à la migration des individus dans un monde globalisé. Certains voyageurs se déplacent dans ces endroits spécifiques où se consomme l'ayahuasca, dans le but de prendre part aux cérémonies afin d'améliorer leur bien-être qu'il soit mental, physique ou spirituel. C'est le cas de Diego et Thomas qui m'ont partagé leurs envies et attentes :

> *« Moi j'ai envie de tester l'ayahuasca car ça fait des années que je teste toute sortes de drogues et je pense que je connais assez mes réactions à des situations de psychoses. J'aimerais essayer car j'ai des questions en moi pour lesquelles j'ai vraiment envie d'avoir des réponses. Je pense que ça peut m'aider et je crois que je suis prêt. Cela ne me fait pas peur. J'ai envie de vivre ce moment de connexion avec moi-même pour comprendre certaines choses. Je le fais déjà avec d'autres drogues mais je pense que je vois un peu l'ayahuasca comme un aboutissement. » (Diego jeune belge, extrait d'entretien, décembre 2021).*

> *« J'ai trouvé un vrai shaman pour faire cette séance, je me suis bien renseigné pour ne pas aller chez n'importe qui chez un charlatan. Il va y avoir tout un rituel à suivre. C'est très encadré de ce que j'ai compris de nos échanges (Ibid).*

Ces jeunes aimeraient en apprendre plus sur la culture colombienne, en passant par des pratiques shamaniques :

> *« C'est ce qui me permettra une expérience de plus. Je suis venu ici pour découvrir la culture et l'ayahuasca rentre aussi, dans la culture colombienne. Je ne suis pas encore certain de m'y rendre mais ça m'intrigue beaucoup de vivre cinq jours avec des locaux et participer à ces cérémonies. » (Thomas, jeune français, extrait d'entretien, décembre 2021).*

La prise ritualisée du breuvage qu'est l'ayahuasca s'est ainsi internationalisée et a acquis la réputation d'hallucinogène puissant qui permet de produire des visons mystiques. « Cette représentation de l'ayahuasca fait d'elle à la fois le remède par excellence aux malaises existentiels et la voie royale vers un nouveau rapport avec la nature par la traversée des frontières entre le monde occidental et le monde indien. Ainsi, le mystère et la puissance attribués à l'ayahuasca s'appuient sur une dialectique particulière de l'identité et de l'altérité ; dialectique qui se construit grâce à l'opposition binaire et emblématique, l'Occidental et l'Indigène » (A-M Lonzonczy et S Mesturini Cappo, 2011, p.209).

L'ayahuasca permet de déformer mais aussi d'ouvrir les sens. Elle modifie les distances mais aussi l'espace-temps. La question fondamentale de ces expériences serait d'apprendre à se connaître et à se connecter au Dieu au fond de soi. Elle permet de fouiller en soi, de se parcourir, de se dévoiler et rencontrer l'altérité en soi-même. La diffusion de cette expérience constitue une sorte de mythologie populaire conduisant un nombre croissant d'Occidentaux à voyager à travers l'Amazonie (David Dupuis, 2017). Dès lors, nombre de personnes souhaitant tester l'expérience de l'ayahuasca se rendent chez des particuliers en Colombie et paient le prix pour vivre cette expérience hors du commun :

> *« Nous entendons le silence du monde et nous voyons le monde faire silence » (Noavaes, Taieb, Moro, 2012, p.174)*

> *« On devient toute extériorité ou on devient toute intériorité, retourné en soi » (Ibid)*

« La prise rituelle du breuvage semble déclencher des vécus, des impressions et des sentiments qui, pris dans un agencement complexe, sont responsables des changements et de l'inscription des « apprentissages » dans la vie de tous les jours de ces personnes. Cela entraîne, pour la grande majorité, l'esquisse d'une vie nouvelle » (Noavaes, Taieb, Moro, 2012, p.178). Pour

Foucault, l'attitude de la modernité reviendrait à « se prendre soi-même comme objet d'une élaboration complexe et dure ». C'est de cette manière que les usages de prises de l'ayahuasca constituent un désir contemporain qui peut être lié à une auto-connaissance de soi. « En conséquence, l'expérience de l'ayahuasca qui déborde du simple cadre rituel et qui se ramifie dans la vie de tous les jours est le résultat cherché par ces voyageurs modernes curieux d'approcher ce rituel » (Bernard, 2016, cité par Floymont, 2020, p.5). Son usage devient différent de celui prévu initialement par le shaman et son rôle premier qui n'est ni bénéfique, ni néfaste et surtout pas économique. Il se transforme en des vécus intenses et en expériences riches de sens.

L'afflux de touristes de tous les coins du monde pour l'ayahuasca est grandissant et des campements que l'on appelle lodges situés dans la forêt accueillent les touristes durant une période de quelques jours à quelques mois. Ce tourisme shamanique s'inscrit dans une filière économique, loin du shamanisme amazonien traditionnel, d'un shaman vivant dans des communautés natives et ne soignant que des autochtones, comme décrit par les anthropologues (Amselle, 2014).

Pour autant, même si de nombreuses prises d'ayahuasca peuvent être aujourd'hui considérée comme de nouvelles constructions symboliques liées à la modernité et non une recherche spirituelle traditionnelle que les shamans sollicitent pour répondre à des problématiques ou des questionnements propres au monde du sensible : la question de l'autre-monde reste semblable. « C'est finalement l'intention que le sujet donne à l'expérience qui fait son caractère sacré. De ce fait, au-delà des différentes appropriations culturelles auxquelles le rituel de l'ayahuasca peut faire face, la globalisation de celui-ci permet à chacun de vivre son expérience comme il l'entend avec les cadres sociaux, religieux, économiques qui sont les siens dans le but que la plante joue le rôle de révélateur transcendantal pour ceux ayant le désir de la découvrir ou qui ont en besoin » (Floymont, 2020, p.12).

En guise de conclusion :

> « Si celle-ci favorise la probabilité d'une expérience non néfaste voire bénéfique (…), loin des partis pris idéologiques, considérer l'ayahuasca comme un outil utile pour modifier la conscience semble pertinent. Un outil n'est pas bon ou mauvais en soi mais dépend de l'utilisation qui en est faite. » (Bernard, 2016, p.99)

2.3 Economie informelle

Le deuxième point important de ce chapitre est consacré à l'économie informelle. L'économie informelle me semble être un sujet majeur aux conséquences liées aux pratiques touristiques citées antérieurement. Il faut savoir que l'économie colombienne n'est pas une économie homogène. Il y a, d'une part, l'économie formelle conçue par des réglementations juridiques et, économiques et d'autre part l'économie, dite informelle. Cette économie s'articule de façons diverses avec l'économie moderne mais se développe en marge de la légalité économique. Les Colombiens agissent sans le soutien de l'Etat et aussi en dehors du droit économique. La distance entre les normes juridiques et la réalité économique est énorme et le fossé ne fait que s'agrandir. Cela montre l'incapacité du droit colombien à réagir de façon effective sur la réelle vie économique du pays. Ce problème oblige la société colombienne à « formaliser l'informel » (Lopez-Castano, 1987, p.369). Cette économie est donc non-officielle et n'est donc pas comptabilisée. En effet, cette partie du travail met en lumière les différents services proposés par les locaux pour les touristes mais aussi les ventes et pratiques informelles voire à caractère illégal dans certains cas. Le secteur informel représentait en juin 1984, « 55% de l'emploi total dans les quatre agglomérations urbaines (Bogota, Medellin, Cali et Barranquilla et 63% dans les villes intermédiaires (Bucaramanga, Cucuta, Pereira, Manizales, Pasto et Villavicencio) » (Lopez-Castano, 1987, p.371). C'est actuellement parmi les six régions émergentes et en développement : l'Afrique subsaharienne, l'Europe-Asie centrale, et l'Amérique latine-Caraïbes que le poids de l'économie informelle est le plus élevé au niveau de son PIB. « Dans ces économies émergentes et en développement, le secteur informel contribue à pratiquement un tiers du PIB et représente plus de 70% de l'emploi total » (Yu et Vorisek, 2021, p.1).

Je commencerai ce point par les services proposés par les locaux qui peuvent prendre des formes diverses, je continue ensuite avec les aspects de ruses qui existent dans cette économie informelle, ensuite j'aborde la vente de la coca et finis avec le tourisme sexuel.

2.3.1 Services

En ce qui concerne la vente des services et de biens, ceux-ci sont inhérents à l'économie colombienne. A l'intérieur des villes ou sur les plages, de nombreux vendeurs ambulants se

baladent pour vendre leurs articles et des nombreux services sont proposés : coiffure, photos, massages, cocktails, restaurants, etc… Ces vendeurs n'hésitent pas à user de toutes sortes de techniques parfois insistantes, pour arriver à convaincre leur public. Le contexte colombien a permis le développement de cette économie informelle face au tourisme, et ce, en raison de l'inefficacité des politiques en matière de planification urbaine mais aussi touristique. La littérature et les analyses de Keith Hart démontrent que le problème vient de « « l'existence d'une importante population de travailleurs pauvres dont beaucoup peinaient très durement pour produire des biens et des services sans que leurs activités soient pour autant reconnues, enregistrées, protégées ou réglementées par les pouvoirs publics » (BIT, 1991, p.3). Les acteurs de cette économie informelle innovent dans ce contexte économique qui ne leur est guère favorable pour subvenir à leur besoins et rentrant, à leur manière, dans un modèle singulier de développement économique :

> *« Je me suis rendue à Pozo Azul, en me baladant pour aller voir la cascade. Je suis passée par de longs chemins en terre vers la moitié du sentier. J'ai été étonnée de trouver un panneau sur lequel il était écrit « Passage dans une zone privée ». Un petit peu plus loin se trouvait une petite maison et une barrière en bloquait le passage. Pour passer, il fallait donc payer les paysans qui vivaient là. C'est en quelque sorte un droit de passage. Dans cette région, ce genre de pratiques se fait un peu partout, puisque qu'il est difficile de connaitre légalement à qui appartiennent les terres. Toutes les personnes passant à proximité des propriétés, se doivent de payer le montant quand il est demandé. Quelques kilomètres plus tard, je suis enfin arrivée à la cascade de Pozo Azul. Sur place, il y avait énormément de gens qui se baladaient, se baignaient. Tout de suite, un jeune garçon est venu m'accoster, voyant bien que je n'étais pas de la région. Il voulait m'emmener à un endroit précis mais je ne comprends pas tout de suite pourquoi. Je décide alors de le suivre, sans comprendre directement ses intentions. Il me souriait en me lançant des signes de la main pour me montrer la direction à suivre. Il m'a fait passer devant tout le monde, m'a fait traverser la rivière, en passant par des cailloux, des petits ponts de bois, pour m'amener au plus proche de la cascade. Lorsque j'avais du mal à traverser, il m'aidait à me relever. Il m'a ensuite proposé de m'aider pour monter au plus haut point de la cascade car la vue y serait plus belle et la baignade plus tranquille. Lorsque nous allions monter, la personne qui s'apparentait au guide nageur l'a arrêté et lui dit que cette partie de la cascade n'est pas ouverte et qu'on ne*

> *peut pas aller s'y baigner. Le jeune insiste mais le guide refuse. Il a décidé alors de retourner avec moi et de me conseiller un petit endroit plus joli et tranquille dans le bas pour me baigner. Une fois ce chemin parcouru, il m'a tendu la main, attendant quelque chose. Il attendait que je les paye pour ses services. Je lui ai alors tendu un billet, il a souri et est parti. (Extrait de terrain, aout 2021)*

L'économie informelle a un rôle majeur dans la région de Minca. En effet, comme le montre l'extrait ci-dessus, il n'est pas rare de rencontrer des jeunes se faire de l'argent par le biais des services rendus aux touristes étrangers. Dans cette région de la côte, de très jeunes adolescents apprennent à conduire des motos pour pouvoir effectuer les déplacements des touristes, d'hostels en hostels sans passer forcément par une agence. Lors de mes déplacements, j'ai pu observer et discuter avec des nombreux jeunes qui se trouvaient sur les routes menant aux hostels. Souvent, ils jouent et s'occupent à plusieurs en attendant que les marcheurs arrivent à eux. Une fois ces derniers arrivés, souvent fatigués par l'altitude et des montées très coriaces dans la Sierra Nevada, les jeunes proposent leurs services. De plus, j'ai pu constater lors dans mon séjour, qu'il était très commun de se faire accoster dans les villes par de nombreuses personnes qui vendent de la nourriture, des bijoux, des bonbons, des cigarettes, des journaux, des huiles, des boissons et bien d'autres choses. Dans les villes et de la même manière, de nombreux vendeurs sont très à l'affut des touristes qui passent devant leurs échoppes :

> *« Celui-là il s'est avancé vers moi pour me demander si j'avais besoin de quelque chose. Il était très insistant, il voulait d'abord me présenter sa nourriture mais ensuite m'a proposé les boissons. Il a ensuite appelé ses amis pour que je fasse du jet-ski. Je suis assez habituée à ce genre de pratiques. C'est parfois un peu lourd mais ça fonctionne comme ça ici. J'adore la Colombie, ça fait un petit moment que je suis ici maintenant et je commence à m'habituer à tout ça même si parfois j'aimerais pourvoir me balader sur la plage tranquillement. » (Mélissa touriste belge, rencontrée à Santa Marta, extrait de terrain, octobre 2021).*

À nouveau :

> *« Après avoir visité le centre historique en journée, j'ai décidé de me rendre à la plage, qui était malheureusement fermée. C'est alors qu'un enfant vient me prévenir que si je veux aller à la plage, je dois me rendre à celle qu'on voit au fond. Je n'ai pas vu*

directement de quelle plage il parlait. Il m'a alors prise par le bras pour me guider. Je l'ai remercié, juste après, il m'a demandé de l'argent. Enfin j'imagine que ça a dû t'arriver à toi aussi. Je décide donc de prendre une moto-taxi car la plage est très loin. Une fois arrivée, je le paye, un peu plus que prévu comme j'ai l'habitude de faire ici. Le conducteur a proposé que je prenne son numéro pour pouvoir me ramener. Je lui ai expliqué que je ne venais pas d'ici et que je n'avais pas de wifi sur ma carte. Pourtant, je voyais qu'il ne voulait pas me laisser partir comme ça. Il a donc décidé de me donner un rendez-vous à 17h. » (Antonia, touriste italienne rencontrée à Santa Marta, extrait de terrain traduit en français, septembre 2021).

Et encore :

« Pour se rendre à n'importe quel endroit c'est facile. Se baladant avec un gros sac à dos, les taxis et les motos ne font que nous klaxonner tout le temps pour nous amener où on le souhaite. Ça ne loupe jamais. La dernière fois j'étais à la plage. Là directement un homme vient me voir pour me dire de m'adresser à lui si j'ai besoin de quelque chose. Il me dit qu'on va sûrement essayer de m'entuber mais qu'il sera là pour m'aider, tu vois. Juste après cela, il me montre une carte de cocktail. Quand je lui dis que je ne suis pas intéressé, il me montre les bières, puis il continue à me parler, il me demande d'où je viens, qui je suis puis il me propose de louer une chaise pour m'asseoir. Il est très sympathique tu vois, mais il ne me lâchait pas. Je lui explique que je préfère juste me balader au bord de la plage pour découvrir les lieux. Au final, je lui ai quand même pris une bière parce que bon, il était quand même sympa. » (Benjamin, touriste français, rencontré à Palomino, Extrait de terrain, octobre 2021).

Selon l'historien Marco Palacios, l'histoire de l'économie informelle remonte au début des années cinquante : « les vieux travailleurs de la rue, vendeurs de journaux, vendeurs de loto, les cireurs de chaussures, vendeurs à domicile, furent submergés dans une marée de vendeurs ambulants. Soumis au contrôle des commerçants en gros, ils envahissaient les trottoirs des rues commerçantes (…) À chaque feu rouge, près d'un centre commercial, des groupes d'enfants offraient des chewing-gums, des pare-brise ou des rétroviseurs (...) Les informels sont des acteurs fondamentaux dans l'histoire des établissements populaires urbains » (Gil, 1998 cité par Mendoza, 2014, p.5).

Septante ans plus tard, le phénomène est toujours semblable. La population de vendeurs de rue ne diminue que très faiblement malgré les politiques en charge de l'espace public. Les interactions dépassent la sphère économique pour découler sur des aspects sociaux et culturels. L'espace public se voit être approprié par les acteurs qui y passent une grande partie de leur vie (Mendoza 2014). Les acteurs qui vendent des produits crient pour attirer les potentiels acheteurs, d'autres les accostent, discutent, interpellent. Des gens mendient, des enfants courent. Il n'est pas rare de voir des personnes plus âgées lisant leurs journaux, assises près de leur petite échoppe qui proposent des tas de produits comme des sucettes, des disques, des cigarettes. D'autres appellent les clients, leur proposent du thé, du café ou offrent des petits cadeaux. Quand ce n'est pas des bracelets, c'est autre chose qui attire le regard. La ville est colorée, les commerçants y sont multiples et les services sont divers.

Figure 35-37 : Photos des commerçants en rue, à Santa Marta, Clarisse Floymont

> *« Ici tu vas voir, c'est super il y a plein de services. A mon arrivée, je n'étais pas encore sur la plage, je regardais seulement les images de tresses que la dame à côté de moi présentait et directement elle m'a proposé un prix. Du coup, j'ai accepté. C'est super beau ce qu'elle fait, tu ne trouves pas ? Après elle m'a proposé un massage aussi mais on devait partir pour être à l'heure. Moi j'adore cette région, il y a pleins de choses à faire et à découvrir. (Lina Maria, colombienne de Bogota rencontrée à Santa Marta, extrait de terrain, octobre 2021).*

Egalement :

> *« Je suis en train de marcher sur la plage, un homme s'avance près de moi, il me propose de faire du paddle, du jet-ski ou toute autre attraction. Je n'avais pas vraiment*

> *l'argent pour ça donc plusieurs fois, je lui réponds que je ne suis pas intéressée. Il insiste, il me répond « même si c'est gratuit » ? « Tu n'as pas d'argent ? ». Au même moment, un autre homme vient m'accoster pour me vendre des bijoux. Je lui explique que je ne suis pas intéressée pour le moment. Il me sourit et décide de s'assoir à côté de moi pour me parler. Il me demande d'où je viens, ce que je fais là, combien de temps je reste. Nous commençons alors une réelle conversation. Il me redemande si ces bijoux ne m'intéressent pas. Je lui explique que j'en ai déjà mais qu'il est très gentil. Un peu plus tard, il repasse vers moi et reprend la conversation où nous l'avions laissée. Juste avant que je décide de partir, il me tend un bracelet et me dis que c'est pour moi. C'est un regalo - un cadeau et il m'invite à revenir près de lui si j'ai besoin de quoi que ce soit » (Extrait de terrain, octobre 2021).*

Il est aisé de constater que la séduction est un atout très important dans les échanges socio-économiques dans le chef des Colombiens. En effet, il n'est pas rare non plus de se faire interpeller, complimenter ou de recevoir des petits cadeaux dans le but d'être séduit et de finalement céder à l'achat. En effet, les touristes sont très vite reconnus par les Colombiens dans les rues. Par leur aspect physique mais aussi leurs manières de se comporter. Ils sont les principaux clients de cette économie. L'intérêt est alors pour les vendeurs de sympathiser afin de pouvoir vendre leurs produits.

Lors de mon terrain, j'ai de nombreuses fois été confrontée à cette manière de faire :

> *« Un peu plus loin, je rencontre des artisans qui vendent des bijoux. Ils commencent à m'exposer tous leurs produits, à me les faire essayer, à les ajuster. Directement après, ils me proposent du café ou du thé. Quelques minutes plus tard, une phase de drague s'installe. L'homme me demande comment on dit en français « Tu quires ser mi novia ? » traduit littéralement par tu veux être ma copine ? Je rigole un peu gênée et la dame juste à côté finit par m'offrir un bracelet en voyant que j'en ai plusieurs au poignet. « Et si tu as d'autres personnes à qui acheter des cadeaux, n'hésite pas à revenir chez nous ! » » (Extrait de terrain, novembre 2021).*

De la même manière que d'autres jeunes touristes :

> *« A chaque fois qu'ils repassaient, ils continuaient tous à discuter avec moi. Le vendeur de bijoux me draguait ouvertement. A la fin de la conversation, il a même fini pour*

> *m'offrir un bracelet gratuitement en m'expliquant qu'il voulait me retrouver à l'hôtel ou je faisais du workaway. Une fois partie de la plage, tous les taxis se mettent à klaxonner pour me prendre en charge. L'un s'arrête et je lui dis que je vais prendre une moto car c'est moins cher. Il a alors décidé de me prendre pour le même prix que la moto. Une fois dans le taxi, il a commencé à me draguer. Il dit que je suis plus belle que toutes les villes de la Colombie et qu'il serait intéressant pour moi d'avoir un compagnon en Colombie. En vrai, c'était super gentil mais à un moment j'étais un peu en stress parce qu'il insistait beaucoup. On va dire que j'étais contente quand je suis descendue de la voiture (Antonia, touriste italienne, rencontrée à Mundo Nuevo, extrait de terrain traduit en français, octobre 2021).*

Dans son article, Samantha Joeck soulève la question des interactions entre des hommes et femmes inconnus les uns des autres qui se déroulent en rue ; les *piporos*. Des sifflements, des remarques flatteuses mais aussi des commentaires offensants qui sont autant des révélateurs d'une acceptation sociale relative dans la région. Comme noté par Silje Lundgren, il est important de remettre l'appréciation d'un *piropo* dans un contexte spatial, culturel et social dépendant « du contexte, du ton, de qui l'a dit, et à qui » (Lundgren, 2013, p.16). Le même comportement n'aura pas le même sens dans deux pays qui diffèrent, ni même dans deux quartiers. Il est important d'étudier les aspects du contexte qui jouent dans la bonne perception des interactions. En Amérique Latine, le *piropo* peut être associé à une valeur culturelle. Traditionnellement, ce sont des flatteries composées de rimes et de jeux de mots. Dans certains textes académiques mais aussi dans les imaginaires collectifs, les *piporos* sont associés à des coutumes galantes qui permettent de flatter les femmes au travers de la poésie. Elles sont des célébrations de la beauté des femmes et de l'élégance de la langue espagnole. Pour autant, actuellement certains *piropos* prennent des tournures plus offensantes ou déplacées. Les *piropos* sont alors catégorisés comme bonitos - charmants ou comme *groseros* – grossiers ; les derniers étant « facilement assimilés à la notion de harcèlement, les premiers sont souvent considérés comme faisant partie de l'expressivité propre aux Latinos qui rendent les espaces publics plus conviviaux » (Joeck, 2021, p.124).

Les différents services et la vente passent par la relation que les commerçants ont avec leurs potentiels clients. La manière avec laquelle ils se comportent vont influencer leurs réactions. C'est pourquoi, ces modes d'actions se construisent grâce à des attitudes serviables voire touchant parfois au domaine de la séduction. En outre, la séduction ne s'utilise pas seulement dans le domaine marchand. Elle a sa place dans tous les aspects de la vie quotidienne :

> *« Dans les spots touristiques par lesquels nous sommes passés lors de ce voyage, de nombreuses petites échoppes de mochilas en toiles étaient installées pour être vendues aux touristes. Directement, des enfants courent pour proposer leurs services, vendre des bracelets ou demandent des gâteaux. Leur condition et leur âge font qu'il est difficile de ne pas céder. De nombreux touristes sortent alors de l'argent ou des bonbons de leur sacs. Lorsqu'on avance près d'une échoppe pour regarder, il y directement quelqu'un s'adresse à nous pour entamer une transaction. Si on ne montre pas d'intérêt, ils réduisent le prix pour influencer l'achat. » (Extrait de terrain, octobre 2021).*

Et encore :

> *« Nous sommes arrivés après plusieurs heures de bateau dans un petit hôtel le temps de déposer nos affaires avant de reprendre l'auto pour repartir. Le conducteur nous informe que nous allons visiter plusieurs points de la région en voiture. Sur le chemin, de vieilles dames vendent des bijoux et influencent les prix en fonction de nos demandes. Elles s'approchent en souriant, proposent leurs articles de la main, insistent, puis attendent nos réactions. Lorsqu'elles comprennent que nous n'achèterons rien, elles s'en vont. Le chauffeur nous explique que, dans cette région de la Guajira, il est important de mettre tous nos sacs les uns à côté des autres car les vols sont fréquents. Une fille du groupe n'a pas pris en compte ses conseils et s'en est allée directement pour profiter des activités. Un jeune garçon s'est approché d'elle, ils ont discuté longuement et il a proposé ses services durant une dizaine de minutes. Une fois son aide offerte, il lui a demandé de l'argent. Chose qu'elle a faite en sortant son portefeuille. Quelques minutes plus tard, lorsqu'elle a décidé de nous rejoindre et de prendre son sac, son portefeuille avait disparu. » (Extrait de terrain, octobre 2021).*

Il est à savoir que les services se font aussi de Colombien à Colombien. Une certaine solidarité s'instaure entre eux. Il n'est pas rare que des jeunes enfants, une fois les taxis arrêtés aux feux-rouge, se précipitent pour laver les vitres. Cette pratique arrive assez souvent ce qui amène à ce que les vitres soient déjà propres. Souvent les taxi-mans font signe de la main d'arrêter, mais les jeunes insistent et nettoient. Dans la majorité des cas, les chauffeurs une fois le travail terminé leurs tendent quand même de l'argent.

2.3.2 Ruses, le cas des Wayuus de la Guajira

En outre, de nombreux treks comme celui de la *Cuidad Perdida* sont organisés pour découvrir des lieux exotiques tels que l'Amazonie, la Guajira, le désert de Tatacoa qui permettent de voir un environnement totalement différent et, par la même occasion, de rencontrer les gens qui y habitent. Pour revenir de manière plus concrète sur le tour de la Guajira celui-ci est proposé sur toute la côte, par de nombreuses agences touristiques. Il dure deux à trois jours et se fait seulement en 4x4 puisque c'est une grande zone désertique. Ce voyage permet de voir les paysages les plus reculés de la côte en allant de Ríohacha jusqu'à Punta Gallinas. Sur les manuels touristiques, seules les magnifiques photos de la mer et des hamacs sont indiquées, avec quelques photos des Wayuus, la communauté indigène vivant dans cette zone aride ce qui permet de penser qu'il sera peut-être aussi possible de les rencontrer. Mais la vérité de ce tour est tout autre et permet de mieux comprendre les stratégies mises en place par les locaux face au tourisme de masse dans ces régions. En effet, tous les jours, des dizaines de 4x4 démarrent de Ríohacha direction Cabo de la Vela, s'arrêtant à tous les spots qui en valent la peine. Avant d'entrer dans la zone la plus désertique, le chauffeur propose de sortir une dernière fois de la voiture afin d'acheter des boissons et des sucreries pour tous les enfants que nous croiserons sur la route :

> *« Comme toutes les personnes présentes sur ce lieu, nous achetons des gâteaux et des petites bouteilles d'eau et nous reprenons la route. Le long de celle-ci nous sommes confrontés à des dizaines d'enfants qui courent et tendent la main dès quand ils voient les voitures arriver. Certains 4x4 s'arrêtent et passent des petits gâteaux par la fenêtre. Plus loin, nous avons même vu des enfants tirer des cordes devant les voitures pour les obliger à s'arrêter » ... « Nous leur proposons de l'eau qu'ils refusent : ils en ont déjà. Ils veulent de l'argent ! » (Extrait de terrain, octobre 2021).*

Durant le voyage en voiture, des dizaines et des dizaines d'enfants attendent l'arrivée des 4x4 pour venir chercher la possible nourriture. Ils fabriquent des petits abris ou sont devant leur maison et courent, la main en avant, dès qu'ils entendent le bruit des moteurs. N'ayant pas des quantités astronomiques d'aliments, les voitures qui se suivent souvent en ligne droite ne s'arrêtent pas à chaque fois. De ce fait, des nombreux enfants préparent des cordes à tirer avant que la voiture ne passe. Très souvent, le véhicule continue sa route et ils sont donc forcés de

lâcher la corde. La zone est très pauvre et les enfants qui vivent ici connaissent les parcours touristiques.

Figure 38-40, Photos prises sur le chemin de la Guajira

La population de la Guajira, se compose en grande partie de la communauté des Wayuus. Ils représentent 48% de la population de la région et 98% de la communauté habitent sur ces terres désertiques. Ce territoire se situe à l'extrémité Nord-Est de la Colombie, à la frontière avec le Venezuela. C'est une « étendue semi-désertique qui s'enfonce dans la mer des Caraïbes » (Simon, 2012 p.2). Les Wayuus vivent de l'élevage pastoral qui constitue un de leurs principaux secteurs économiques traditionnels. Les chèvres sont à la base de leur alimentation et peuvent devenir aussi une monnaie d'échange. De tout temps, les confrontations avec le monde extérieur ont provoqué des asservissements et des déplacements de leur population. Lors des conflits armés, des paramilitaires ont organisé un contrôle quasiment absolu sur leurs activités économiques, les contraignant à des activités moins productives. Mais aussi, les ont poussés à des déplacements forcés pour récupérer leurs terres souvent situées à des emplacements stratégiques. Les coutumes ont été bafouées avec l'imposition de nouvelles lois et règles comme l'interdiction de la libre circulation ou encore l'exploitation de leurs terres.

A l'heure actuelle, ces populations sont confrontées à des nombreuses catastrophes naturelles comme de grandes sécheresses ou le phénomène El Nino qui a des impacts importants sur la région. Même si le gouvernement a mis en place des nouvelles mesures pour assurer la protection de cette communauté, des enfants et adolescents affamés meurent chaque année. En outre, cette population entretient des rapports singuliers avec le tourisme, étant située dans des zones très touristiques comme Cabo de la Vela, ce qui entraîne bon nombre d'entre eux à participer à ce tourisme mais aussi à mendier ou à rendre des services contre quelques pièces ou de la nourriture. Pour Lionel Simon, « les Wayùu qui vivent là peuvent s'accommoder des artefacts qu'ils constatent et côtoient sur leur territoire. Leurs dispositions imaginaires et sociales constituent en quelque sorte une base viable pour penser des stratégies visant à

s'accommoder des influences qui transitent par le village et avec lesquelles ils sont constamment en contact ». (Simon, 2012, p.16). Beaucoup d'enfants mais aussi de parents deviennent ainsi des guides informels des touristes, rusant d'intelligence et de débrouillardise pour « saisir l'occasion et la transformer en opportunité » (Laurent, 1998, p.179). C'est une « forme d'intelligence et de pensée » d'avoir la capacité de pouvoir s'adapter « à une réalité multiple et changeante » (Detienne et Vernant, 1974, p.10-11).

Je reviendrai sur la problématique de la région de la Guajira et plus particulièrement sur la problématique liée à la culture des Wayuus dans la suite de ce travail, pour permettre de développer au mieux mes analyses.

2.3.3 Vente de coca

Par ailleurs, la vente de coca est très répandue dans la région. Sur le chemin du parc Tayrona, de nombreux petits stands remplis de bijoux et *mochilas* traditionnels, permettent aussi l'achat de sachets de coca. La coca a une vraie histoire pour les autochtones. Elle est aujourd'hui encore utilisée principalement par les hommes dans les communautés primo-natives.

Ces derniers ont dans leur *mochila* un petit sac rempli de feuilles de coca. Une fois assez matures, les hommes reçoivent le *poporo*, constitué d'une calebasse et d'un bâtonnet en bois. Le *poporo* est remis aux jeunes garçons par les *Mamos* et permet de marquer le changement de statut de l'adolescent à l'adulte enfin en âge de se marier. Le *poporo* représente la dimension féminine et masculine de l'existence. Il symbolise la « mère de tous », la Sierra, celle avec qui il devra symboliquement se marier. Pour extraire l'alcaloïde actif de la feuille, les hommes réduisent des coquillages en poudre. Le principe est de mâcher les feuilles de coca et grâce au bâtonnet du *poporo* enduit de cette poudre de prendre la chique à l'intérieur de la bouche. La poudre se mélangeant aux feuilles mâchées, cela va créer une réaction jaunâtre chimique qui va libérer les alcaloïdes. Finalement, les hommes placent le mélange sur le *poporo*. Grâce au frottement du bâtonnet, le *poporo* va se durcir et grossir. Plus il sera grand, plus l'homme sera respecté. (Christian, guide Sierra Nevada, extrait d'entretien aout 2021).

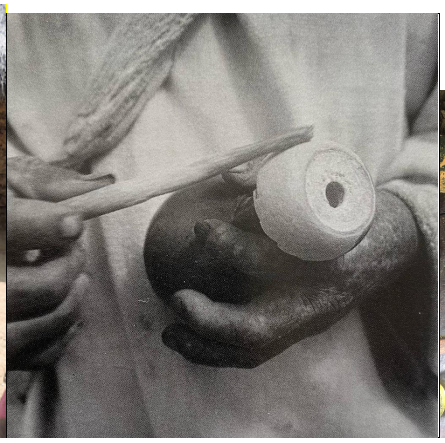


Figure 41 : Photo d'un homme avec son poporo
Figure 42 : Photo du poporo dans l'article de l'hostel, écrit par Valérie la gérante de Mundo Nuevo.
Figure 43 : Photo de l'évolution du poporo, octobre 2021, Clarisse Floymont

Le *poporo* c'est le symbole de tous les éléments fondamentaux de la vie, les hommes en prennent soin de la même façon qu'ils devront prendre soin de la communauté et de leur famille. La coca a donc une signification très importante chez les indigènes. Elle a été utilisée pendant des siècles par les communautés indigènes andines, dans des cadres médicaux, religieux et économiques. La feuille de coca permet la production de ce que l'on appelle la cocaïne. La cocaïne est une drogue mais la coca n'est pas de la cocaïne. Pour autant, sa mastication combinée à de la chaux pour libérer les substances et sa commercialisation sont proscrites par la loi internationale ; la coca ne pouvant être utilisée seulement dans le cadre de la science ou de la médecine. En Colombie, de nombreuses communautés consomment toujours les feuilles de coca et continuent à en défendre son usage. De ce fait, sur le terrain, la mise en œuvre d'une possible prohibition de la mastication de la coca est tombée en désuétude. La commercialisation de la coca est défendue par certaines communautés primo-natives comme faisant partie d'une pratique historique liée à la colonisation espagnole comme symbole de résistance. En effet, lorsque les Espagnols se sont rendus compte qu'avec l'usage de la coca, les primo-natifs supportaient mieux le travail forcé dans les mines, celle-ci a été autorisée et même promue par les autorités coloniales de cette époque. L'usage traditionnel de la coca qui était auparavant réservé à des élites Incas, va être désacralisée, généralisée à tous, devenir un « symbole de résistance face à l'envahisseur Espagnol et sa consommation va s'accroître exponentiellement » (Fernandez, 2018, p.103). Actuellement, lorsque l'on se balade dans endroits comme le parc Tayrona mais aussi dans beaucoup d'autres villages aux alentours ou ailleurs, il est possible d'acheter ces petits sacs de feuilles de coca pour sa propre consommation.

2.3.4 Tourisme sexuel

En outre, le tourisme dit tourisme sexuel est bien présent dans la région des Caraïbes. Dans l'hostel de Mundo Nuevo, plusieurs affiches dénoncent cette pratique. En effet, la maitresse des lieux a expliqué qu'elle avait été confrontée quelques fois à ce genre de pratiques dans son hostel. Un homme d'une cinquantaine d'années avait pris une chambre avec deux jeunes filles colombiennes. Près vite, l'équipe s'est rendu compte de ce qui se tramait et lui a demandé de quitter les lieux au plus vite. Ces pratiques ne sont pas rares en Colombie. Parfois même en impliquant des enfants. En parlant avec les membres de Mundo Nuevo, j'apprends que la prostitution a une importance majeure dans ce pays. Il arrive que certaines personnes utilisent leur corps pour subvenir à leurs besoins. La prostitution est alors vue comme une sorte de fatalité. Parfois des enfants se voient endosser ce rôle, ils n'ont pas plus de douze ans et cherchent déjà des portes de sortie à leur condition ou quelqu'un qui s'occupera d'eux. Ces pratiques sont évidemment illégales en Colombie. Quoi qu'une nouvelle législation plus répressive a vu le jour, elles continuent d'exister.

Figure 44 : Photo d'une affiche derrière la réception de Mundo Nuevo

C'est d'ailleurs un sujet qui revient souvent dans les échanges. Jessica, Luz, Alicia sont des jeunes filles d'une trentaine d'années travaillant depuis trois ou quatre ans à Mundo Nuevo. Elles m'expliquent qu'il est difficile pour elles de travailler dans ces conditions car elles sont éloignées de tout contenu de la position géographique de l'hostel. Elles ne voient leur famille et leurs amis, qu'une fois par mois, parce que la route est longue et il est coûteux de faire les aller-retours. Elles vivent donc au-dessus de l'hostel dans l'endroit réservé à l'équipe. Il est donc difficile voire même impossible pour elles d'entretenir des liens sociaux ou de commencer à construire une famille si ce n'est déjà pas fait. De plus, elles sont contraintes de rester dans l'hostel car les offres d'emploi à un salaire similaire est rare pour les femmes dans cette région

et plus généralement en Colombie. En plus, toute une partie de leur famille dépend financièrement d'elles et de leur salaire. De ce fait, elles me disent être ici pour un certain temps, le temps d'accumuler assez d'argent pour trouver autre chose. Souvent, elles rigolent en disant qu'elles devraient ouvrir un « Onlyfans »[7] pour se faire un maximum d'argent, ou de se lancer dans la prostitution.

« *The whole story of travelling abroad for sex implies that you can do things with foreigners that you cannot do at home, which is a racist assumption* » (Seabrook, 1996, p.2).

En effet, lors de mes différentes conversations, j'ai pu entendre de la bouche mes interlocuteurs de terrain travaillant à la réception que certains touristes se rendaient en Colombie dans le seul but de faire la fête, prendre des drogues et de se rendre chez des prostituées. Jean-François Staszak parle de ce tourisme sexuel et démontre pourquoi les acteurs de ce tourisme ne se contentent pas des travailleuses du sexe étrangères dans son propre pays. Il explique que ceux-ci ne cherchent pas seulement les partenaires, ils cherchent à bénéficier de la relation, ailleurs. Edward Said prend à son tour l'exemple de l'Orient qu'il définit comme « lieu où l'on peut chercher l'expérience sexuelle inaccessible en Europe » (Said, 2005, p.219). Staszak parle d'une « érotisation de l'exotisme », mais aussi d'une « érotisation de l'érotisme ». Pour ce dernier, le tourisme sexuel est vu « comme un déplacement visant à obtenir des relations sexuelles avec un ou une partenaire du pays de destination désiré, dans le cadre d'un rapport marchand » (Staszak, 2012, p.17). C'est ce que Alex a pu m'expliquer lors de nos conversations informelles :

> *« Certains Américains ici, ne viennent que pour ça en Colombie. Prendre de la cocaïne et coucher avec des belles colombiennes, c'est complètement fou » (Alex 25 ans travaillant à l'accueil de Mundo Nuevo, extrait d'entretien traduit en français, novembre 2021).*

En outre, comme le pense Brennan, dans sa définition des « sextapes », le tourisme sexuel international est localisé dans les pays en voie de développement, la clientèle vient des pays

[7] *OnlyFans est un réseau social tendance ces dernières années. C'est une plateforme de création de contenu où les utilisateurs doivent payer pour accéder au contenu exclusif de l'un des créateurs qu'ils suivent. La plupart des chaînes sont payantes et on trouve toutes sortes de contenus, et de plus en plus de contenus érotiques ou de vidéos à caractère sexuel.*
Ulr : https://itigic.com/fr/what-is-onlyfans-how-it-works-how-to-earn-money/

riches. Il y a donc de fortes inégalités entre les clients et les prostituées que ce soit en termes d'origine, de genre ou de classe. Ces différences deviennent alors des objets de marché mais aussi de désir (Brennan, 2004). Beaucoup de touristes préfèrent les pays avec des destination caractérisées par des sociétés dites traditionnelles ou encore patriarcales. Ceux-ci espèrent un traitement de faveur contenu de leur condition de touristes et de leur nationalité. Leur richesse devrait leur valoir un statut d'exception. L'imaginaire présent dans ces situations ne concerne ni les femmes ni les paysages mais a pour objet les rapports de pouvoir entre les individus au moment de leur rencontre. Staszak va même plus loin, en disant que ces pratiques sont des reproductions des anciennes puissances coloniales qui déterminent à l'heure actuelle des pratiques et attitudes néocoloniales. Pour autant, Staszak ne réduit pas le tourisme sexuel seulement à la sexualité. Certains touristes viennent dans des pays comme la Colombie pour trouver la femme de leur vie. Ces femmes « restent attractives sur le plan érotique mais incarnent aussi l'idéal d'épouse » (Staszak, 2012, p.24). Cette idée a été reprise par Jessica lors d'une conversation de groupe entre les filles travaillant à Mundo Nuevo et moi-même :

> *« C'est parce qu'il existe une idée de la fille latino avec des formes où il faut, bronzée, et surtout très sexualisée ; c'est un peu un fantasme. C'est un peu le cliché de la Colombienne. Ce n'est pas le cas pour tout le monde quand tu me regardes moi (rire). Mais je pense que les Colombiennes attirent beaucoup par leur physique très pulpeux qui est différent de ce qu'on peut voir majoritairement en Europe par exemple. En plus, ici, beaucoup de jeunes filles n'ont pas énormément d'argent, ni d'avenir, c'est un bon moyen pour elles de se rapprocher des étrangers plus riches. Ça arrive souvent ici en Colombie. C'est un peu triste mais c'est un vrai moyen de se sortir de la galère. Le mieux pour elles, pour moi aussi (rire), c'est de se trouver un compagnon étranger. » (Jessica, 30 ans, travaillant à l'accueil de Mundo Nuevo, extrait d'entretien traduit en français, novembre 2021).*

En outre, Jacinthe Mazzocchetti traite de la relation entre la beauté et la consommation. Pour une femme, la beauté constitue le meilleur atout pour se marier, pour se faire une place dans la société. C'est alors sa capacité à dépenser via des bijoux, des vêtements, etc ... qui prime. Les garçons se sentent valorisés par la beauté de leur femme et les cadeaux montrent la capacité de l'homme à accéder à la valeur suprême de la société : la consommation. Les filles s'intéressent aux hommes capables, ceux qui ont de l'argent, généralement plus âgés, qui les sortent de leur situation précaire. Ces jeunes filles qui sortent avec des « tontons » ne sont pas déconsidérées. Certaines ont même des copains sur le côté. Les « tontons » peuvent se montrer exigeants et

elles ne sont à ce moment pas en position de négocier et tombent dans la prostitution (Mazzochetti, 2012). Pierre-Joseph Laurent, dans le même ouvrage, développe le concept de « corps de classe ». Au Brésil, ceux qui possèdent le temps et l'argent transforment leur corps. Le corps devient une véritable industrie de consommation qui valorise l'identité. La beauté permet de corrompre les hiérarchies socio-politiques et, de ce fait, permet une ascension sociale (Laurent, 2012).

Jessica ajoute ensuite :

> *« Le meilleur moyen pour moi, c'est d'aller me refaire ma poitrine, comme ça je serai une vraie colombienne et peut-être que j'aurai plus de chance de trouver un bon riche. » (Jessica, 30 ans, travaillant à l'accueil de Mundo Nuevo, extrait d'entretien traduit en français, novembre 2021 – à savoir : cette phrase a été dite dans un contexte particulier et sur le ton de l'humour).*

Avec l'équipe de Mundo Nuevo, durant nos discussions, le thème de la sexualité, des conditions de vie précaires ne sont jamais des tabous. Tous en parlent très librement, surtout les filles, en ce qui concerne les bénéfices que pourrait apporter leur corps. Elles ont très souvent plaisanté sur ce sujet et n'ont aucune gêne à parler des thèmes liés à la sexualité. On peut comprendre que le contexte joue un rôle déterminant dans le processus de régulation de la beauté. Le corps devient un élément principal de la séduction et peut devenir un capital. Il constitue aussi la clé du succès et peut être un réel vecteur d'ascension sociale.

3. CULTURES

Ce dernier chapitre relatif aux cultures permet de finir le questionnement de ma recherche initiale « L'influence du tourisme sur les imaginaires et les cultures colombiennes dans la région des Caraïbes ». En effet, je vais, dans ce chapitre, nous concentrer sur l'impact que peut avoir le tourisme et les différentes pratiques et modes d'actions qui en découlent sur les cultures. Les cultures englobent la culture native dite « indigène » et la culture métisse comprenant toutes les personnes qui ne font pas partie de ladite communauté native à proprement parler mais qui sont les descendants d'une mixité bien connue dans l'ensemble du pays, comme je déjà expliqué précédemment. Il ne s'agit pas d'affirmer qu'il n'existe qu'une seule culture métisse, ni une seule culture native. Parce que ma connaissance n'est pas assez large et pour la bonne compréhension de ce mémoire, je les divise en deux catégories qui me paraissent cohérentes. Ce point prend en compte, de la même manière, la question des imaginaires et des pratiques touristiques soulevée au début de la réflexion. Enfin, un point sur la culture touristique dans son ensemble sera développé afin d'amener une réflexion finale sur ma question de recherche.

3.1 Cultures des primo-natifs

Dans ce contexte globalisé, nous avons remarqué que l'altérité, le sauvage, entendu ici comme un être plus proche de son environnement et de la nature, est de plus en plus vu comme la réponse aux maux de notre société. Cependant, cette idée de pôle négatif et positif qui s'inversent reste trop réductrice. Il est important maintenant de comprendre le monde tel qu'il est et les aspects ambigus qui le composent.

Je tiens à préciser que tous mes extraits d'entretiens ne proviennent pas directement des membres de la communauté Wiwas ou Wayuus. Je vais parler, dans ce chapitre, de ce que j'ai pu observer et de ce que j'ai entendu de tous mes interlocuteurs de terrain. Ce sont souvent des dires qui m'ont été rapportés par mes autres interlocuteurs car ils ont choisi de garder une certaine réserve. Pour autant, mes interlocuteurs de Mundo Nuevo ont des liens très proches et intimes avec ceux-ci. Alex, Jessica et le reste de l'équipe les connaissent depuis plusieurs années. Philippe et Tristan ont déjà vécu plusieurs semaines dans leur village natal. C'est pourquoi, il me semble important que leurs propos soient pris en considération.

Comme je l'ai évoqué ci-avant, à Mundo Nuevo, les touristes peuvent nouer une certaine interaction avec les primo-natifs Wiwas présents sur place. Il est possible, pour chacun, de descendre à toute heure de la journée pour visiter leur village et, s'ils sont présents sur le lieu, de discuter et d'échanger avec eux. Par ailleurs, les deux jeunes Juan David et Fiscalito travaillent la matinée pour l'hostel. Le contact avec ces derniers peut se faire à tout moment de la journée, en dehors des heures de travail. Souvent, le soir, ils ont le temps de discuter ou de participer à une partie de billard avec ceux qui le désirent. En ce qui concerne les autres membres de la famille, ils ne parlent que très peu l'espagnol et sont un peu plus réservés vis-à-vis du monde extérieur ; ce qui rend les contacts plus difficiles. Ils ne recherchent d'ailleurs pas le contact, voire essayent de le fuir. Pour autant, ils soupent parfois près de la réception et n'hésitent pas à se rendre dans le communautaire sans prendre part aux discussions. Ils ont moins l'habitude de la faire que Juan David et Fiscalito, qui vivent à côté de l'hostel depuis qu'ils sont enfants parlent espagnol et un peu d'anglais grâce aux contacts très rapprochés avec les vacanciers et qui s'ouvrent beaucoup plus aux nouvelles technologies du monde qui les entoure.

Cette nouvelle ouverture au monde de la part des jeunes des communautés primo-natives a des conséquences profondes sur leur mode de vie. En effet, Philippe m'explique qu'un des problèmes majeurs de ces sociétés natives est leur manque d'écriture qui engendre une perte des différents savoirs ancestraux. Il m'explique qu'au départ, ces sociétés fonctionnaient de la manière suivante : les enfants partaient vivre quelques années chez leur oncle et tante puis grands-parents pour apprendre les savoirs via la pratique et l'oralité. Ils commençaient quelques années chez l'un puis quelques années chez l'autre pour accumuler les différents savoirs importants à la conservation de leur culture. Très souvent, les enfants n'avaient pas forcément le choix et ces décisions étaient prises par leurs parents sans leur accord.

Le problème actuel avec l'arrivée des nouvelles technologies et le mélange des différentes cultures réside dans la connaissance plus approfondie du monde extérieur et des différents modes de vie existants. Cela engendre, petit à petit, le désintérêt de la nouvelle génération pour ces schémas anciens, jugés révolus. De la sorte, les vieilles personnes qui possédaient le savoir ancestral, à leur décès, l'emportent avec eux et l'inexistence de récits écrits engendre une perte irrémédiable des connaissances. Face à cette situation, dans l'hostel de Mundo Nuevo, l'équipe a proposé de les enregistrer et de les mettre sur un disque dur pour qu'il reste, à jamais, une

trace de ce savoir si important pour la communauté. Néanmoins, alors que les nouvelles générations ont accepté cette proposition, les anciennes la refusent. Pour ces dernières, le fait même d'apparaître sur des photos ou vidéos emprisonnerait leur âme. En ce qui concerne les nouvelles générations elles, ne sont plus du tout dans cette optique et se laissent photographier assez régulièrement par les touristes ou les membres de l'équipe. Cette confrontation des générations avec l'influence de la mondialisation génère des situations d'entre-deux et permettent d'illustrer et d'envisager une hétérogénéité de la société native.

De plus, la nouvelle génération commence à s'émanciper dans le monde virtuel. Les deux enfants de Mundo Nuevo savent utiliser les tablettes et Fiscalito utilise un ordinateur pour ses cours en ligne. Cela engendre des aspects positifs comme apprendre à lire et écrire l'espagnol mais aussi l'anglais et par conséquent, cela lui permet une certaine émancipation par rapport à sa communauté. A l'heure actuelle, Fiscalito est complétement bilingue. Il parle espagnol et sa langue natale le *Damana*. Il peut communiquer avec un grand nombre de personnes et se trouve à mi-chemin entre deux mondes qui paraissent opposés.

En outre, sur mon terrain, j'apprends par Jessica, que le père de Fiscalito lui a un jour expliqué qu'il existe encore aujourd'hui des endroits où les *Mamos* se réunissent entre eux dans le but de se transmettre les savoirs qui leur sont propres et qu'ils ne partageront pas avec le monde extérieur. Elle m'explique que dans la Sierra Nevada, avant 1993 étaient reconnues seulement trois ethnies d'« indigènes » : les Wiwas, les Koguis et les Arhuacos. Par contre, les kankuamos avaient totalement perdu leur langue natale et leurs savoirs ancestraux, et ce, à cause du mélange avec le reste de la civilisation extérieure à la communauté. Cette communauté sur les flancs de la Sierra était presque totalement acculturée et métissée. Pour autant, la communauté pouvait se diviser entre le haut de la montagne « Indien », et le bas « Civilisé » (Gros, 1994, p.130). Christianisés depuis des générations, les Kankuamos s'étaient coupés les cheveux, avait perdu leur langue et n'utilisaient plus le poporo. C'est seulement le 30 aout 1993 que le 4^{e} Congrès Indigène National organisé par l'ONIC a affirmé que les Kankuamos de la partie haute, formaient dorénavant la quatrième ethnie de la Sierra Nevada (Gros, 1994).

Pablo Israel, développe le phénomène de la disparition des langues qui est de plus en plus répandu et qui transforme le paysage linguistique de notre planète. Dans un futur proche, une grande partie des langues du monde ne seront plus parlée suite à des processus irréversibles de mondialisation et de modernisation. « Il semblerait que le futur nous garde en sorte une version

spéculaire de Babel où le mythe se renverse, et l'homme se punit lui-même de son orgueil en se mutilant du savoir local éparpillé sur la planète, savoir local que les innombrables peuples indigènes ont bâti au cours des millénaires » (Israël, 2001, p.816). Des langues qui disparaissent, ce sont des voix qui se taisent à jamais et d'innombrables trésors qui vont sombrer dans l'oubli. Cavalli-Sforza va encore plus loin, en affirmant que « beaucoup de populations (et des cultes et de langues) sont en train de s'éteindre à cause des migrations qui, aujourd'hui plus que jamais, mêlent les gênes, les langues et les cultures […]. La richesse humaine, biologique et culturelle de ces populations à risque doit être sauvegardée par tous les moyens » (Cavalli-Sforza 1997, p.18).

Les sociétés natives comme celle des Wiwas que j'ai pu rencontrer de manière plus personnelle ont un degré d'ouverture largement supérieur par rapport aux cosmologies de nos sociétés modernes. Et ce dès l'instant où elles accordent une unité à tous les éléments liés à l'environnement et ne se limitent pas aux seuls êtres humains. « En intégrant les éléments qui les entourent en une seule et même sphère de la nature, les traditions amérindiennes induisent des raisonnements différents de ceux qui constituent les cosmologies modernes. Dans cette configuration, l'humain n'est pas au sommet d'une position hiérarchique des êtres mais se considère plutôt comme un simple élément de la création de notre univers. Celui-ci partage son intériorité, sa capacité de penser mais aussi d'interagir et de ressentir avec les animaux, les plantes et parfois même avec les êtres inanimés qui l'entourent » (Laugrand, 2013, cité par Floymont 2021, p15). Dès lors, la rencontre avec le monde extérieur modifie le rapport au monde de certaines de ces sociétés. Certains Wiwas rencontrés, ne vivent plus avec le reste de la communauté mais bien dans le village de Minca. L'un d'eux, un des frères de Fiscalito aurait des tendances alcooliques. Je l'ai rencontré plusieurs fois lors de fêtes organisées dans les bars. Il ne porte plus l'habit traditionnel et ne semble plus suivre le modèle classique de ses parents :

> *« Pour moi, le pire reste le téléphone portable qui accélère la transformation et les pertes de la culture. Avant, j'allais dans un village traditionnel, trois ans plus tard, je m'y rends et les habitants n'étaient plus habillés de manière traditionnelle mais portaient des chemises de Madrid. Le fait que la communauté indigène ait vu les paysans avoir des téléphones portables, tous ces membres ont voulu avoir les mêmes. Ils ont alors voulu avoir des sous pour pouvoir en acheter et une fois qu'ils y ont accès, ils ont eu accès à tout du monde extérieur. Défendre leurs droits avec cet outil, c'était bien beau mais très utopique. Ce n'est pas vraiment ce qui se passe. Ils regardent*

> *surtout des conneries. Ça gâche tout. Ceux qui sont au deux ou troisième étage dans la montagne sont épargnés mais ceux du premier étage sont en contact avec des paysans devant les télés et ils regardent des films d'horreur. Il y a même des endroits au Mexique où des opérateurs comme Mobistar envoyait des ballons gonflables pour connecter les gens les plus isolés et les rendre dépendants de leur technologie. Les seuls qui arrivent à être épargnés sont ceux qui vivent au troisième étage dans la montagne comme en l'an -2000. La famille de Fisca c'est un peu comme ça aussi ; ils ont cette volonté de garder les traditions. » (Tristan, français expatrié depuis sept ans en Colombie, extrait d'entretien, novembre 2021).*

Pour penser ce croisement des modes de pensées, cette hétérogénéité de la communauté, Charlotte Bréda, Marie Derrider et Pierre-Joseph Laurent utilisent le terme de « modernité insécurisée » que génèrent des situations d'entre-deux, dans leur ouvrage collectif « Anthropologie des conséquences de la mondialisation ». Dans cette situation, les acteurs n'ont plus les connaissances et les clés d'interprétation qu'avaient leurs ancêtres mais n'arrivent pas non plus à s'accommoder aux ressources proposées par la modernité pour en tirer profit. Désormais, les traditions leur paraissent obsolètes et le développement est vécu comme la transgression des anciens modes de vie vers un autre système de pensée. Bloqués entre les deux, ils se voient tiraillés entre loyauté et développement personnel et se retrouvent contraints de subir les effets néfastes de ces deux modes de pensées et de vie (Bréda, Derrider, Laurent, 2013). C'est d'une certaine manière ce que m'ont rapporté deux de mes interlocuteurs de terrain ; Eugenio et Alex, lors d'une discussion informelle à la *Candelaria* :

> *« Mais il est là le problème, c'est que très souvent, ils n'en ont pas envie mais l'intérêt économique les pousse à accepter alors qu'eux n'en ont pas forcément envie. Et de faire des spectacles qui mettent en scène leur culture et c'est ça qui fait perdre d'une certaine manière l'authenticité. » (Eugenio, patron de la Candelaria, extrait d'entretien traduit en français, novembre 2021).*

Alex ajoute :

> *« Je pense qu'effectivement toutes les communautés indigènes n'aiment pas vivre à côté de nous. Car quand les étrangers arrivent chez eux, ils apportent quelque chose de nouveau qui pourrait susciter leur curiosité, leur envie de découvrir ce qu'il y a plus loin, surtout chez les jeunes et de ce fait changer la manière de fonctionner et de penser. Je ne pense pas qu'ils vont perdre leur culture mais c'est possible qu'elle change avec les interactions extérieures. Quand les étrangers arrivent, c'est possible qu'ils puissent avoir un impact négatif sur les cultures sans pour autant le faire exprès seulement en étant là et en partageant leurs manières de vivre et faire les choses. Pour autant je pense qu'en Colombie, personne ne veut qu'on arrive à un stade de perte des cultures, que ce soit les nôtres, ou celles des communautés indigènes. Il faut juste arriver à prendre des mesures face à ce problème. (Alex, colombien travaillant à Mundo Nuevo, extrait d'entretien traduit en français, novembre 2021).*

En guise de conclusion :

> *Comme je l'ai dit le problème c'est que quand il y a un secteur qui fonctionne en Colombie comme le tourisme, le gouvernement va l'exploiter au maximum et le rendre le plus bénéfique possible au niveau économique, et ce, en utilisant tous les moyens possibles même ceux qui pourraient détruire les cultures. Ils ne pensent pas aux conséquences sociales mais plutôt aux rentrées financières (Ibid).*

Les peuples dits « primitifs » font l'objet d'un engouement particulier. En effet, certains peuples coincés entre deux mondes se battent, dans certains cas, pour préserver leurs coutumes ancestrales. Ils sont la version idéalisée d'une vie plus proche de la nature qui ne touche en rien à la production industrielle de notre société. Avec les flux grandissant de gens qui circulent, le tourisme est devenu un fait culturel mais aussi et surtout un secteur économique de grande ampleur. De ce fait, les lieux et les habitants sont devenus des objets de consommation pour le tourisme. De nombreux anthropologues se montrent préoccupés par ce tourisme et par ses effets corrupteurs sur les sociétés qu'ils étudient. Non seulement, le tourisme les changerait en parcs d'attraction, mais il modifierait la manière dont leurs membres se perçoivent eux-mêmes (Wang

2000 cité par Colleyn et Devillez, 2009, p.589). Comme j'ai pu le constater en Colombie, des pratiques touristiques sont mises en place pour attirer le touriste dans toutes sortes d'aventures, parfois sans limites, comme le tourisme sexuel sous toutes ses formes nombreuses et diverses.

Avec les difficultés politiques, sociales et économiques mais aussi les changements climatiques et les crises, auxquelles la population fait face, « leurs bras sont devenus inutiles et ils vendent la dernière chose qu'il leur reste : leur culture, dont ils se sont aperçus qu'elle était monnayable » (Colleyn et Devillez, 2009, p. 590). Pour l'anthropologue Descola, il y a un contraste entre deux modes de vie différents, entre le mode de vie des sociétés de chasseurs-cueilleurs nomades et celui des sociétés dites industrielles modernes. Les sociétés nomades sont marquées essentiellement par un « sentiment d'unité entre humains et non-humains » (Guy, 2017 p.309) tandis qu'à l'inverse, les sociétés modernes favorisent plutôt de la possessivité à l'égard du milieu naturel (Stépanoff, 2018). Cette dichotomie entre la nature et la culture sépare, par conséquent, l'humain du non-humain (Latour, 1993). Dès lors que la mondialisation peut s'étendre, celle-ci va imposer avec elle sa vision et transformer durablement la donne » (Abélès, 2012, p.8), et le mode de vie de nombreuses populations comme celles de communautés natives de la région.

Les cultures primo-natives sont prises en tenaille dans une situation qui les oblige d'une part, à se moderniser et à s'émanciper mais qui en contrepartie les éloigne de leurs modes de fonctionnement initiaux. En effet, donner l'opportunité à un jeune Wiwa d'apprendre les langues et d'en connaitre plus sur le monde extérieur lui offre la possibilité de s'émanciper et lui permet d'avoir les compétences requises pour représenter sa communauté et défendre ses droits. D'un autre côté, la confrontation avec le monde extérieur les pousse à s'ouvrir à d'autres réalités, à s'ouvrir à la technologie, à l'économie pour acquérir les mêmes outils que le reste de la population. Cette confrontation peut dans certains cas les pousser à faire des choix qui ne sont pas désirés ou à l'inverse qui le sont, mais qui ont pour conséquence la perte des savoirs de leur communauté.

3.1.1 Le cas des Wayuus de la Guajira

Comme vu précédemment, le Guajira est une région au nord de la Colombie. Sa température est de 35 à 40 degrés (Informe socioéconomica del departemento de La Guajira, 2014, p.91). Au vu de ces conditions climatiques, cette région est considérée comme un territoire désertique. La plupart des Wayuus habitent dans la moyenne et haute région de la Guajira. Dans la région haute, la sécheresse et la pénurie d'eau sont des caractéristiques de l'environnement. Cette communauté native se caractérise par le fait de ne pas avoir d'obligations sociales, politiques et économiques entre eux (Hernandez, 2015, p.49). Cette région a été très difficile à contrôler pour les conquistadors, autant à cause des conditions environnementales qu'à cause de la résistance des Wayuus. Avec la mondialisation, les enjeux ont changé ; le territoire est devenu prometteur pour le développement grâce aux nombreuses ressources qui le composent (pétrole, charbon, gaz, etc.). La région s'est ainsi incorporée dans une dynamique de développement. Grâce à ses atouts naturels mais aussi culturels, l'écotourisme s'est ouvert à des activités économiques qui promettent un développement de la région. Bien que les infrastructures touristiques soient limitées, de nombreux touristes font le déplacement pour découvrir cet endroit. Par conséquent, les primo-natifs Wayuus ont intégré une dynamique économique. La différence devient, sur la marché touristique, un enjeu des plus redoutables (Hernandez, 2015) :

> *La mise en scène de l'« authenticité » des traditions locales ou du patrimoine immatériel s'inscrit également dans une logique de marketing territorial, qui propose un espace touristique dans lequel la diversité des populations et la différence culturelle sont des arguments d'attractivité et des ressources locales pouvant être déclinées en articles de consommation (artisanat « ethnique », productions culturelles, visites de villages, festivals de musiques ou de danses traditionnelles, parcs d'attractions...) (Cunin et Rinaudo, p.140).*

Pendant les vacances, les touristes se rendent dans la région de la Guajira pour chercher du dépaysement. Les paysages sauvages et la nature désertique sont mis à l'honneur tout comme la culture des Wayuus. Ces derniers proposent un mode de vie opposé à la modernité et plusieurs agences organisent des tours incorporant les deux facteurs. La plupart des propriétaires de ces agences sont des métis qui emploient les Wayuus comme conducteurs de voitures et guides culturels de la région. Les touristes dorment dans les maisons ou ranchs des primo-natifs Wayuus adaptés grâce à de nombreux *chinchorros,* des salles de bains artisanales

composées de seaux remplis d'eau et dans certains cas, de groupes électrogènes. Ces Wayuus, qui travaillent pour le tourisme peuvent percevoir des revenus importants qu'ils combinent avec le commerce, l'artisanat et/ou les transports. Ce tourisme contribue ainsi à l'intégration de certains membres de cette communauté dans l'économie du marché touristique.

C'est l'opinion de Christian, un jeune colombien de Bogota que j'ai eu l'occasion de rencontrer lors de mon tour à la Guajira. Nous dormions dans le même ranch d'une capacité d'une cinquantaine de personnes à Punta Gallinas. Pour Christian, le tourisme à la Guajira n'est pas problématique. Le tourisme permet aux familles Wayuus de bénéficier du développement touristique. Que ça soit en partageant leurs lieux de vie, en vendant des produits artisanaux ou en mendiant :

> *« La pauvreté dans la Guajira, c'est aussi un état d'esprit. La population fonctionne de cette manière parce que ce sont des générations et des générations avant eux qui ont manœuvré ainsi. Leurs parents ont rusé comme ça avant eux ; les grands-parents aussi, avec les moyens qui étaient à leur disposition. Les enfants de la Guajira, ne demandent pas vraiment à s'émanciper de leur condition, dans la plupart des cas, ils ne savent d'ailleurs même pas vraiment à quoi ressemble le monde extérieur à la Guajira. Ils sont habitués à vivre ainsi et ne cherchent pas à aller à l'école ou même à quitter leur lieu de vie. S'ils le voulaient, ils pourraient le faire » (Christian, colombien de Bogota, vingt-trois ans, extrait d'entretien traduit en français, octobre 2021).*

Le tourisme n'est pas une mauvaise chose pour les primo-natifs Wiwas, selon Christian, il est même bénéfique. C'est pour cela que dans de nombreux cas, ils sont présents et participent à ces circuits touristiques. Le problème de la Guajira, pour mon interlocuteur, est lié aux lois de la Colombie qui sont corrompues et qui n'aident pas la population à mettre fin à la famine. Ce sont les politiques de nutrition qu'il faut changer et remettre en question, non pas l'affluence des touristes qui viennent voir la Guajira. « Selon l'UNICEF, parmi les causes de dénutrition se trouvent la déficience des aliments en quantité et qualité, les maladies et l'attention inadéquate. « (Hernandez, 2016, p.2). Derrière ces causes, se trouvent aussi les difficultés d'accès aux aliments, le manque d'attention, l'utilisation inadaptée de l'eau et les pratiques déficientes d'alimentation. « A l'origine, ce sont des causes comme les facteurs sociaux, économiques et politiques comme la pauvreté, l'inégalité et le peu d'éducation des mères » (Ibid). Cependant, malgré la mise en œuvre de politiques de nutrition, la malnutrition persiste

dans cette région de la Guajira. La sécheresse, les changements alimentaires et les contacts avec les non-Wayuus ainsi que la fermeture des frontières colombo-vénézuélienne doivent être pris en considération selon l'auteur Hernandez.

D'abord, en ce qui concerne la sécheresse dans la région, elle est due notamment au changement climatique mais aussi à l'activité humaine qui produisent des effets environnementaux à cause de l'utilisation des énergies fossiles. Par ailleurs, la corruption du pays ne permet pas à la région de bénéficier d'assez d'argent pour intervenir correctement face à cette situation. Ensuite, en lien avec les changements alimentaires, depuis l'arrivée des Espagnols, les ressources alimentaires ont été commercialisées et détournées au détriment des habitants de la région. Avec les grandes sécheresses, dans les années septante, les fruits et légumes sauvages ont, pour beaucoup, disparus. En outre, un autre facteur explique la dénutrition de cette population ; ce sont les différentes représentations négatives qu'ils existent de cette dernière. La plupart des personnes interrogées par Hernandez, pour la majorité des fonctionnaires, attribuent la dénutrition aux comportements des mères Wayuu. Marta, créole, une des coordinatrices, du programme d'alimentation *Guajira sin jamushiri*, affirme en 2009 que : "*les mères Wayuu sont paresseuses, elles ne lavent pas les biberons, ne se nourrissent pas bien, elles aiment bien que les gens, que l'État leur donnent des aliments, elles aiment que les enfants soient malades pour recevoir l'aide*" *(Hernandez, paroles de Marta, 2009, cité dans son ouvrage en 2016, p.5).*

Lors d'une conversation avec Jessica à Mundo Nuevo, celle-ci me donne à son tour, son point de vue sur la Guajira :

> *« C'est un état d'esprit. D'ailleurs Alex vient de la Guajira mais son père a décidé de partir quand il était petit. D'ailleurs, les enfants n'attendent pas de l'eau des touristes car des aides sont mises en place plus ou moins pour ça mais ils les refusent, ils ne veulent pas conduire leurs enfants malades chez le médecin par exemple, ce n'est pas dans leur culture. Ce qu'ils veulent, c'est de l'argent. L'état avait décidé de leur construire une école et un système de communication. Ils l'ont brulée. Ils n'en voulaient pas en fait. La Guajira c'est un endroit complexe, un état avec ses propres règles. » (Jessica, colombienne, travaillant à l'accueil de Mundo Nuevo, extrait d'entretien traduit en français, octobre 2021).*

Pour finir, la fermeture de la frontière colombo-vénézuélienne ne permet plus aux Wayuus d'acheter des aliments peu chers au Venezuela et ils se voient dans l'obligation d'acheter moins à un prix plus important. Par conséquent, malgré les différentes politiques qui ont été mises en place à la Guajira comme « De cero a siempre », qui développent des lieux d'activités éducatives, des normes d'hygiène, qui distribuent aux mères des aliments ou qui soignent les enfants, les programmes nutritionnels du gouvernement sont fait dans l'urgence. Une fois rentrés chez eux, les enfants retombent souvent dans la dénutrition. Et ce, à cause de l'inégalité de l'accès aux ressources qui n'est pas traité à long terme et les démarches effectuées par des opérateurs qui sont corrompus et qui ne connaissent pas réellement la culture Wayuu (Hernandez, 2016).

Pour Christian, il ne faut donc pas bannir le tourisme de cette région, il semblerait, pour le jeune homme, que des avancements dans le développement touristique pourraient être un bon chemin pour dépasser la dénutrition de cette région, en améliorant les conditions de vie :

> *« Si on décide de bannir le tourisme dans cette région car on pense qu'il y a une dépendance malsaine des habitants, que feront-ils, ensuite ? Le simple fait de venir voir ces endroits, cela permet et faire pression et d'obliger l'état à aider ces populations. Ces gens ils vivent de ce tourisme. » (Christian, colombien de Bogota, 23ans, extrait d'entretien traduit en français, octobre 2021).*

Tristan m'a également partagé son opinion sur le Guajira lors d'un entretien formel que nous avons partagé à Mundo Nuevo :

> *« Les Wayuus sont là depuis des milliers d'années dans les déserts et ils continueront à être présents après nous. Quand il n'y a pas d'eau à la source, dans ce cas c'est grave, c'est la famine. Mais quand il y a des 4x4 et des touristes qui passent dans leur région c'est une valeur ajoutée pour eux, mais ce sont des gens qui sont adaptés à vivre dans ce milieu précaire. Ils construisent leur maison avec des matériaux du coin, s'il n'y a pas d'électricité, ils feront sans. Donc ça n'a pas tellement d'influence sur leur vie le tourisme, même si c'est super triste de les voir mendier comme ça pour certains. En plus, les Wayuus ne se sont jamais laissé faire pas les Espagnols ; ils contrôlent le trafic sur leur terrain. Ce qu'il faut plus mettre en avant à propos de ce tourisme, c'est qu'il est très inégalitaire. Il y a que quelques familles qui vont en profiter, ceux qui ont*

> *construit des Ranchs, des hostels et tous ces trucs, mais ce qui est triste c'est qu'entre eux il n'y a pas beaucoup de solidarité. » (Tristan, Français, expatrié depuis 6 ans en Colombie, extrait d'entretien, octobre 2021).*

En conclusion, depuis des siècles les Wayuus se sont battus contre les Espagnols et plus récemment se battent contre le gouvernement pour conserver leurs traditions et garder leur indépendance. Depuis quelques années, ils se battent contre les grandes sécheresses qui touchent la Colombie et plus particulièrement la Guajira. Les conséquences sur les populations sont lourdes car leur économie s'appuie en majorité sur l'agriculture. La sécheresse brûle les cultures et fait souffrir le bétail. En outre, les problèmes de malnutrition de la population s'aggravent et les enfants qui n'ont pas un accès facile à l'éducation s'installent dans des péages de fortune sur les routes de passages. Néanmoins, le tourisme leur permet une certaine soutenabilité grâce aux paysages spectaculaires et aux traditions uniques. Dans les différents points touristiques il est possible de trouver des *mochilas*, des sacs colorés mais aussi des chinchorros, des hamacs tissés par les Wayuus qui font partie intégrante de leur histoire. En outre, les lieux cultes comme Rioacha et sa réserve naturelle de flamants roses, Cabo de la Vela en bord de mer ou encore Punta Gallinas et ses dunes de sables, permettent un accroissement conséquent du tourisme et ainsi une amélioration, pour certains, de leurs conditions de vie.

Figure 45 : Vente de mochilas
Figure 46 : Photo de paysage de Cabo de la Vela
Figure 47 : Photo des chinchorros pour les touristes dans un ranch

3.2 Cultures métissées

Nous avons pu constater tout le long de ce travail que le tourisme occupe une grosse partie de l'économie colombienne. Il en permet le développement et, par conséquent, l'augmentation de la richesse du pays. Le tourisme a donc un réel impact sur la Colombie. Cependant, pour mes interlocuteurs de terrain, il y a quelques aspects plus néfastes, qu'il serait intéressant de prendre en considération. Pour ces derniers, il faudrait que le gouvernement pousse les choses vers un tourisme plus éthique qui prend en considération l'intérêt des primo-natifs et les problèmes écologiques. En effet, les crises économiques que subissent les locaux les poussent à exploiter au maximum le tourisme. Ils ne tiennent pas en compte directement les conséquences que peut avoir le tourisme et cela peut avoir un impact très fort sur l'environnement mais aussi sur les cultures.

Ces crises poussent les gens à accepter de nouvelles règles et des nouvelles manières de vivre qui ne sont pas forcément en adéquation avec ce qu'ils pensent ou bien commencent à intégrer des nouvelles manières de vivre qui peuvent leur donner envie. C'est ce que Pierre-Joseph a nommé « la modernité insécurisée ». Dans son ouvrage collectif, « La modernité insécurisée, Anthropologie des conséquences de la mondialisation », l'auteur montre les conséquences du capitalisme et les bouleversements opérés par l'avènement de la mondialisation qui impactent le quotidien des populations de plus en plus précarisées. L'anthropologue Laurent identifie trois domaines privilégiés pour la modernité insécurisée : la rupture, induite par l'attrait pour le développement, l'atermoiement entre des systèmes de pensée différents et pour finir, la défiance et ses conséquences sociales et culturelles. La modernité insécurisée dans ce contexte particulier montre le désire qu'ont certains jeunes d'une vie nouvelle mais aussi le tiraillement qu'ils ressentent entre leurs traditions coutumières et une mode de pensée plus moderne venant de l'extérieur :

> *« A Minca, par exemple, habitait un homme qui aimait faire tout comme les étrangers, vivre comme eux, faire les mêmes choses qu'eux, porter les mêmes lunettes, les mêmes vêtements et tout le reste. Il a donc appris à parler anglais, à danser comme les étrangers. Mais c'est un jeune de 21 ans et c'est souvent des jeunes qui font ce genre de choses.* » *(Alex, colombien, travaillant à l'accueil de Mundo Nuevo, extrait d'entretien traduit en français, novembre 2021).*

Lors de mes échanges avec mes interlocuteurs Alex et Jessica, ceux-ci m'ont expliqué que le problème vient de l'instabilité du pays. Il y a une part du gouvernement qui travaille sur la partie culturelle du pays et qui réfléchir à comment faire pour avoir un tourisme qui n'a pas trop d'impact sur les cultures. Pour autant, c'est un point de vue qui a peu de poids dans les décisions politiques. Surtout, l'instabilité du pays ne permet pas d'anticiper les situations, on ne peut savoir si la guerre est totalement finie ou pas, comment se passeront les élections. L'histoire pourrait encore se répéter. De ce fait, à chaque nouveau problème qui surviendra, la Colombie subira un grand déficit économique. « Par conséquent, si la paix est un besoin dans le développement du tourisme, le tourisme est lui aussi une opportunité de développement social, tant qu'il reste durable et respectueux du capital humain et environnemental » (Melgarejo, 2021, p.6). C'est ce que m'explique Eugénio lors d'une conversation à la *Candelaria* :

> *« En Colombie s'il n'y a pas de sécurité, il n'y a pas de tourisme, et donc le gouvernement doit s'intéresser à la sécurité. Pour que les gens arrivent à se sentir tranquilles et en sécurité dans notre pays. Moi, par exemple, je ne me sens pas tranquille. Je pense donc que le gouvernement doit conserver les lieux touristiques de manière la plus authentique possible mais surtout que la sécurité soit bonne car c'est super important. » (Eugénio, patron de La candelaria, finca de café et de cacao, extrait d'entretien en espagnol traduit en français, novembre 2021).*

La pandémie de la Covid-19 a été un bel exemple de cette dépendance. Le village de Minca était complétement sans vie et de nombreuses personnes ont souffert de cette situation. Outre, les centaines de morts dues au virus et aux soins de santé inefficaces du pays, les conséquences économiques ont été désastreuses :

> *« Finalement on a pu voir pendant la crise du coronavirus que Minca est un village mort sans touristes. Ou on ne pouvait plus vivre normalement car toutes les personnes étaient dépendantes du tourisme et de son économie. Monsieur Eugenio peut survivre lui, car il a ses cultures de café et peut donc les vendre dans un autre endroit mais ce n'est pas le cas pour tout le monde, c'est un équilibre qu'il faut arriver à avoir. » (Alex, colombien, travaillant à l'accueil de Mundo Nuevo, extrait d'entretien traduit en français, novembre 2021).*

Les conditions de vie liées à l'économie des Colombiens par rapport au reste du monde sont d'ailleurs des sujets qui reviennent très souvent sur la table. Les gens qui travaillent dans l'hostel vivent dans des conditions différentes de celles des touristes qui le fréquentent. Les chambres sont plus rudimentaires, ils n'ont pas beaucoup d'argent, ils travaillent six jours sur sept pour subvenir à leurs besoins mais aussi à ceux de leur famille. Le lodge est très proche des standards européens tout comme les autres hôtels dans lesquels j'ai pu me rendre. Par contre, lors de mon terrain, je vivais avec le staff dans la partie haute de l'hostel et les conditions de vie sont très différentes. L'endroit n'est pas décoré, les murs sont vieux, il fait humide. Alicia et Alex, qui sont frère et sœur, dorment ensemble dans une petite chambre, les douches sont à l'eau froides à l'inverse des douches du reste de l'hostel. Leur seule solution, c'est de travailler et d'économiser. De nombreuses personnes vivent d'ailleurs avec les *« abuelos »,* ou les *« viejos »*, traduction des grands-parents, dans la maison et mélangent ainsi les générations. En outre, il y a une vraie différence entre les attentes des touristes occidentaux et les manières de vivre dans la région. Il a cette tension entre les deux mondes qui se croisent et qui s'entrechoquent même dans des lodges écoresponsables ou des hostels. Alex, Jessica, Luz et Alicia, employés à Mundo Nuevo, sont parfaitement conscients de leur situation et de leur condition. Ils savent qu'elle n'est pas la même que celle des européens qui se rendent dans l'hostel. Ils connaissent leur monnaie mais aussi sa valeur. Ils parlent souvent de leur condition de vie ; le simple fait d'être Latinos ne leur permet pas de se rendre facilement aux Etats-Unis, ils doivent avoir un visa même pour 90 jours ce qui n'est pas le cas pour les Européens par exemple. Ils aimeraient partir travailler en Amérique ou en Europe mais c'est presque impossible.

Les Colombiens qui travaillent à Mundo Nuevo sont des gens qui sont tout le temps en contact avec le monde qui les entoure grâce au passage des touristes. Ils savent très bien comment fonctionne l'Europe, les Etats-Unis et sont très au courant de leur situation sociale et économique comme dit précédemment. Ils m'expliquent qu'ici les parents dépendent de la situation économique de leurs enfants. Dès lors, certains plus que d'autres ne gagnent pas grand-chose pour leur propre compte car ils envoient une grande partie de l'argent à leur famille. Alex, par exemple, est en train d'économiser pour faire des travaux dans sa nouvelle maison. Le soir il prenait le temps de me décrire des différentes pièces qu'il y aurait, dont la chambre de sa mère. Il porte une attention particulière à celle-ci. Pour lui, c'est important, elle l'a aidé tout le long de sa vie, c'est à lui de faire de même. Pour autant, Alex m'explique avoir la chance que ses parents ne soient pas complétement dépendants financièrement de lui. Cela

veut dire qu'il a la possibilité de faire des économies et d'investir, ce qui n'est pas le cas des autres membres du personnel.

Les autres parlent très souvent de leur situation économique et sociale mais surtout d'un désir d'émancipation. Ils réfléchissent à leur futur et aux possibilités qui s'offrent à eux pour réussir et s'émanciper de leur condition. Ils parlent de partir vivre en Europe pour accumuler de l'argent et ensuite revenir en Colombie, quelques années plus tard, vivre auprès de leur famille. Parfois, ils plaisantent et disent qu'ils aimeraient trouver un européen comme campagne/compagnon pour avoir de meilleures conditions de vie :

> *« Ce soir-là, j'étais au comptoir de la réception, je travaillais sur mon ordinateur tout en écoutant les conversations autour de moi. Les menuisiers travaillant sur la partie haute de Mundo Nuevo, venaient d'arriver pour manger. Nous n'avions pas encore eu l'occasion de beaucoup échanger car leur accent est fort et j'ai du mal à comprendre l'ensemble des conversations. Ils ont toujours été bienveillants et sympathiques en ma compagnie. Ce soir-là, je les entends discuter de moi. Ils se posent des questions sur qui je suis. Ils savent que je travaille ici depuis un petit moment, mais ne connaissent pas beaucoup plus de ma personne. Je les écoute questionner Jessica sur mes origines et mon âge. Ils apprennent alors que je viens de Belgique. Le plus âgé de tous travaille avec son fils de 16 ans, il se retourne vers lui et crie en rigolant « Elle devrait sortir avec toi, mon fils » (Extrait de terrain, septembre 2021).*

Pour Jessica :

> *« J'ai rencontré beaucoup de gens ici, je me suis fait des amis. Ils m'ont déjà proposé de partir en Europe avec eux pour venir travailler. J'aimerais bien mais c'est compliqué. Je ne parle pas le français, très peu d'anglais, je n'ai pas beaucoup d'argent, je ne pourrai pas me payer l'avion, ni le passeport. J'aimerais bien, mais c'est compliqué » (Jessica, colombienne, travaillant à la réception de Mundo Nuevo, extrait d'entretien traduit en français, octobre 2021).*

Ce désir d'émancipation par le biais du principe migratoire a été développé par Pierre-Joseph Laurent dans son livre « Amour pragmatique ». Dans cet ouvrage, l'anthropologue parle des ruses qui se mettent en place face au manque de perspectives, dans l'île du Cap-Vert. De plus en plus d'habitants décident de migrer aux Etats-Unis afin d'ouvrir le chemin migratoire à leur

famille, ce qui leur permettra de subvenir aux besoins de ceux restés sur place. C'est ce que l'anthropologue appelle le capital migratoire. Ils l'entretiendront de génération en génération, ce qui impliquera de recourir à certaines pratiques de la parenté au service de ce capital migratoire. (Laurent, 2018). C'est d'ailleurs ce que me disait aussi Alex qui devrait partir l'année prochaine en France, travailler dans le restaurant d'un jeune homme qu'il a connu ici. Il m'explique qu'il y resterait neuf mois le temps de se faire de l'argent pour envoyer à sa famille et pour investir personnellement. Si cela lui plait, il essayera de rester en France, sinon il rentrera au pays vivre avec sa mère. Lorsque j'ai quitté mon terrain, il avait acheté son passeport et cherchait à commander une valise et des habits. Mais la réalité parait plus difficile que prévu. En effet, les dernières nouvelles que j'ai eues de lui me faisaient savoir qu'il ne pouvait pas rentrer en Europe à cause du vaccin à la Covid, qui ne serait pas similaire entre les deux continents.

En outre, les Colombiens pensent le tourisme comme un bon créneau pour le développement du pays. De ce fait, des ruses et stratégies se mettent place pour bénéficier des avantages comme nous avons pu le voir précédemment dans ce travail. Lors de mes échanges avec Alex, celui-ci m'a expliqué que de son point de vue, c'est ce qui fait aussi la force des Colombiens, ils arrivent à prendre les différents bénéficies possibles face à chaque situation :

> *« Je pense simplement que les gens mettent en place énormément de choses pour le tourisme dans le but de donner une meilleure image de la Colombie, de répondre à la demande. Le village Awindua par exemple, est un bon moyen de faire venir des gens à Mundo Nuevo mais c'est comme ça partout. C'est ce qui rend les Colombiens intelligents, ils donnent aux étrangers ce qu'ils veulent voir. » (Alex, colombien, travaillant à l'accueil de Mundo Nuevo, extrait d'entretien traduit en français, novembre 2021).*

Le touriste cherche à voir ce qu'il a toujours imaginé voir et désire croire à l'authenticité de sa découverte. Les images que l'on a du monde proviennent des explorateurs, des écrivains, des voyageurs, des reporters, des photographes qui ont diffusé nombre de leurs travaux sur l'exotisme et ont alimenté, à leur manière, l'idéologie touristique. Avec l'essor d'internet, le tourisme est omniprésent sur la scène internationale, et ce, « en évoquant de manière pittoresque et sensationnelle les lieux et les peuples qu'elle propose à la consommation, l'imagerie touristique façonne non seulement la demande touristique, mais aussi l'offre, car dès le moment

où ce créneau paraît plus lucratif que le secteur économique primaire, les gens essaient comme ils le peuvent de se conformer à ce que l'on attend d'eux. Les images reçues, comme on dit les « idées reçues », modèlent les goûts et les attentes. L'authenticité étant une valeur particulièrement demandée, la promotion touristique se charge de la mettre en avant et, au besoin, de la réinventer » (Amselle 2005 ; Doquet 2006 ; Salazar 2005 cité par Colleyn et Devillez, 2009, p.586).

3.3 Culture touristique

Dans cette dernière partie de travail, je vais me concentrer sur ce que Brendan Canavan appelle la *culture touristique* (Canavan, 2016, p.230). La culture touristique est le résultat de la rencontre entre la culture de l'hôte et la culture de la personne invitée. Avec d'une part la culture qui accueille, qui partage ses arts, son artisanat, sa langue, ses rôles traditionnels et celle qui est accueillie, influencée par son milieu naturel. Cette interaction des cultures peut permettre la création et l'évolution d'une nouvelle culture dite « la culture touristique ». Certains produits artisanaux au vu de leur style changer, puisque ces derniers étaient destinés à l'origine à un public extérieur mais ont été intégré dans la culture locale (Markwinck, 2001). Le tourisme est devenu une partie intégrante de la culture colombienne et « la confrontation avec les étrangers est une composante centrale dans la définition de l'identité et de l'authenticité ethnique » (Canavan, 2016, p.232). Le tourisme fait partie de la vie quotidienne et devient une démonstration authentique de la vie locale. Par ce bais, les cultures évoluent avec l'influence des nouveaux aspects culturels présents dans les cultures invitées.

Bien que de nombreux changements ont été présentés de manière négative dans ce travail pour les communautés natives notamment, de nombreux apports financiers et sociaux peuvent, néanmoins, être apportés à ces dernières. Le tourisme permet de réinterpréter et de récréer du sens. Des savoirs et des produits culturels peuvent être créés, réinventés, pensés pour la consommation des touristes et devenir des parties intégrantes de la culture du pays. Les touristes, par leur présence, leurs attentes et leurs désirs d'exploration culturelle vont contribuer à la mise en place d'une nouvelle culture. La participation de plus en plus active des touristes et la collaboration avec des producteurs du développement de pratiques touristiques va revigorer la culture locale. « Le tourisme est alors générateur dans la mesure où il conduit à la

création et à la recréation de nouvelles significations pour les objets et les pratiques culturelles » (Canavan, 2016, p.234).

La société va s'adapter à une nouvelle routine pour accueillir les touristes à la haute saison et à l'inverse, la culture touristique va contribuer à l'évolution de la société. La nature de cette relation, impliquant des interactions sociales, permet aux destinations de se développer de manière multiculturelle, ouvertes d'esprit et plus tolérantes. Amselle met en exergue que « toutes les sociétés sont métisses et que le métissage est le produit d'entités mêlées » (Amselle, 2000, p.210). De ce fait, la globalisation n'est pas le résultat d'une homogénéisation du monde. Au contraire, elle serait un phénomène « plurivoque, multiple, poly-centré, contradictoire, paradoxal et déjà ancien » (Bréda, Deridder, Laurent, 2013). De ce fait, « le défi actuel n'est pas de parvenir à se détacher complétement de la modernité mais de permettre une rencontre, un dialogue et un enrichissement entre les différents savoirs, chacun ayant la même importance et la même pertinence » (Gudynas, 2011, p.37).

La culture touristique permet la conservation et l'amélioration des ressources culturelles et naturelles et donc permet la durabilité de celles-ci. La société contemporaine et les savoirs traditionnels ne s'opposent donc pas nécessairement l'un à l'autre, ils doivent utiliser des éléments adaptés à leurs objectifs (Gudynas, 2011). Pour autant, cette évolution doit se faire par le bais d'une situation d'équilibre entre les deux cultures, qui seraient en mesure d'échanger et de partager sans que l'une prenne totalement le pas sur l'autre (Canavan, 2016).

Lors d'un de mes voyages, j'ai eu l'opportunité de discuter avec Edysone. C'est un colombien de Medellin qui voyageait avec sa compagne dans tout le nord du pays, au cœur de la région des Caraïbes. Il a été la première personne avec qui j'ai abordé le thème du tourisme, ce qui deviendra ensuite la problématique de mon mémoire :

> *« Le tourisme il faut faire un peu attention, que ça ne dénature pas tout, et en même temps, moi je trouve ça bien pour le pays. Cela permet de rencontrer du monde, de découvrir des paysages, de voyager. Mais aussi de faire vivre les habitants, de partager avec eux. Nous, on voyage dans notre propre pays et ça fait du bien de discuter avec des gens qui viennent de partout dans le monde, on apprend plein de choses sur eux, sur leurs cultures. Puis c'est une réelle rentrée économique pour le pays. J'aime bien ce mélange culturel ! » (Edysone, colombien, trentaine d'année, extrait d'entretien traduit en français, aout 2021).*

Les interactions entre les hôtes et les touristes permettent, en outre, de stimuler la créativité commerciale. Une grande partie de l'activité touristique est ancrée dans les cultures traditionnelles, basée sur la qualité des paysages et sur les productions de souvenirs s'inspirant de « tous les arts traditionnels, de l'artisanat et du patrimoine culinaire » (Canavan, 2016, p.245). Cet esprit est motivé par la demande touristique et les revenus sont générés par ces différents produits qui encouragent les nouveaux artisans et/ou entrepreneurs à développer leur culture.

Pour autant, l'évolution d'une culture touristique peut évoquer un sentiment ambivalent pour certains résidents à l'égard du développement. Ils sont craintifs par rapport aux changements culturels trop prédominants et aux modes de vies qui évoluent. Cette capacité d'adaptation et de créativité peut menacer de dénuder ou de déplacer la culture locale et inversement un déclin touristique trop soudain peut également entraîner la perte de cette culture, comme je l'ai analysé précédemment.

L'histoire du tourisme est une histoire de regard dirigé vers l'autre et par conséquent aussi un regard retourné vers soi. « Le tourisme, la prise d'images documentaires et l'anthropologie sont historiquement liés puisqu'ils font partie de l'expansion de l'Occident. Un fait paraît d'ailleurs incontournable : ce sont toujours les mêmes qui visitent et les mêmes qui sont visités » (Crick 1989, Bruner 1989 cité par Colleyn et Devillez, 2009, p.583).

4. CONCLUSION

Pour conclure, ce travail intitulé « L'influence du tourisme sur les imaginaires et les cultures dans la région des Caraïbes, en Colombie » s'est focalisé sur trois grands axes ; les imaginaires, le tourisme et les cultures, que j'ai pris la peine de développer pour répondre, au mieux, à ma problématique.

Je me suis ainsi, premièrement intéressée à l'attrait des touristes pour la région et les imaginaires qui en découlaient. J'ai classifié les imaginaires en trois catégories bien distinctes ;

D'abord, je me suis penchée sur les imaginaires liés à la mixité culturelle en lien avec l'histoire, le mélange des cultures, des origines et des différentes manières de percevoir le monde et ses ressources. Le métissage s'est développé à l'intérieur de tout le pays via la colonisation, les migrations liées à la guerre, les voyages. Et les différents modes de vie et d'actions ont dû cohabiter. L'extraction des ressources à grande échelle depuis la colonisation, l'extension des cultures et des mines actuelles ont changé et bouleversé le pays tout entier et l'ont plongé dans un contexte socio-économique difficile. Ces différents rapports de domination ont perturbé les modes de vies et l'organisation du pays, ce qui provoque aujourd'hui un grand changement au détriment de la culture colombienne. Ces sociétés ont de tous temps été représentées comme des sociétés « primitives », n'étant pas intéressantes en ce qui concerne leur environnement naturel et culturel.

Je me suis ensuite, intéressée à l'image négative véhiculée sur la Colombie. A cause de l'essor du narcotrafic et des conflits armés, la dangerosité du pays a été de tout temps sur le devant de la scène. En effet, la guerre entre les FARC, les paramilitaires, les mafieux et le gouvernement mais aussi la production de la marijuana et ensuite de la coca ont rendu le pays dangereux. Les images négatives de cette insécurité nationale ont été diffusées dans le monde entier et on a déconseillé aux touristes de s'y aventurer. Les médias ont tenu un rôle important dans la création de cet imaginaire qui affecte le tourisme au niveau national mais aussi international. Une fois la situation devenue plus calme, le tourisme a dû se faire une place dans la vie des locaux pour espérer une relance socio-économique de l'ensemble du pays. Pour autant, la politique reste toujours corrompue dans le pays et très instable. Cette dernière peut déraper à

tout moment et plonger le pays dans une grande insécurité, ce qui aurait un impact sur le tourisme et par conséquent, sur l'économie et sur la vie des locaux.

En ce qui concerne finalement les imaginaires contemporains, j'ai développé la question de la différence et de l'exotisme. Je me suis penchée sur la vision que pouvaient avoir les touristes des locaux, en particulier, des primo-natifs. J'ai pu constater un désir dans le voyage de rencontrer « cet autre » qui fascine. Pour ce faire, j'ai analysé le célèbre tour de la Cité Perdue, qui implique d'une certaine manière la confrontation singulière entre des touristes et l'environnement des primo-natifs, tout en faisant un détour par l'histoire et un parallélisme avec ma situation de terrain à Mundo Nuevo qui inclut certains membres de la communauté des Wiwas.

Le deuxième chapitre développe la problématique du tourisme. Dans ce chapitre, j'ai mis en lumière la relation que ce tourisme pouvait avoir avec la population locale incluant les communautés primo-natives et les communautés métis, pour après coup, me focaliser sur les pratiques touristiques et enfin terminer avec un point sur l'économie informelle du pays.

En ce qui concerne les communautés primo-natives, j'ai constaté que les retombées économiques les concernaient également. Certains membres de ces dernières organisent des tours touristiques, comme celui de la Cité Perdue, pour intégrer un processus de marchandisation de leur culture et de leurs lieux de vie et ainsi leur permettre une réappropriation des anciens territoires. Les différentes agences, tenues ou non par des primo-natifs, permettent des expériences en contact direct avec au moins une personne issue de la communauté. Les demandes touristiques leur imposent d'ailleurs une sorte d'idéal typique indigène. Cette situation permet de comprendre que le patrimoine de ces communautés est vu comme une ressource économique et que celles-ci sont obligées d'entrer dans ce système pour permettre de garder une certaine indépendance socio-économique. Tous ne sont pas favorables à ces échanges monétaires et certains luttent pour réclamer une valorisation plus importante de leurs ressources et de leur culture. Ces communautés sont donc prises dans un processus binaire, qui inclut leurs modes de fonctionnement avec ceux du reste du monde, auxquels ils sont inévitablement confrontés.

En lien avec les communautés métisses, j'ai pu remarquer que l'influence du tourisme paraissait être une aubaine pour sortir des nombreux acteurs d'une situation économique difficile. C'est

pourquoi de nombreuses infrastructures se construisent pour répondre à la demande grandissante. En outre, des services sont offerts pour faciliter la vie des touristes dans la région. Ces services, comme les nombreuses moto-taxis qui conduisent les clients, permettent de subvenir aux besoins des locaux. De nombreux mécanismes se mettent en place pour faire bénéficier différents secteurs comme l'artisanat, la restauration etc. J'ai, dans la suite, analysé la situation du parc Tayronna qui montre une réalité différente pour les locaux. Ceux-ci ont été considérés comme des colons car ils n'étaient pas natifs du lieu. N'ayant pas de marqueurs ethniques, ils ne pouvaient pas, dans ce cas, permettre de faire le lien avec un culture ancestrale qui serait en harmonie avec cet environnement. A la place de ces locaux, le gouvernement va proposer les terres à des agriculteurs qui s'engageront à maintenir la zone exempte des cultures de coca présentes dans la région. La nature est prise dans de nombreuses pratiques de marchandisation qui se prétendent souvent éco-responsables pour répondre à une demande grandissante de la part des touristes.

Ma seconde thématique dans ce chapitre est la thématique des pratiques touristiques mises en place face aux différents imaginaires dont la Colombie a hérité. Les locaux vont mettre en place des stratégies pour reconstruire une image valorisante de leur pays. Pour ce faire, les campagnes publicitaires vont transformer les idées préconçues en réelles opportunités. La promotion touristique va jouer un rôle central dans la production d'une nouvelle identité pour le pays. En outre, la glorification du patrimoine grâce à la grande diversité de paysages et de cultures dont dispose la Colombie va permettre une grosse attractivité. Les locaux vont mettre un point d'honneur à ce que les touristes ne manquent de rien. La communication est un élément fort qui met en lumière la dimension exotique du pays et qui permet d'attirer l'attention des voyageurs. Pour finir ce chapitre, l'ouverture au shamanisme via le cas de l'ayahuasca permet aux touristes une participation plus rapprochée avec la culture « indigène », et ainsi de vivre une expérience hors du commun. C'est dans ce cadre que le tourisme chamanique se développe, s'inscrivant dans une filière économique, sous un chapeau traditionnel.

Ma dernière thématique du chapitre nommé « Le tourisme » est l'économie informelle. L'économie informelle se développe en marge de la légalité économique. Cette économie est non-officielle et donc pas comptabilisée. On y retrouve les différents services à l'initiative des vendeurs de rue, qui interpellent et séduisent leurs clients avec des *piropos,* mais aussi des ruses, que je développe grâce au cas des Wayuus de la Guajira, qui entretiennent des relations singulières avec le tourisme, pour le transformer –in fine- en opportunités. Tout comme la vente

de coca qui est très répandue dans la région indépendamment de sa symbolique première. Et pour finir, le tourisme sexuel est bien présent dans cette économie et permet à des personnes pauvres de sortir de leur condition.

Dans le dernier chapitre, je m'intéresse à la question des cultures et plus précisément, à l'impact que le tourisme a sur les cultures. Je commence ce chapitre avec les cultures des primo-natifs qui, en s'ouvrant au monde extérieur perdent peu à peu leurs savoirs. L'arrivée des nouvelles technologies et des différentes cultures engendre le désintérêt de la nouvelle génération pour le schéma classique de ses parents. Les personnes se retrouvent alors dans des situations d'entre deux. En outre, vu l'engouement particulier pour les peuples dits « primitifs », ces derniers deviennent une source d'attraction qui modifie finalement la manière de se percevoir eux-mêmes. J'ai, dans ce chapitre, pris le peine de faire un point spécial sur la communauté des Wayuus de la Guajira qui, ont dû s'incorporer dans cette dynamique de développement. Pour finir, je me suis focalisée sur l'influence du tourisme sur les cultures des métis. Celles-ci, confrontées au tourisme et aux touristes, changent et se transforment. L'instabilité du pays ne permet pas de prendre des mesures efficaces et durables et des moments de crise comme la pandémie de la Covid-19, ont des conséquences désastreuses. En outre, l'attrait pour les conditions de vie des Européens pousse les colombiens à s'émanciper de leur mode de vie, et/ou de leur pays. Enfin, la dernière partie de ce travail se concentre sur la culture touristique en général et montre les différents avantages qu'il y a à la rencontre entre une culture accueillante et une culture accueillie.

C'est, par le bais de toutes ces analyses, que j'ai pu répondre à ma question de recherche initiale qui était de s'intéresser à « L'influence du tourisme sur les imaginaires et les cultures colombiennes dans la région des Caraïbes, en Colombie ». C'est, finalement, grâce à cette expérience singulière qu'est mon terrain que j'ai pu exécuter mon mémoire, en tant qu'anthropologue, à mon échelle, en étant en quelque sorte un visiteur pour mes interlocuteurs, et en contribuant aux différents changements socio-culturels que j'ai pu analyser.

Finalement, l'anthropologie ne serait-elle pas la plus haute forme du tourisme ?

BIBLIOGRAPHIE

Abélès Marc, « Anthropologie de la globalisation », Paris, Payot, 2012 (2008)

Amirou Rachid, « Imaginaire touristique et sociabilités du voyage », Paris, Presses universitaires de France, 1995

Amselle Jean-Loup, « La globalisation. « Un grand partage » ou mauvais cadrage ? », l'Homme, Paris, Flammarion, 2000

Amselle J-L, « L'art de la friche. Essai sur l'art africain contemporain », Paris, Flammarion, 2005

Amselle J-L, « Le tourisme chamanique en Amazonie », in Etudes, 2014, url : https://www.cairn.info/revue-etudes-2014-2-page-33.htm

Augé Marc, « Pour une anthropologie des mondes contemporains », Paris, Flammarion, 1994.

Augé, M, « L'impossible voyage. Le tourisme et ses images », Paris, Rivages Poche-Petite Bibliothèque. 1997

Augé, M, « *Disneyland e altri nonluoghi* », Torino, Bollati Boringhieri, 1999

Bandelier Georges, « La situation coloniale : approche théorique », dans cahiers internationaux de sociologie, 1951

Bernard Jean-Charles, « Ayahuasca : l'importance du cadre et de l'intention lors de prise de psychédéliques », Psychotropes, 2016, url : https://www.cairn.info/revue-psychotropes-2016-2-page-81.htm

Boccara Guillaume et Ayala Patricia, «La nacionalización del indígena en tiempos de multiculturalismo neoliberal», The Journal of the Internacional Association of Inter-American Studies, 2011, url: http://www.interamerica.de/ volume-4-2/boccara_ayala/

Botero, Dollfus, « Territorialité et conflits dans la Sierra Nevada de Santa Marta », l'espace géographique, 1987

Bréda Charlotte, Deridder Marie, Laurent Pierre-Joseph, «La modernité insécurisée - Antropologie des conséquences de la mondialisation», Academia, 2013

Brennan D, « What's Love got to do with it ? Transnational Desires and Sex Tourism in the Domenican Republic », Durham/Londres, Duke University Press, 2004

Bruner, e. m, « Of Cannibal, Tourists and Ethnographers », Cultural Anthropology, 1989

Bureau international du travail, « Le dilemme du secteur non structuré », Rapport du Directeur général à la 78° Conférence Internationale du Travail, BIT, Genève, 1991

de L'Estoile Benoît. « Le Goût des Autres, de l'Exposition coloniale aux Arts premiers », Paris : Flammarion, 2007

Caicedo-Fernandez Alhena, « Les nouveaux yajeceros urbains », Civilisations, url : http://journals.openedition.org/ civilisations/3239

Cámara de Comercio de La Guajira, « Informe socioeconómico del Departamento de La Guajira 2013 », Riohacha, 2014

Canavan Brendan, « Tourism culture: Nexus, characteristics, context and sustainability », tourism management, 2016

Cravatte Céline, « Anthropologie du tourisme et l'authenticité, catégorie analytique ou catégorie indigène », dans Cahiers d'études africaines, n° 193-194, 2009

Cavalli-sforza, « Gènes, peuples et langues », Paris, 1996 et Odile Jacob, nouvelle préface : Storia e geografia dei geni umani » Milano, Adelphi, 1997

Colleyn Jean-Paul et Devillez Frédérique, « Le tourisme et les images exotiques », dans cahiers d'études africaines, 2009

Cousin Saskia, « L'identité au miroir du tourisme. Usages et enjeux des politiques de tourisme culturel *»,* thèse doctorale, sous la direction de Marc Abélès. École des hautes études en sciences sociales, EHESS Paris, 2003

Crick M, 1989 « Representations of International Tourism in the Social Sciences: Sun, Sex, Sights, Saving, and Servility », Annual Review of Anthropology, 1980

Descola Philippe, « Par-delà nature-culture », Paris, Gallimard, 2005

Doquet A, « Construire l'authenticité mandingue : les balbutiements du tourisme dans le Mande », L'Afrique des associations, Paris, Karthala, 2006

Detienne M, Vernant J-P, « Les ruses de l'intelligence. La métis des Grecs, Paris, Flammarion, 1974

Dupuis David, « De la liane à la croix en Amazonie péruvienne », dans édition de l'EHEES, 2017, url : https://www.cairn.info/revue-archives-de-sciences-sociales-des- religions-2017-2-page-279.htm

Fernadez Julian, « Conflits et controverses autour de l'adoption des normes internationales de contrôle de stupéfiants : les usages de la feuille de coca en Colombie » Hal open science, 2018, url : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01841456

Floymont Clarisse, « L'ayahuasca aujourd'hui, réalité traditionnelle ou construction moderne », travail pour le cours LANT2055, UCL, année académique 2020-2021, décembre 2020

Floymont Clarisse, « Une altération du rapport au monde – Gestion des ressources : Entre monoculture et extraction : Gestion intensive des ressources, triomphe de la puissance humaine ou catastrophe environnementale ? », travail théorique d'anthropologie, Jury, UCL, année académique 2020-2021, juin 2021

Forget Marie, Guilbert Martine, Silvia Cecilia Carrizo, « La territorialisation en argentine des activités tournées vers l'exportation (mine, hydrocarbures, agriculture) : entre conflits et co-production socio-spatiale », Presses universitaires de Bordeaux, dans les cahiers d'Outre-Mer, 2018, url : https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-d-outre-mer-2018-2-page-249.htm

Foucault M, « L'herméneutique du sujet », Paris, Seuil, 2001

Galeano Eduardo, « Les veines ouvertes de l'Amérique : Une contre-histoire », Paris librairie Plon, collection « Terre humaine, 1981

Gil C, « Etnografía de las organizaciones de la venta informal de la calle en Santa Fe de Bogotá », Bogotá, Universidad Nacional, 1998

Goldman Michael, « Constructing an Environmental State: Eco-governmentality and other Transnational Practices of a 'Green' World Bank», *Social Problems*, 2001, url: 10.1525/sp.2001.48.4.499

Gravari-Barbas Maria et Graburn Nelson, « Imaginaires Touristiques », 2012, Revue Internationale Interdisciplinaire de tourisme, 2012, Url : http://journals.openedition.org/viatourism/1178

Gudynas Eduardo « Développement, droits de la nature et bien vivre : L'expérience équatorienne », La découverte, 2011, url : https://www.cairn.info/revue-mouvements-2011-4-page-15.htm

Guilland, Marie-Laure, « Etre ou paraitre indien, les enjeux de la reconnaissance esthético-touristiques pour les populations indigènes de Colombie », Rita, 2013. Url : http://www.revue-rita.com/race- culture/marie-laure-guilland.html

Guilland Marie-Laure et Diana Ojeda, « Indígenas "auténticos" y campesinos "verdes". Los imperativos identitarios del turismo en Colombia", dans cahiers des Amériques latines, 2012, url: https://journals.openedition.org/cal/2689

Guy Emmanuel, « Ce que l'art préhistorique dit de nos origines », Flamamrion, 2017

Hernández Lopez Karen, « Une expérience de voyage éco et ethno-touristique chez les Wayuu. Témoignage et analyse », 2015, url : http://elohi.revues.org/467

Hernández Lopez Karen, « La crise de la dénutrition chez les Wayuu », Regards sur la santé, Open Edition Journal, 2016

Hill Collins, « New Commodities, New Consumers. Selling Blackness in a Global Marketplace, *Ethnicities*, vol. 6, n° 3, 2006.

Joeck Samantha, « Les piropos, flatterie ou harcélement ? La perception des rapports de genre dans les espaces publics en Colombie », Médecine et Hygiène, Déviance et Société, 2021, url : https://www.cairn.info/revue-deviance-et-societe-2021-1-page-115.htm

Laugrand Frédéric, « Les autochtones et le Québec », 2013, Presses de l'Université de Montréal

Laurent Pierre-Joseph, « Une association de développement en pays mossi. Le don comme ruse. Paris, Editions Karthala, 1998

Laurent P-J, « La modernité insécurisée. Anthropologie des conséquences de la mondialisation », Academia-L'Harmattan : Louvain-la- Neuve 2012, p. 77-108 http://hdl.handle.net/2078.1/155869

Latour Bruno, « Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique », La découverte, Paris 2016

Levi-Strauss Claude, « Race et histoire », 1952

Lloyd, R, Clark, T, « The City as an Entertainment Machine, Prepared for presentation at the annual meeting of the American Sociological Association», The University of Chicago, 2000

Losonczy Anne-Marie et Mesturini Cappo Silvia, «Introduction», Civilisation, 2013 url: http://journals.openedition.org/ civilisations/3265

Lumsdon Les et SWIFT Jonathan, « Tourism in Latin America », London, 2001

Melgarejo Angie « La rôle du patrimoine culturel et des conflits armés dans la transition vers l'écotourisme en Colombie, à travers l'étude de cas de la communauté de Lejanias (Municipalité Meta-Colombie), UPEAT, Institut Toulouse, 2021

Mendoza Pilar, « Les vendeurs de la carrera Séptima à Bogota », CIST2014 - Fronts et frontières des sciences du territoire, Collège international des sciences du territoire (CIST), Paris, 2914

Ministerio de comercio industria y turismo, « Plan Sectorial de Turismo », 2017

Ministère de l'économie, des finances et de la souveraineté industrielle et numérique, 2020

Mon Voyage en Colombie, « Visiter Minca, Sierra Nevada de Santa Marta », 2019, url : https://monvoyageencolombie.com/visiter-minca-sierra-nevada/

Novaes Clara, Taïeb Olivier, Moro Marie-Rose, « L'expérience urbaine de l'ayahuasca au Brésil », in Chimères, 2012, url : https://www.cairn.info/revue-chimeres-2012-3-page-169.htm

Rauch André, « Le tourisme ou la construction de l'étrangeté », 2002, Ethnologie française, Vol. 32

Rist Gilbert, « Les enjeux critiques de l'après-'développement', Repenser le développement et la coopération internationale », État des savoirs universitaires, Paris, 2003.

Rojas-mix, « América imaginaria », Lumen, 1992

Rojeck Chris y urry John, "Traveling Cultures: Transformations of travel and theory", Routledge, 1997.

Rolland Denis, « La Colombie aujourd'hui vue par la presse colombienne, Paris », l'Harmattan, 2007

Said E, L'Orientalisme. « L'Orient créé par l'Occident », Paris, Le Seuil, 2005 (1re éd. 1978).

Salazar, Noel B. « Tourism and Globalization : "Local Tour Guiding" », *Annals of Tourism Research,* 2005

Salazar Noel B., « Tourism Imaginaries: A Conceptual Approach », Annals of Tourism Research, vol.38, 2012

Salazar Noel B. et GRABURN Nelson, «Tourism imaginaries: anthropological approaches», New York, Berghahn books, 2014

Simon Lionel, « Interfaces et périphéries. Représentations, rapports sociaux et (re)production de la société chez les Wayùu de Colombie ». Dans: Charlotte Bréda, Marie Deridder, Pierre-Joseph Laurent, « La modernité insécurisée : Anthropologie des conséquences de la mondialisation », Academia-L'Harmattan, 2012.

Staszak Jean-François, « L'imaginaire géographique du tourisme sexuel », L'information géographique, 2012, url : https://www.cairn.info/revue-l-information-geographique-2012-2-page-16.htm

Stépanoff Charles, « Les hommes préhistoriques n'ont jamais été modernes », Editions de l'EHESS, 2018, url : https://www.cairn.info/revue-l-homme-2018-3-page-123.htm

Paolo israel, « Acheminement vers la parole unique, autour du débat sur les langues en danger », Cahier d'études Africaines, 2001, url : https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.123

Pineros sairi t., « Imaginaire géographiques et pratiques touristiques : le cas de Carthagène des Indes, Colombie », Université Paris, Panthéon Sorbonne, 2018

Villoro Luis, « L'altérité inacceptable » dans La rencontre des imaginaires : entre Europe et Amériques », Paris, Éd. l'Harmattan, 1993

WANG, N, « Tourism and Modernity: A Sociological Analysis », Oxford, Pergamon Press, 2000

Yu Shu et Dana Vorisek, « Cinq raisons de s'inquiéter sur le poids de l'économie informelle », Banque mondiale.org, Opinions, 2021, url : https://blogs.worldbank.org/fr/voices/cinq-raisons-de-sinquieter-du-poids-de-leconomie-informelle

Annexes

Figure 1, carte issue d'internet, source : https://bkpk.me/in-colombia-how-to-visit-tayrona-national-park-in-one-day/

Figure 2, carte issue d'internet, source : http://www.carte-du-monde.net/pays-1179-carte-regions-colombie.html

Figure 3 : photos dans la Sierre Nevada, production de viande vendues par les locaux, aout 2021, Clarisse Floymont

Figure 4 : photos prises dans la Sierre Nevada, production de viande vendues par les locaux, aout 2021, Clarisse Floymont

Figure 5 : photos prises dans la Sierre Nevada, production de viande vendues par les locaux, aout 2021, Clarisse Floymont

Figure 6 : Graphique représentant les thématiques les plus médiatisées sur la Colombie à la télévision française entre 1980 et 1989, Pineros, 2018, source : INA, classification faite par l'auteure.

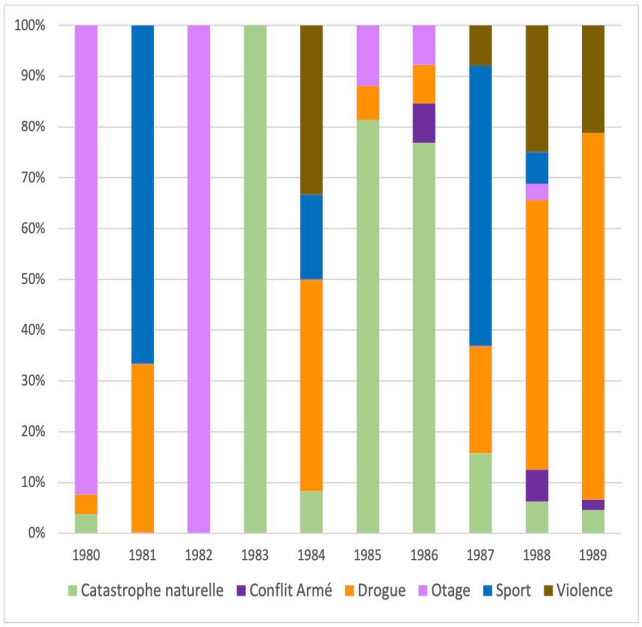


Figure 7 : Graphique représentant les thématiques les plus médiatisées sur la Colombie à la télévision française entre 1990 et 2010, Pineros, 2018, source : INA, classification faite par l'auteure.

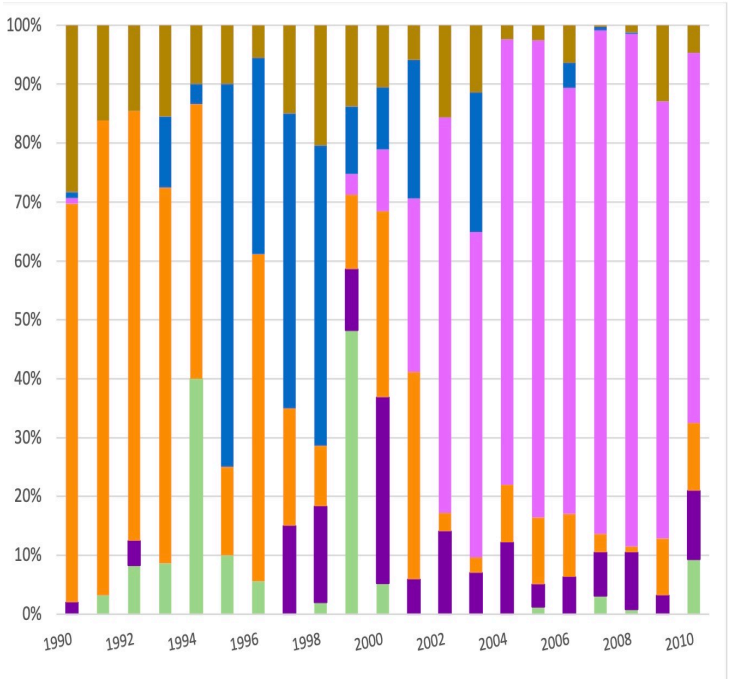


Figure 8 : Photos de la Candelaria de Eugénio, novembre 2021, Clarisse Floymont

Figure 9 : Photos de la Candelaria de Eugénio, novembre 2021, Clarisse Floymont

Figure 10 : Photos de la Candelaria de Eugénio, novembre 2021, Clarisse Floymont

Figure 11: Photos de la Candelaria de Eugénio, novembre 2021, Clarisse Floymont

Figure 12 : Exposition coloniale à Paris. Source : http://plumeacide.over- blog.com, 1907

Figure 13 : Touristes étrangers prenant des photos d'une femme indigène lors du trek de la Ciudad Perdida. Photo issue de l'article de ML Guilland, 2008

Figure 14 : Issue du livre « La Sierra Nevada de Santa Marta », Belisario Betancur.

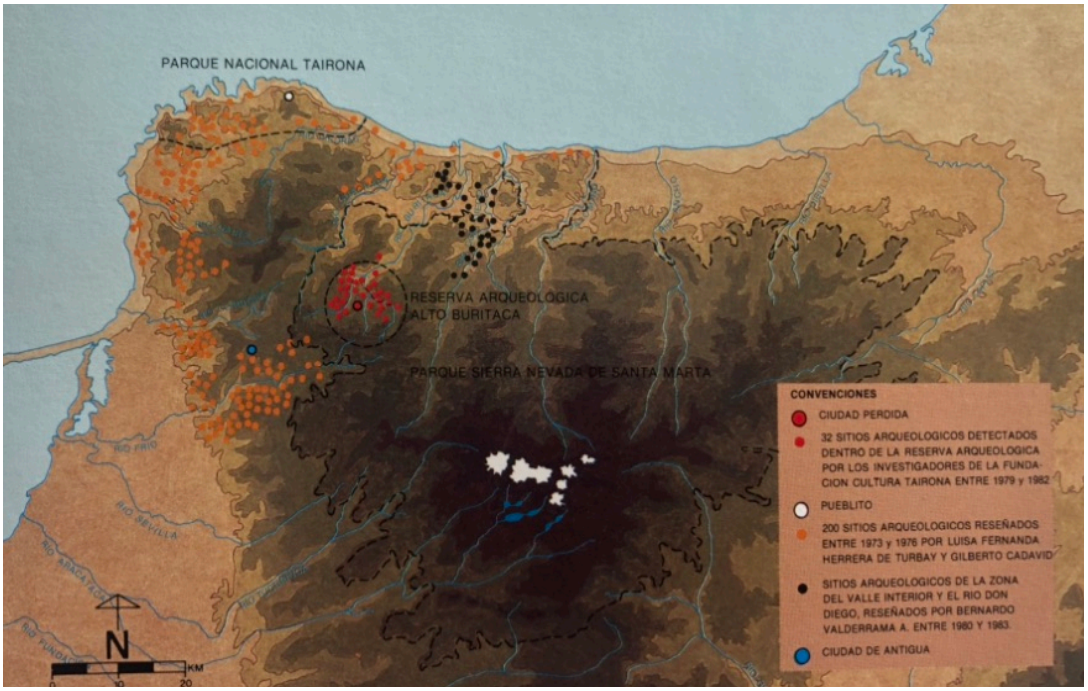


Figure 15 : Issue du livre « La Sierra Nevada de Santa Marta », Belisario Betancur.

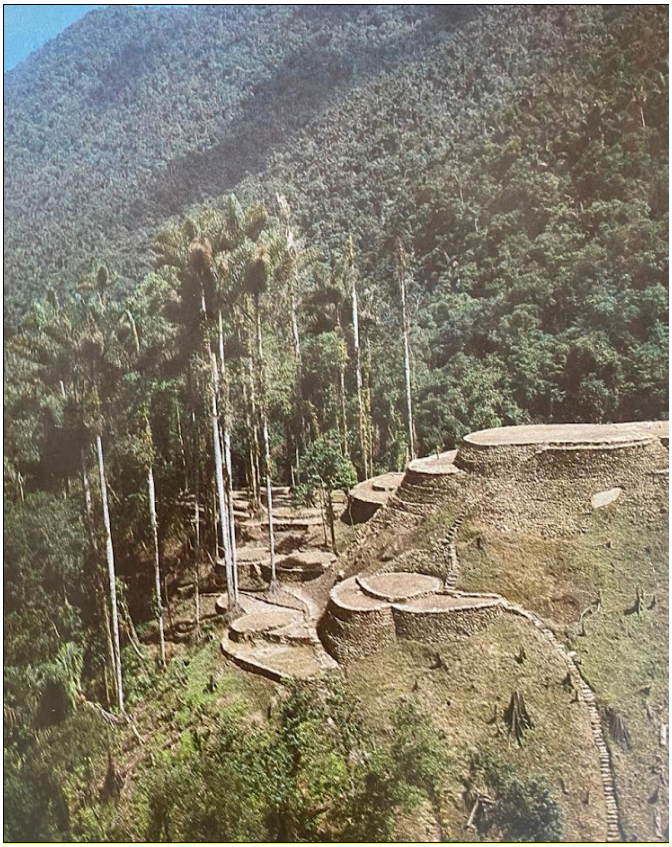


Figure 16 : Photo d'une capture d'écran d'une story Instagram d'un Français que j'ai rencontré dans l'hostel de Mundo Nuevo, après son trek de la Ciudad Perdida, septembre 2021, Clarisse Floymont

Figure 17 : Awindua de haut et avec Mundo Nuevo sur le plan haut, prise par Tristan, url : https://www.instagram.com/tristan29photography/

Figure 18, : Awindua de haut et avec Mundo Nuevo sur le plan haut, prise par Tristan, url : https://www.instagram.com/tristan29photography/

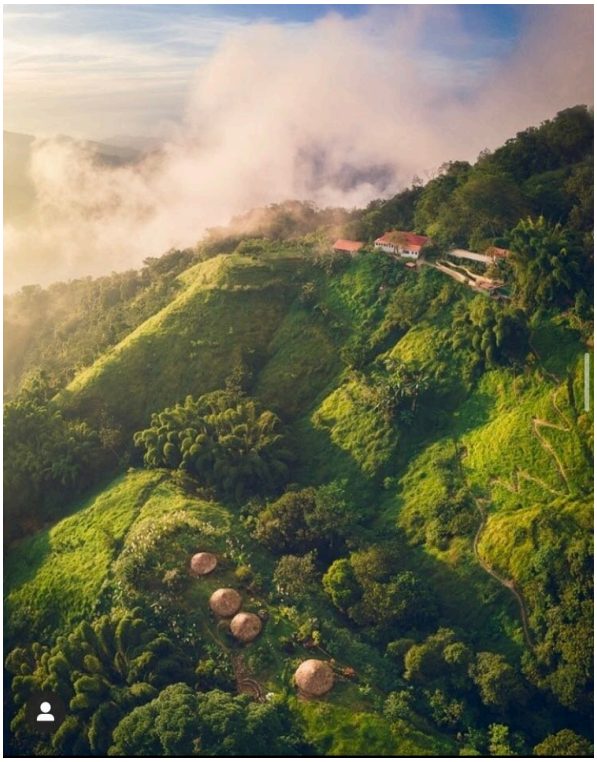


Figure 19, photo d'une des huttes de Awindua prise sur le lieu-même, aout 2021, Clarisse Floymont

Figure 20 : photo de Juan David, avec son habit traditionnel et sa *mochila*, aout 2021, Clarisse Floymont

Figure 21 : photo de Juan David, avec son habit traditionnel et sa *mochila*, aout 2021, Clarisse Floymont

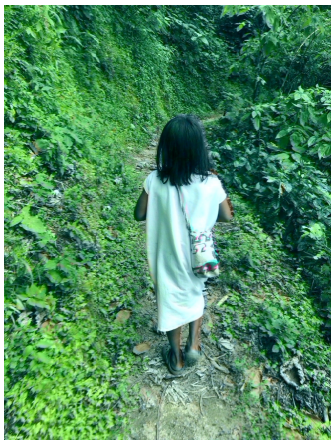


Figure 22 : photo du vêtement traditionnel des Wiwas dans le musée historique de Santa Marta, novembre 2021

Figure 23 : Photos de Juan David faisant la visite d'Awindua, septembre 2021, Clarisse Floymont

Figure 24 : Photos de Juan David faisant la visite d'Awindua, septembre 2021, Clarisse Floymont

Figure 25 : Photos de Juan David faisant la visite d'Awindua, septembre 2021, Clarisse Floymont

Figure 26 : Photo issue du profil Facebook de Lutana, du village Wiwa de la famille de Fiscalito près de Palomino

Figure 27 : Photo issue du profil Facebook de Lutana, du village Wiwa de la famille de Fiscalito près de Palomino

Figure 28 : Photo issue du profil Facebook de Lutana, du village Wiwa de la famille de Fiscalito près de Palomino.

Figure 29 : Juan David apprend le nom des oiseaux en français, septembre 2021, Clarisse Floymont

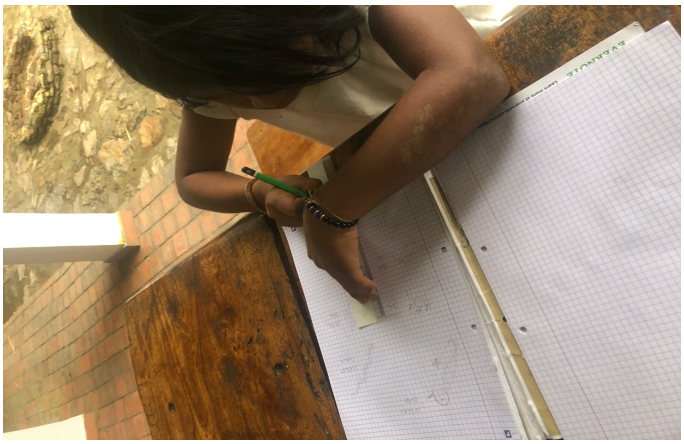


Figure 30 : Carte des différents endroits touristiques dans la région, image provenant d'internet, issue du Ministère de l'Industrie, du commerce et du tourisme, Colombie : Guide du tourisme de nature.

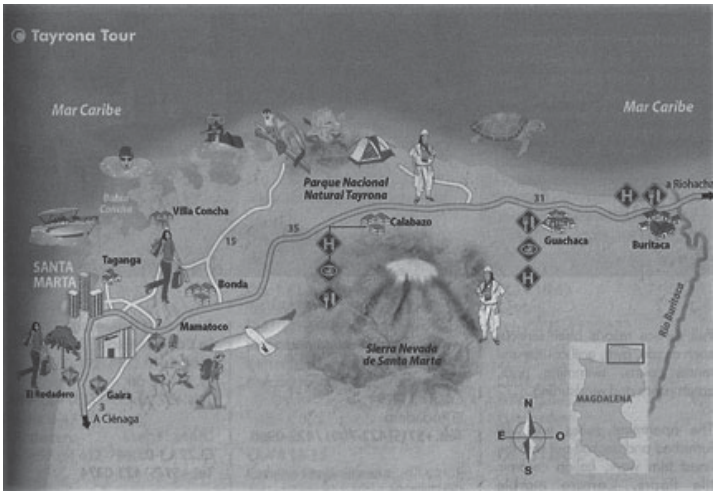


Figure 31 : Photo du Parc de Tayronna, aout 2021, Clarisse Floymont

Figure 32, promotion de « la Colombie c'est la passion », url : https://www.caracolade.com/la-colombie-le-seul-risque-est-de-vouloir-y-rester/

Figure 33, les palenqueras dans les rues de Cartagena, décembre 2021, Clarisse Floymont

Figure 34, photo plus nette d'une palenquera dans Cartagena, source internet : https://www.pinterest.es/pin/505036545700336250/

Figure 35 : Photo des commerçants en rue, octobre 2021 à Santa Marta, Clarisse Floymont

Figure 36 : Photo des commerçants en rue, octobre 2021 à Santa Marta, Clarisse Floymont

Figure 37 : Photo des commerçants en rue, octobre 2021 à Santa Marta, Clarisse Floymont

Figure 38 : Photo prise sur le chemin de la Guajira, octobre 2021, Clarisse Floymont

Figure 39 : Photo prise sur le chemin de la Guajira, octobre 2021, Clarisse Floymont

Figure 40 : Photo prise sur le chemin de la Guajira, octobre 2021, Clarisse Floymont

Figure 41 : Photo d'un homme avec son poporo, url : : tps://www.lemounard.com/2020/04/colombie-sierra-nevada-de-santa-marta.html

Figure 42 : Photo du poporo dans l'article de l'hostel, écrit par Valérie la gérante de Mundo Nuevo.

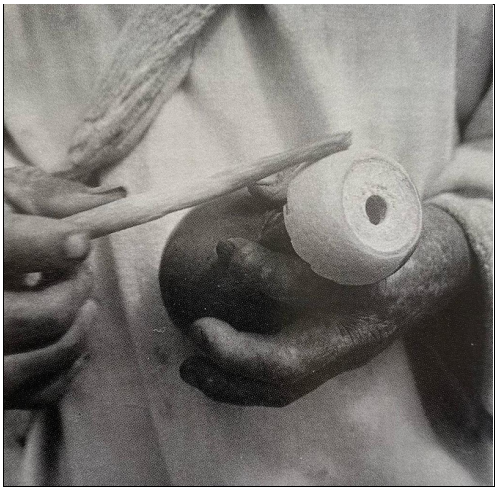


Figure 43 : Photo de l'évolution du poporo, octobre 2021, Clarisse Floymont

Figure 44 : Photo d'une affiche derrière la réception de Mundo Nuevo, septembre 2021, Clarisse Floymont

Figure 45 : Vente de *mochilas*, octobre 2021, Clarisse Floymont

Figure 46 : Photo de paysage de Cabo de la Vela, octobre 2021, Clarisse Floymont

Figure 47 : Photo des chinchorros pour les touristes dans un ranch, octobre 2021, Clarisse Floymont

Résumé :

Mots-clés : Tourisme- Influence –Imaginaires- Cultures –Colombie

Ce mémoire se penche sur la problématique de l'influence du tourisme sur les imaginaires culturels en Colombie. Ces imaginaires sont construits par l'interaction de nombreux processus de représentation. Ceux-ci sont construits par les différentes sources d'informations que nous pouvons percevoir dans notre quotidien et créent différentes images mentales. Toutes ces informations sont diffusées à travers la communication, la télévision, les informations, la littérature, la musique, les expériences d'autrui et façonnent nos images et nos imaginaires touristiques. De ce fait, rien n'est figé. Tous ces éléments changent à travers le temps et sont constamment reformulés et transformés.

L'influence de la mondialisation et les déplacements d'objets mais aussi de personnes augmentent la concurrence entre les différents territoires et engendrent des images attractives, spécifiques propre à chacun d'entre eux. Ces images attirent de nouveaux investisseurs et de nouveaux touristes. Néanmoins, certains territoires ne parviennent pas à se détacher de l'image négative associée à la colonisation, à la guerre, à la violence, et aux risques. Elles sont ancrées dans l'imaginaire collectif qui affecte les images géographiques mais aussi les destinations touristiques.

C'est pourquoi les acteurs locaux et nationaux essayent de construire une nouvelle image, qui puisse mettre en valeur leurs atouts intrinsèques, afin d'en accroitre l'attractivité. A partir de cette situation, des processus de construction, déconstruction et reconstruction des imaginaires s'opèrent en Colombie ; un pays longtemps associé à des images négatives. Pour autant, ce nouveau processus modifie et transforme, peu à peu, les cultures colombiennes. Ce travail s'intéresse plus particulièrement à la région des Caraïbes. Cette région est constituée de huit départements jouxtant la mer des Caraïbes. Cette région correspond à environ un dixième de la superficie du pays. Mon terrain se situe plus précisément à Mundo Nuevo, à l'intérieur du département de Magdalena, à deux kilomètres du petit village de Minca, dans un hostel se situant à une altitude de 1000 mètres, au cœur de la Sierra Nevada.

Dans ce travail, j'aborde une double lecture de cette problématique de recherche, l'une qui traduit principalement les stratégies de production et transformation d'images touristiques des acteurs locaux et l'autre centrée sur les touristes en tant que consommateurs mais aussi producteurs de ces images. En parallèle, j'associe mes lectures scientifiques à cette monographie.